


ΕΙΣ ΦΑΟΣ





MALTHUS

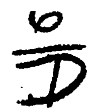
ET

LES ÉCONOMISTES.

[illegible]

[illegible]

[illegible]



MALTHUS

ET

LES ÉCONOMISTES,

OU

Y AURA-T-IL TOUJOURS DES PAUVRES?

PAR

PIERRE LEROUX.

Nouvelle édition.

BOUSSAC,

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX.

1849.

PRÉFACE.

Ce livre n'est que la réimpression d'articles qui ont paru dans la REVUE SOCIALE en 1846 (1) : c'est assez dire qu'il laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la forme. Le lecteur y trouvera des points importants soulevés dont il cherchera vainement la discussion promise; d'autres défauts, défauts de proportion, lui sauteront également à la vue : il se sentira aux prises avec le faire émouvant et la désinvolture qui président, en général, à la rédaction des articles de ces sortes de Recueils connus sous le nom de *Revue*. Mais qu'importe! et qui songe, par le temps qui court, quand la Vie bouillonne au sein de l'Humanité cherchant une terre nouvelle et de nouveaux cieux, qui songe à rencontrer sous sa main un livre *parfait!* Il s'agit bien de l'Art pour l'Art. On n'écrit plus, on improvise. A des temps plus calmes et meilleurs le livre compendieusement fait.

Donc celui-ci est une improvisation, mais une improvisation faite de main de maître, par un philosophe, par un esprit sérieux, par un *chef d'école,* comme on dit de nos jours.

La question que l'on y traite est celle de Malthus

(1) Sous le titre : *De la Recherche des Biens matériels, ou de l'Individualisme et du Socialisme.* Ce sont les articles 2, 3, 4 et 5.

et des Économistes. *Avant d'édifier*, dit l'Auteur, *il faut déblayer le terrain*.

Depuis longtemps la Bourgeoisie, au nom de la Propriété sauvage, exclusive, égoïste, individuelle, celle-là même que l'on glorifie sous le nom de *Capital*, et que notre Auteur flétrit du nom de *Propriété caste*, sapait les bases profondes de la Monarchie, appelant de ses vœux l'établissement en France d'un Régime nouveau. Histoire, Science, Morale, Politique, Économie Politique, Religion même, tout fut attaqué par elle, culbuté, transformé, rendu propre à son usage. Puis l'heure des faits ou de la réalisation sonna, et sur les ruines sanglantes de l'Ancien Régime, celui de la Monarchie, s'éleva triomphant le Nouveau Régime, celui de la Bourgeoisie ou de la Propriété caste.

Il y a soixante ans à peine que cette Révolution s'accomplit : c'était en 1789; et voici qu'en 1848 une Révolution tout-à-fait semblable éclate non seulement en France, mais en Europe, renversant à son tour ce Régime de la Bourgeoisie triomphante, et sur les ruines poudreuses de ce Régime inaugurant le Règne final de l'Homme, le Règne de la Liberté, de la Fraternité, de l'Égalité, de l'Unité, tant prêché par Jésus.

Admirable spectacle! touchant retour des choses d'ici-bas! adorable et divine Justice!

C'est qu'à son tour, en effet, le Peuple, depuis 89, n'a cessé d'attaquer les bases éphémères du gouvernement bâtard des Riches, des Bourgeois, faisant alliance avec les débris mutilés de leurs vic-

times, les Prêtres et les Rois, leurs anciens ennemis.

C'est qu'à son tour le Peuple a pris l'Histoire, la Science, la Morale, la Politique, l'Économie Politique, la Religion.

Il les a lavées, purifiées des ignorances grossières et pleines d'athéisme dont les avait souillées la Bourgeoisie, si semblable à ces monstres ailés d'Homère qui salissaient les mets qu'ils touchaient.

C'est, enfin, que l'heure des faits ou de la réalisation, suffisamment préparée par l'étude et le travail de la pensée durant soixante ans, est venue.

Le Peuple est vainqueur : c'est de son établissement qu'il s'agit.

Une ère nouvelle est levée : la chaîne des temps se renoue.

Toutefois la Bourgeoisie résiste, et s'oppose à l'esprit du Christ.

Elle reforme ses bataillons, et convoque le ban et l'arrière-ban de ses défenseurs.

Prétendant écraser le Peuple du poids de sa science, elle l'attire doucement sur le terrain de l'Économie Politique, terrain qu'elle croit si bien connaître!

C'est sur ce point particulier de la science humaine qu'elle a concentré toutes ses forces.

Malthus, le sombre protestant de la triste Angleterre, Malthus, et son affreuse solution d'un Problème dont il n'a point sondé au préalable la valeur scientifique véritable, voilà ce qu'elle oppose d'un air plein de confiance aux bataillons des penseurs populaires.

Derrière Malthus, ô honte! marche à pas pressés la phalange des Prédicateurs catholiques, enfants dégénérés de l'Église, et pétris d'ignorance.

Puis vient la tourbe immonde des usuriers et des capitalistes, cette monnaie vivante et pullulante du tyran antique dont la figure se trouvait gravée sur le denier que présentaient à Jésus les Pharisiens et les Saducéens.

Or c'est précisément contre Malthus et ses auxiliaires qu'est dirigé le livre dont nous écrivons la Préface. *On avait attaqué Malthus,* dit l'Auteur; *on ne l'avait pas réfuté.*

Qu'ai-je besoin d'en dire davantage pour établir ici l'importance et l'opportunité de ce livre, que recommandent d'ailleurs suffisamment le nom et les travaux de son Auteur, travaux si riches, si nombreux, si variés.

Mais ce livre n'est pas nouveau, nous le répétons à dessein. Il date de trois ans, et plusieurs de la Bourgeoisie et du Peuple l'ont lu. Or veut-on savoir le jugement qu'ils en ont porté? Étonnée et quelque peu émue, la Bourgeoisie, semblable au Riche de l'Évangile interrogeant Jésus sur ce qu'il fallait faire pour avoir la Vie éternelle, criait à son auteur: « *Concluez;* » mais le Peuple, lui, plein d'espérance, de foi, et de charité, lui disait d'une voix reconnaissante et douce: « *Continuez.* »

JULES LEROUX.

BOUSSAC, 6 avril 1849.

MALTHUS

ET

LES ÉCONOMISTES,

OU

Y AURA-T-IL TOUJOURS DES PAUVRES ?

PREMIÈRE SECTION.

(JANVIER 1846.)

—

LES JUIFS ROIS DE L'ÉPOQUE.

Noi aggirammo a tondo quella strada,
Parlando più assai, ch' io non ridico :
Venimmo al punto dove si digrada ;
Quivi trovammo Pluto, IL GRAN NEMICO.
(DANTE, *Inferno*, c. VI.)

I.

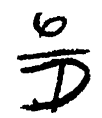
Le monde actuel.

Je ne sais si je m'abuse, mais ne trouvez-vous pas comme moi, mes amis, qu'à mesure que le temps marche, le monde devient morne, terne, glacial, et, comme dit la chanson, *fait peine à voir?* Il y avait autrefois sur la scène des acteurs plus intéressants, l'ambition avait de la grandeur, et les passions étaient plus

[illegible]

[illegible]

[illegible]



MALTHUS

ET

LES ÉCONOMISTES,

OU

Y AURA-T-IL TOUJOURS DES PAUVRES?

PAR

PIERRE LEROUX.

Nouvelle édition.

BOUSSAC,

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX.

1849.

les grandes villes, sur trois habitants, il y en a un qui meurt à l'hôpital, et pourquoi l'Angleterre et la France voient le cinquième au moins de leur population mendier et croupir dans la plus extrême indigence. Ces gens-là assurément ne comprennent rien à la raison profonde qui fit, dans l'antiquité, adorer Mercure comme le dieu indivisible du commerce, ou du gain, et du *vol*. Ces gens-là ne comprennent pas davantage ce qu'ils ont aujourd'hui sous les yeux. Ils n'entendent rien à la Banque et aux fonctions qu'elle remplit. Ils voient dans ces prêtres de Mercure des hommes de paix, de saints hommes, tout occupés de peser de l'or; et l'or, pour eux, est un métal jaune, brillant, ductile, susceptible de poli, et avec lequel on fait la plus belle des monnaies, le roi du numéraire, le soleil des métaux. Quant au papier-monnaie, ils n'ont pas assez d'admiration pour l'invention des Juifs, la lettre de change, devenue l'origine de ce papier-monnaie. Que cela est beau, disent-ils, grand, magnifique, merveilleux, et jusqu'où va la puissance humaine! Ils ne voient pas, comme on dit, les braves gens, ou ils ne se soucient pas de voir le dessous des cartes. Ils voient la paix où il y a la guerre; ils n'aperçoivent pas l'universelle bataille qui se livre sur toute la surface du globe, et d'où le capital sort toujours vainqueur. Ce sourd murmure que l'avidité et l'avarice font entendre sous les piliers des Bourses, ils n'en comprennent pas le sens; ils

ne sentent pas dans leur cœur que c'est l'écho infernal des souffrances de la terre. Et quant à la Banque, ils la prendraient volontiers pour une caisse philanthropique, destinée à venir au secours du travail, ou pour un musée métallique. Pourtant le moindre Juif, un peu au fait du commerce et de l'industrie, pourrait leur expliquer l'usage de cette banque, et comment, avec l'or et le papier-monnaie, on fait aujourd'hui ce qu'on faisait autrefois avec le fer et les canons. La banque, telle que l'ont conçue les Anglais, est en effet l'*arsenal* des modernes : c'est là qu'on passe l'*inspection des armes*. Quant au champ de bataille, il est partout où un travail quelconque s'opère ; car partout où l'Humanité, s'aidant de la Nature, produit quelque fruit, le possesseur du capital, profitant de ce qu'aucun fruit ne peut être produit sans l'instrument de travail et sans l'avance, maître par là de l'espace et du temps, fait payer aux hommes ses frères un tribut qu'il taxe à sa guise. Des bords de la Tamise aux rives du Gange, l'or que ces automates pèsent si stupidement dans leurs balances est donc l'arme terrible avec laquelle trois ou quatre cent mille seigneurs du capital s'emparent, dans tout fait de production, de la meilleure partie du produit. L'héritage de l'Humanité, accumulé dans leurs mains, augmente sans cesse, tandis que le salaire qu'ils abandonnent à leurs employés, aux travailleurs, aux vingt-huit millions d'Anglais, d'Irlandais, d'Ecossais,

et aux cent vingt-cinq millions de sujets conquis, n'augmente jamais, et ne sert qu'à faire végéter et mourir tout cet innombrable troupeau de créatures humaines. Ah! qu'on ne me parle plus des ravages que causait le fer dans les mains des seigneurs féodaux d'autrefois. Cet or ou ce papier-monnaie, arme des seigneurs féodaux d'aujourd'hui, moyen du *gain*, du *bénéfice*, qui a remplacé la conquête et qui est encore la conquête, instrument qui livre la production, et par conséquent le producteur, et par conséquent l'homme, et par conséquent l'immense majorité du genre humain, à celui qui l'a accaparé, à un titre quelconque, cet or ou ce papier cause plus de ravages, plus de morts, plus de blessures, plus d'affreuses profanations de la nature humaine, en tout lieu, à tout instant, que le fer aiguisé en épées, en sabres, en hallebardes, et dans toutes les formes qu'imagina jamais la fureur homicide, n'en a pu causer dans tous les combats qui ont eu lieu entre les hommes depuis l'origine de l'Humanité. Angleterre, qui vis par l'inégalité, et qui périras par l'inégalité, monstrueuse et impie, tu condamnes tes enfants comme tu condamnes tes sujets. Le sort d'un Irlandais ne vaut pas celui d'un esclave de la Jamaïque : le paria des bords du Gange, que tu as soumis à ta loi, a du moins encore son soleil que tu n'as pu lui ravir ; mais l'ouvrier anglais, et la femme anglaise, et l'enfant anglais, qui travaillent dans tes mines, ou dans tes ateliers, ou dans

les *work-houses*, ceux-là n'ont pas de soleil, ceux-là travaillent comme des bêtes de somme, ceux-là travaillent comme n'ont jamais travaillé les esclaves antiques dans l'*ergastulum*. Et qu'as-tu fait de la population de tes campagnes? Tes campagnes sont riches, fertiles; mais, inventive que tu es, tu as trouvé le moyen de les cultiver sans cultivateurs! Les six cents familles propriétaires de ton sol ont, par la vertu du capital, changé ce sol en prairies, et, n'ayant plus besoin des hommes, ont chassé les hommes de ce sol! Fille des Normands conquérants et rapaces, le butin, la proie fut dans tous les temps l'idole de ton cœur; tu n'as jamais combattu que pour le butin, et tu n'estimas jamais de la victoire que les richesses matérielles qu'elle procure. Tu es punie par ton péché même; tu regorges de richesses, et nul peuple n'est plus misérable que ton peuple. Près de ta Banque, tu me montres tes Docks, où viennent s'entasser les produits que tes navires, dont tu es si fière, apportent de tous les coins du monde. Mais vois toi-même si à côté de ces docks un peuple entier n'expire pas dans tes villes de faim, de froid, et de misère; si les plus horribles, les plus infames maladies ne circulent pas dans le sein de ce peuple; vois l'Irlande tout entière sacrifiée comme une hécatombe, sans que ce sacrifice de l'une de tes îles puisse servir au salut des autres. Ah! le spectacle que tu présentes, orgueilleuse Angleterre, justifie l'acte d'accusation que la

France républicaine dressa jadis contre toi, comme il justifie la guerre que la France monarchique, par l'instinct de sa destinée, te fit pendant tant de siècles. Tu peux, hypocrite que tu es, affranchir les esclaves de tes colonies, et forcer la France à faire sur ton ordre ce que la France décréta jadis elle-même malgré tes menaces; mais affranchis donc ton peuple, affranchis l'Irlande et tous ces millions d'Anglais qui n'ont pas un sort plus prospère que celui des Irlandais! autrement ta prétendue philanthropie pourrait bien ne signifier autre chose que ceci : Sous l'empire du capital, tous les hommes étant uniformément des machines de travail pour le capitaliste, il convient aux capitalistes anglais qu'il n'y ait plus d'autres formes d'esclavage dans le monde que le salaire et le prolétariat.

Vous trouvez, mes amis, queje m'échauffe bien en un sujet sur lequel vous pensez d'ailleurs comme moi. C'est le vent qui souffle aujourd'hui qui en est cause. Carthage nous a vaincus, et le vent de Carthage souffle sur la France. Nous adorons Mercure. Que de gens n'ont plus dans le cœur d'autre dieu que celui-là! La Bourse de Londres, la Bourse de Paris, ont remplacé les églises et les cathédrales; et chacun, au coin de son foyer, se taille des dieux lares sur le patron de la divinité qu'on révère dans ces Bourses.

A ce propos, permettez que je vous raconte un fait d'armes des plus illustres qui s'est passé

à la Bourse de Londres, et qui a, comme vous le verrez, quelque rapport avec notre patrie et avec son sort actuel.

C'était au moment où les Romains et les Carthaginois, c'est-à-dire la France et l'Angleterre, allaient en venir aux mains pour s'engloutir ensuite dans ce qu'on appelle aujourd'hui l'*entente cordiale*, c'est-à-dire l'uniforme passion du mercantilisme et des *affaires*. Comme le corbeau qui suit les armées, prêt à se repaître des cadavres, un spéculateur devenu depuis très célèbre se trouvait à dessein en Belgique. Présumant que le succès, quel qu'il fût, de la bataille qui allait se livrer devait être décisif, il avait organisé jusqu'à Ostende d'excellents relais. Dès que la défaite de Napoléon fut connue, il partit lui-même à franc-étrier. Arrivé à Ostende, une tempête rend la traversée pour l'Angleterre impossible; les plus hardis marins refusent de se mettre en mer. A force d'or, il parvient cependant à déterminer quelques hommes; il débarque sain et sauf sur la côte anglaise, part lui-même pour Londres, fait des achats considérables. Les fonds étaient à vil prix, car l'avenir de l'Angleterre était engagé dans cette lutte dernière. Vingt-quatre heures après, la défaite de l'armée française était connue à la Bourse de Londre: le spéculateur hardi avait gagné vingt millions (1).

(1) Nous empruntons ces détails à l'article AGIOTAGE de l'*Encyclopédie Nouvelle*. L'auteur, M. Emile Péreire, aujourd'hui directeur du chemin de fer de Versailles, était à même d'être bien informé.

Ce spéculateur, si je ne me trompe, s'appelait Nathan Rothschild. Aujourd'hui la dynastie des Rothschild est la plus illustre des dynasties. Les triomphateurs de Rome distribuaient des *congiaria* au peuple et à l'armée; la dynastie des Rothschild en distribue aux pouvoirs de l'Etat, aux députés, aux pairs de France, aux journalistes.

J'ai connu un poète qui se croyait le successeur de Napoléon. Après la guerre et les conquêtes, disait-il, est venue l'époque de l'art; or je suis le représentant le plus éminent (il disait même le seul éminent) de cette époque, je suis le roi de l'art; donc je suis le successeur de Napoléon. Ce poète se trompait. Le vrai successeur de Napoléon, c'est ce Juif qui, l'œil sec et l'âme agitée seulement par la passion du gain, pressentait l'avenir quand le présent se décidait dans les champs de Waterloo, et qui, interprétant à sa façon les saintes Ecritures, se disait: Ce ne sont pas ceux qui vont combattre ici qui recueilleront les fruits de la victoire, mais ceux qui combattront demain à la Bourse de Londres. *Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in inferum, sed qui vivunt*, dit le roi-prophète. Or *vivre*, pour ce spéculateur, c'était *gagner*. Il avait raison, l'amour du gain a remplacé aujourd'hui tous les amours.

Avez-vous vu la poétique image du *héros* qui traversa la mer et brava les tempêtes pour gagner vingt millions, fruit du sang des vingt

mille guerriers dont les ossements ont d'abord engraissé les champs de Waterloo, et ont servi ensuite à faire lucrativement du noir de fumée? Hélas! lui-même, à quoi lui a servi cette prime sur le sang, cette spéculation sur la mort! Il est mort aujourd'hui, et nous ne le connaîtrions pas sans le ciseau d'un artiste. Dantan s'est fait son Homère. Si vous n'avez pas vu la statuette dont je vous parle, je vous invite à la voir: c'est un symbole du monde actuel, tel que je me le représente. Ce fut toujours le privilége des grands hommes de symboliser leur époque. Pourquoi les bustes des empereurs romains sont-ils si précieux pour l'histoire? C'est qu'il suffit de jeter les yeux sur ces figures pour connaître le monde qui eut de tels types pour maîtres. Incarnations de l'esprit du temps, les passions dominantes les avaient élus, pour ainsi dire, et se manifestaient dans leurs traits.

Le monde actuel est un petit vieillard avec une grosse tête et un gros ventre. Il aime l'argent, et il ne connaît rien de supérieur à l'argent... que l'or. Il aime aussi le papier-monnaie, les actions industrielles, et les primes qu'on en tire au moyen de l'agio. Il enlace dans ses bras, comme un vautour dans ses serres, des sacs d'or, des portefeuilles pleins de *bank's-notes*. Ce sont là ses idoles, et il les presse contre son cœur avec une indicible volupté. La mythologie faisait descendre Jupiter en pluie d'or dans les bras innocents de la belle Danaé : le petit vieillard dont je parle

est aussi monstrueusement laid que Danaé était belle, mais le Dieu de Jacob s'est également incarné pour lui dans cet or objet de ses étreintes. Du reste, tout entier à sa passion, il est bizarrement contourné, et on le dirait épileptique: c'est que tous ses mouvements tendent à attraper et à retenir le plus d'or possible. Il s'écarquille et se distend à cet effet; ses jambes s'écartent pour saisir sa proie, son cou s'allonge et sa tête se renverse dans le même but. Il fait le gros dos pour que sa capacité pectorale forme une sorte de sac ou de receptacle le plus vaste possible; seulement son ventre trop proéminent le gêne un peu, et nuit à ses désirs. Mais il a beau étendre, gonfler et tortiller son corps avide et avare, il y a toujours de l'or qui lui échappe. On dirait qu'il veut courir après, et que son désespoir est de ne pouvoir engloutir le Pactole. Des portefeuilles remplis de billets s'écoulent en partie hors de ses bras; des sacs sortent de ses poches trop pleines; une pluie de pièces d'or filtre de ses goussets le long de ses cuisses, et de ses poches sur les basques de son habit. Il est ruisselant d'or; il absorbe l'or, et l'or transsude à travers sa peau. Il semble même que, par métamorphose, il va se changer en or; car voilà une verrue sur son front, et cette verrue est une pièce d'or. Ce qui, au surplus, est plus expressif encore que ses gestes et toute sa personne, c'est sa figure. Je voudrais rendre l'expression de cette figure; mais je désespère d'y réussir. Je dirais bien que c'est le Shylock de

Shakespeare réalisé, mais ce ne serait rien dire : qui a vu Shylock lorsqu'il prit ses balances pour peser de la chair humaine? Je soupçonnerais volontiers qu'il rappelle le dieu Mammon, mais il ne nous reste pas de portrait authentique de cette ancienne divinité. Quant à Plutus, c'était un dieu beaucoup plus calme, quoique Dante, dans les vers que j'ai choisis pour épigraphe, l'appelle IL GRAN NEMICO (1). La tête du petit vieillard a une sorte de puissance qui le fait ressembler à Satan. Sur ses lèvres erre un sourire sardonique et une joie mêlée d'anxiété.... Je ne saurais caractériser cette joie. Si vous voulez voir des figures semblables à celle que j'imagine, allez à la Bourse, approchez-vous de la rampe, vous ne manquerez pas de rencontrer quelque spéculateur qui vous présentera au naturel la grimace actuelle du monde.

Puisque le monde change si vite, il changera encore. Puisque sa figure est si muable, nous ne verrons pas toujours cette laide figure qu'il a aujourd'hui. Il reprendra une figure plus sereine, plus jeune, plus riante ; il cessera de ressembler au juif Shylock ; et j'espère le voir ressusciter sous les traits divins du Nazaréen que les Juifs ont crucifié, et qu'ils crucifient encore aujourd'hui par l'agiotage et le capital

(1) Le *grand ennemi*, le *grand adversaire*, c'est-à-dire *grand Diable*. Dante parle là comme la Bible, qui appelle génie du mal l'*ennemi*, l'*adversaire*, c'est-à-dire celui qui ré lement n'existe que comme une négation, une contradic de Celui qui seul existe réellement et par lui-même, Die

II.

L'esprit juif, la nation juive.

Il est bien évident, n'est-ce pas, mes amis, que quand nous parlons des Juifs, c'est de l'*esprit juif* que nous entendons parler, de l'*esprit de gain*, de *lucre*, de *bénéfice*, de l'esprit de *négoce* et d'*agio*; pour tout dire en un mot, de l'*esprit banquier*. Certes, il y a un lien nécessaire entre la *banque* et le peuple qui l'a inventée, pratiquée constamment et perfectionnée (1); mais ce terme de *Juif* se rencontre

(1) Nous n'ignorons pas que, confondant la banque soit avec le négoce en général, soit avec le commerce des métaux, quelques auteurs ont fait remonter la banque jusqu'à la plus haute antiquité. A Rome, dit-on, les banquiers se tenaient au Forum dans des boutiques appelées *tabernæ argentariæ*. Lorsque l'un d'eux faisaient de mauvaises affaires, on lui appliquait l'expression *cedere Foro* (s'éloigner du Forum), parcequ'il était obligé de quitter la place qu'il occupait parmi les notables commerçants. Notre mot de *banque*, et ceux de *banqueroute* et de *banqueroutier*, tirent leur origine d'une coutume analogue. En Italie, les commerçants avaient chacun leur *banc* dans leur lieu de réunion. Quand l'un d'eux ne faisait pas honneur à ses engagements, on disait que son banc était rompu, *banco rotto*. Nous ne nions pas ces étymologies; et quant à l'origine du *capital*, de la *rente*, nous la tenons pour très ancienne : le *capital* remonte selon nous au meurtre d'Abel par son frère Caïn. (Voyez le livre *De l'Humanité*, tome II.) Le *capital* existait sous le *régime des castes de famille* et sous le *régime des castes de patrie*, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait pris un développement tout nouveau sous le *régime des castes de propriété*. A Rome, la loi des Douze Tables était sans pitié pour le débiteur insolvable; elle le livrait à la merci de ses créanciers, qui avaient le droit de le mettre aux fers, de s'en servir comme d'un esclave, et même de déchirer

surtout sous notre plume par une nécessité de la langue française, qui, de temps immémorial, a fait du nom de cette nation un nom générique.

L'Académie, au mot *Juif* de son Dictionnaire, en fait la remarque en ces termes : « JUIF : On ne met pas ici ce mot comme le

son corps et de se le partager. De là vint un proverbe : *Solvere aut in ære aut in cute* (payer ou de sa bourse ou de sa peau). Aujourd'hui on ne connaît plus que l'incarcération pour dettes, et pourtant nous vivons sous le règne du capital : les mœurs se sont adoucies. Mais toutes les analogies qui relient le présent au passé sous le rapport qui nous occupe ne détruisent en rien ce que nous disons. La banque, telle qu'elle fonctionne aujourd'hui, est moderne. La banque, devenue à la fois l'agent de manifestation du capital et l'instrument de reproduction de ce capital, est juive. Qu'on fasse remonter, si l'on veut, les banques générales ou publiques aux trois *monts* de Venise, dont le premier s'établit au compte de la république au milieu du douzième siècle, la banque véritable n'en sera pas moins l'*invention des Juifs*. Car ce qui a constitué et créé la banque, c'est la *lettre de change*, dont les billet de banque, de même que ce qu'on appelle aujourd'hui ac tions, bons au porteur, coupons de dividendes, etc., etc., n sont que des formes et des dérivés. Toute la force de la ba que, pour accumuler le capital et le porter à un instant don sur un point décisif, est sortie de l'invention de la *lettre change*. Or personne ne nie que ce soient les Juifs qui l'ai inventée. Quant à l'origine des banques que les économi appellent banques de dépôt ou hypothécaires, il est pos qu'elles aient commencé à Venise au douzième siècle. qu'importe ! Agobard, au siècle de Charlemagne, poursu déjà l'usure et la puissance des Juifs de sa vertueuse ind tion ! ils avaient déjà inventé la lettre de change et la ba ils la faisaient entre eux sur les Chrétiens, et ils étaien les seuls banquiers de l'Europe. Si leur découverte s'e pagée d'abord en Italie et réalisée à Venise, il ne faut blier que le Shylock de Shakespeare est le *marcha* nise.

» nom d'une Nation, mais parcequ'il s'employe
» figurément en quelques phrases de la Langue.
» Ainsi on appelle *Juif* un homme qui prête à
» usure, ou qui vend exorbitamment cher :
» *C'est un juif, il prête à quinze pour cent;*
» *Ce marchand est un vrai Juif.* Il se dit,
» dans le style familier, de tous ceux qui mon-
» trent une grande avidité d'argent et d'ardeur
» pour en gagner. On dit proverbialement
» qu'*Un homme est riche comme un Juif*,
» pour dire qu'il est fort riche, etc., etc. »

Nous parlons des Juifs comme l'Académie. C'est à l'*esprit juif* que nous en voulons, ce n'est assurément ni aux Juifs comme collection d'individus, ni à aucun Juif en particulier. Nous n'avons réellement en vue ni les banquiers cosmopolites dont le nom cité dans tous les journaux pour des faits qui intéressent la fortune publique est venu assez naturellement se présenter à nous, ni les autres maisons juives de Paris, de Londres ou de Berlin, ni les Juifs de Francfort, ni ceux de Bâle, si riches qu'ils possèdent, dit-on, par inféodation hypothécaire plusieurs de nos départements. Il ne vaudrait guère la peine de s'être approché quelquefois de la sainte Philosophie, si l'on conservait des antipathies de ce genre. De tels sentiments ne conviennent plus en France; et, pour nous, Crésus, en personne, revivrait aujourd'hui, que nous n'en voudrions ni à Crésus ni à ses richesses. Mais l'esprit de Crésus, ou de son rival Midas, n'aurait pas le don de nous plaire.

Quant au peuple juif, voici ce que nous avons ici à en dire.

Assurément c'est un grand peuple, si grand que s'il n'y avait pour toutes les familles diverses qui composent la race humaine qu'une seule palme à décerner, cette palme unique serait peut-être acquise à la nation qui a tiré du sein de l'Orient et du fond des tabernacles, afin de les conserver et de les propager dans le monde, les deux plus précieuses de toutes les vérités : l'*unité de Dieu*, et l'*unité de l'espèce humaine*. C'est un grand peuple que celui qui, favorisé de cette révélation, lui est resté fidèle à travers tant de siècles, et, fier d'être initié, a vu passer tant de cultes sans changer le sien. C'est un grand peuple que celui qui, sorti de l'esclavage d'Egypte, il y a quatre mille ans, subsiste encore après tant d'anathèmes, d'exterminations, de massacres, qui n'ont pu lasser sa constance; c'est un peuple martyr. Mais il est à remarquer néanmoins que ce peuple a fait le désespoir de tous ses prophètes, et qu'il a crucifié le plus divin de tous, Jésus-Christ. Il faut convenir aussi que cette persistance opiniâtre à ne changer en rien annonce une race ennemie du progrès; et s'il est vrai, comme il l'est, que Jésus ait apporté à l'Humanité des trésors de vérité et d'idéal, le peuple qui l'a repoussé et qui le repousse encore, le peuple qui condamne le Christianisme sans avoir passé par le Christianisme, ce peuple se condamne par là même,

comme obstiné dans l'erreur, et incapable de comprendre les vérités nouvelles, à mesure qu'elles s'échappent du sein de la Science et de l'Amour infinis.

C'est la race juive qui, dans les temps modernes, a donné au monde le sage Spinosa; mais il ne faut pas oublier que Spinosa faillit périr par le poison et le fer des Juifs, et qu'il fut obligé de fuir non seulement la synagogue homicide, mais jusqu'au commerce des hommes, pour éviter la rage de ses coreligionnaires, et pour penser en paix.

Rien de plus touchant que cette parole de Jésus, lorsqu'il se plaint du peuple qui lui donna naissance, mais qui devait aussi lui donner la mort : « Jérusalem, Jérusalem, *qui tues les* » *prophètes,* et qui lapides ceux qui te sont en- » voyés, combien de fois ai-je voulu rassem- » bler tes enfants comme une poule rassemble » ses poussins sous ses ailes, mais tu ne l'as » pas voulu ! »

Qu'y a-t-il donc au cœur de cette race, qui fait qu'elle tue ses *prophètes?* Il y a l'amour du gain, l'amour de l'or. Pendant que Moyse s'élevait vers Dieu sur la montagne, les Juifs dans le désert construisait l'idole du veau d'or. Les Juifs présenteront-ils donc éternellement le contraste du peuple qui connaît le mieux *l'unité de Dieu, l'unité du genre humain,* et qui viole le plus grossièrement ces principes!

Ce n'est pas tout, leur disait S. Pierre, que d'avoir la science ou la foi, il faut encore les

œuvres; et S. Pierre les traitait d'idolâtres. S. Pierre avait raison. De toutes les idoles, en effet, que la stupidité humaine a pu fabriquer, la moins idéale, c'est celle que les Juifs ont conservée dans leur cœur, et portée avec eux à travers leur long pélerinage, sous tous les cieux et dans tous les climats. Qu'ils ne soient donc pas si fiers de leur révélation! Il est écrit dans leurs livres (qui sont aussi les nôtres, par la grâce de Jésus-Christ et de ses apôtres) qu'ils sortirent d'Egypte et traversèrent le désert ayant devant eux une colonne de lumière et une colonne de fumée. Ils ont encore au dessus de leur tête, par la révélation qu'ils ont reçue, une colonne de lumière; mais la colonne qu'ils suivent réellement, par l'attrait insensé de leur cœur, c'est la nuée ténébreuse.

Sous l'ombre épaisse de cette nuée, ils travaillent en sens contraire des préceptes divins. Ne brisent-ils pas sans cesse l'unité divine ceux qui n'ont d'autre désir que de s'approprie[r] des parcelles de l'ouvrage de Dieu, afin d'e[n] dépouiller le plus bel ouvrage de Dieu, l'Hu[-] manité! A quoi leur sert de révérer comme s[a-] cré le livre où la Sagesse enseigne le lien [qui] rattache tous les hommes en un seul faisc[eau] dans la vie! Qu'est-ce que connaître l'unité [de] l'espèce humaine, et vivre en guerre avec l['es-] pèce humaine tout entière! Connaître la [fra-] ternité humaine, et n'avoir pas d'autre b[ut que] de s'enrichir des dépouilles de ses frère[s! Con-] naître la solidarité qui nous unit tous en

et passer sa vie à pratiquer la violation de la loi même de l'Humanité! Connaître, en un mot, l'Unité, l'*unité divine et humaine*, et mériter encore, après tant de siècles, le stigmate gravé par le génie de Rome et par la plume de Tacite : *Judæis adversus omnes alios homines hostile odium!*

Mais d'où vient, chez le Juif, cet attachement frénétique pour les biens de la terre, qui a fait de son nom le synonyme de l'avidité et de l'avarice, et qui rend inutile pour ce peuple pris en masse le bienfait de sa révélation même? Dirons-nous, avec la théologie, que, par une prédestination terrible attachée à ce peuple, il a mérité de méconnaître son Sauveur et son Messie, le Sauveur de tous les hommes, puisqu'il l'a méconnu en effet, et stupidement mis à mort! Sans doute; mais, nous élevant à la racine même de tous les maux qui affligent l'Humanité dans tous ses membres, nous dirons que si le mal, sous une certaine forme particulière, se montre plus spécialement dans ce peuple, ce n'est pas que le mal, sous ce rapport même, soit uniquement dans ce peuple et n'atteigne que lui : le même mal atteint à des degrés différents tous les hommes.

Nous dirons plus; nous dirons, conformément à la Révélation même de Moyse et de Jésus, conformément au dogme de l'unité de l'espèce humaine, que tous tant que nous sommes, fils de l'Humanité, nous nous sommes rendus solidaires du mal qui se manifeste si à

découvert dans nos frères les Juifs, en ne les traitant pas en frères, en les traitant en ennemis, en les persécutant, en les flétrissant, en les rejetant, au nom de celui même qui, crucifié par eux, leur pardonna sur la croix. Ou, pour laisser le langage de la théologie, nous dirons que ce sont en partie les persécutions dont les Juifs ont été les victimes depuis le commencement de leur histoire qui ont causé cet esprit de lucre et de spoliation qui les rend encore odieux à tant de peuples au milieu desquels ils vivent.

L'esprit juif, l'esprit d'avarice et de cupidité, n'est pas autre chose qu'une des formes de la guerre que l'homme, dans son aveuglement, livre à son semblable. Le *lucre* n'est pas autre chose que la *conquête*. Chez l'homme primitif ou sauvage, la *guerre* et le *lucre* vont ensemble, et s'appellent *butin*. A mesure que la civilisation s'est développée, on a distingué le lucre de la guerre ; on a tour à tour honoré et flétri la guerre, on a méprisé et permis le lucre. Mais le vice d'origine est le même ; le mal de la guerre et celui du lucre sont au fond les mêmes. Tuer les hommes par le fer ou les faire mourir de faim se ressemble. On ne tue pas d'ailleurs pour tuer ; on tue pour voler. La guerre est toujours le lucre, le lucre est to[u]jours la guerre ; et le banquier qui s'empare ce qui devrait appartenir au travailleur fait pas autre chose, sous d'autres formes, c ce que faisait le seigneur féodal qui, du h

de son donjon, rendait tributaires les hommes de travail. Le mal, dis-je, est le même; les noms seuls ont changé. L'or, comme je le disais tout-à-l'heure, a remplacé le fer et les canons; l'homme est toujours l'ennemi, l'antagoniste de l'homme; l'homme est toujours, pour parler avec Hobbes, *un loup pour l'homme*; HOMO HOMINI LUPUS.

Donc la guerre sous une forme a produit la guerre sous une autre, en vertu de la loi qui fait que le mal s'engendre de lui-même. Au baron féodal, guerrier et dévastateur, a répondu le Juif, rusé et spoliateur: guerre contre guerre avec des armes différentes, les armes à l'usage de chacun! tous deux dépouillaient, tous deux, pour employer une expression énergique mais vraie, se livraient au vol; car le *gain*, le *lucre*, le *bénéfice* est aussi bien le vol que la *conquête* et les rapines qu'elle permet.

Or cette vie de résistance à la spoliation ouverte par la spoliation cachée a commencé, il y a bien des siècles, pour les Juifs. Elle a commencé avec leur histoire, ou plutôt elle a commencé avant leur histoire; car leur histoire n'a pas d'autre origine. Ils sortirent de la dernière catégorie de la dernière caste d'Egypte, et ils traînent encore aujourd'hui parmi nous et exercent contre nous une sorte de *vendetta* que la Providence divine, qui pèse tout dans la plus équitable et la plus sûre des balances, a voulu prolonger ainsi pour la condamnation définitive du régime des castes.

III.

Adoration de l'Industrie, adoration du Veau d'or.

Il règne aujourd'hui sur la terre une immense erreur :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum :

C'est l'adoration de ce qu'on appelle l'Industrie, accompagnée de la persuasion qu'on est définitivement échappé à l'Ere féodale. Je réunis à dessein ces deux erreurs, parce-qu'au fond elles n'en font qu'une. Si on se croyait encore dans le cercle de la Féodalité, on ne serait pas si fanatique de l'Industrie.

Le monde actuel est *industriel* ou *industrialiste*, comme on voudra dire (les adorateurs du système de l'Industrie disent l'un et l'autre), et néanmoins il est encore *féodal.* Quant au premier point, il n'y a pas à en douter. Le monde actuel est industrialiste, il le proclame lui-même, et nous sommes de son avis. Mais il pense n'avoir plus aucun rapport avec la Féodalité. Il se croit, comme le disent tous ses publicistes, sorti à jamais des langes de l'enfance. La Féodalité lui fait horreur ; fi ! quelle tache ! C'était bon pour nos ancêtres ! La Révolution de 1789 a clos une ère, et en a

ouvert une autre. Nous sommes industriels ; voyez comme nous *produisons !*

Un profond penseur, mort dernièrement sans que les journaux aient consacré plus de trois lignes à sa mémoire, et se soient enquis de savoir le bien et le mal qu'il y avait à dire de ses travaux, chercha longtemps une définition du monde actuel, et trouva celle-ci : *L'industrialisme fait des hommes pour faire du calicot et le consommer.* Cette définition est juste, mais incomplète.

Faire des hommes pour faire du calicot et le consommer ! quelle belle destinée ! et que ce cercle où l'homme entre dans la production au même titre que l'œuvre de ses mains est une admirable chose ! Toute votre âme sera employée à faire du calicot, et à vous en servir ! Pour parler le langage des géomètres, voilà l'homme fonction de la manufacture et la manufacture fonction de l'homme ; ils entrent, l'homme et le calicot, dans la même formule, et l'un peut s'exprimer en valeur de l'autre ? Tout cela, dit du temps où nous vivons, est vrai ; mais Coessin, qui trouva cette formule, aurait dû ajouter que cette manufacture d'hommes et de calicot *est encore féodale.*

Cette manufacture se croit une *ère nouvelle* dans le fond, et elle ne nous paraît nouvelle que dans la forme. Ce qui caractérise, suivant nous, une ère véritablement nouvelle, c'est un principe véritablement nouveau. Les diverses évolutions d'un même principe peuvent

offrir, pendant plusieurs siècles consécutifs, des formes très diverses et même en apparence tout opposées.

Ce que nous voyons aujourd'hui n'est, suivant nous, que l'extension et le développement des CASTES DE PROPRIÉTÉ. Les castes de propriété ont commencé à la chute de l'Empire romain, avec la Féodalité; et elles achèvent aujourd'hui leur évolution (1).

Nous écrivons là une grande vérité, une vérité évidente pour nous; mais combien de ceux qui liront ces lignes vont nous croire atteint de la manie du paradoxe! C'est qu'ils sont atteints eux-mêmes de la manie de croire que *la Féodalité a été complètement et radicalement abolie en* 1789!

Il est bien certain, historiquement et de toute façon, que la propriété, telle qu'elle est constituée aujourd'hui, n'est que la suite et, à quelques égards, la parodie de la conquête du Moyen-Age; ce qui n'empêche pas tout le monde de répéter que la Révolution de 1789 a aboli complètement et radicalement les droits féodaux. Il faut convenir qu'être la suite de la Conquête barbare et la queue de la Féodalité n'eût pas été un principe rationnel à invoquer par le Tiers-Etat vainqueur de la Noblesse, avec le secours de la Nation tout entière. Mais la passion est sophiste, et les castes sont peu scrupuleuses sur la logique, quand il s'agit de

(1) Voy. notre Essai sur l'*Égalité*.

leurs intérêts. Le Tiers-Etat, heureux de sa victoire, s'en glorifie donc hautement ; et il appelle cela *l'abolition de la Féodalité*, tandis que ce n'est que *l'abolition de l'ancienne forme de la Féodalité.*

Quand donc le Tiers-Etat veut s'enivrer de son propre vin, comme dit l'Evangile, il ferme les yeux sur les nobles actuels, qui lui paraissent alors des pygmées, des nains imperceptibles, des noblillons ; il ferme aussi les yeux sur les envahissements du clergé, sur l'esprit prêtre et même sur les Jésuites, qui sont pourtant pour lui par intervalles de terribles revenants ; enfin il se dissimule à lui-même qu'il vit sous une monarchie, et que cette monarchie se fait quelquefois sentir ; il oublie ce qui le met en fureur en d'autres moments, à savoir ce que le journalisme appelle la pensée personnelle du système ; il ferme les yeux sur tout cela, dis-je, jette au vent ses chagrins, ses peines quotidiennes, et le voilà qui se frotte les mains, qui se félicite, qui se déclare vainqueur, qui se voit grand comme les pyramides, et qui s'appelle *une ère nouvelle*, l'ère de l'*Industrie !*

Ce Tiers-Etat, si glorieux, fait ou plutôt fait faire du calicot tandis que les nobles d'autrefois faisaient ou faisaient faire la guerre. Comment ne serait-il pas une *ère nouvelle !*

J'entends les adorateurs du Veau d'or qui m'interrompent. Vous parlez de calicot, me disent-ils, c'est ridicule ! Parler ainsi était bon en 1830 : alors nous ne faisions, en effet, que

du calicot; mais aujourd'hui nous faisons des chemins de fer! N'avez-vous pas lu notre programme? Nous allons relier, grâce aux *railways*, tous les peuples du monde; nous allons unir en mariage la race blanche et la race noire, marier l'orient et l'occident, et nous avons même l'ambition de parcourir la Chine sur nos wagons triomphateurs. Ne voyez-vous pas que nous constituons le *corps* de l'Humanité!!!

Je crains bien qu'en voulant constituer son corps vous n'arriviez à tuer son âme.

Eh! qui doute que l'industrie ne soit une des faces de l'activité humaine! L'homme est sensation-sentiment-connaissance; il n'est pas seulement sentiment et connaissance, il est aussi sensation. L'industrie SOCIALE est une des manifestations de l'activité de l'homme. Mais l'industrie CAPITALISTE me fait l'effet des galères de Brest ou de Toulon. Je vois les nations enchaînées travaillant sous la verge des capitalistes. Je ne méprise aucune des manifestations de l'homme, mais j'aime et je veux son âme avant tout; je n'aime pas l'homme cadavre; je n'aime pas l'homme asservi et dominé par ce qu'il y a d'infime dans sa nature; et s'il est vrai qu'il nous faille passer par le déluge de la dissolution humaine pour relier les continents au moyen des chemins de fer, je proteste de toute ma force contre une pareille fatalité.

Les prêtres de Mammon ne sont pas tous

également aveugles. Il en est qui savent à merveille que la société actuelle fonctionne dans la dégradation et l'esclavage. Mais ils se croient obligés de mentir, le mensonge est leur *prospectus*.

J'ouvre le premier livre venu, et je lis : « Le » *principe guerrier*, qui est entré si avant dans » la constitution sociale de la vieille Europe, » semble se retirer devant les progrès du *prin-* » *cipe industriel*, qui chaque jour se développe » et grandit. On a commencé à comprendre » que les *conquêtes de l'homme sur la Nature* » sont les plus vraies, les seules durables, les » seules qui forment la base de la prospérité » des nations comme des individus, etc., etc. »

Assez de ce verbiage. On lit de ces phrases stéréotypées, en l'honneur du *principe industriel* vainqueur du *principe guerrier*, dans presque tous les livres qui se fabriquent aujourd'hui, et dans presque tous les journaux qui s'impriment; ce qui n'empêche pas que les *conquêtes* du principe industriel ne soient *encore des conquêtes sur l'homme.*

On lit encore partout : « La France, débar- » rassée de l'ancien régime, et sortie de la » longue tourmente qui suivit l'abolition de la » Féodalité, s'est tournée avec ardeur vers l'*In-* » *dustrie*. Ses succès ont été rapides; ils ont » donné à son activité une impulsion nouvelle, » qui lui fait sentir le besoin d'accroître ses » moyens de *production*. On a vu que l'agent » le plus puissant de la production était le *cré-*

» *dit*, qui fournit au travail des matériaux iné-
» puisables. L'on a remarqué de plus combien
» l'abondance des signes monétaires était utile
» pour procurer aux objets produits un prompt
» écoulement, et entretenir ce mouvement
» commercial qui n'est pas toujours la con-
» sommation, mais qui en est l'apparence.
» Séduits par ce double appât.... »

Assez, assez, je vois où vous en voulez venir, vous voulez mobiliser le sol de la France sous forme de papier monnaie. Ce serait vingt milliards, dites-vous, de portés dans la circulation? Je vous entends: quelle bonne aubaine! Pour le coup les banquiers seraient complètement les rois de la France, comme Méhémed-Ali est le sultan d'Egypte! Ils auraient à la fois la propriété mobilière et la propriété foncière.

C'est assez, dis-je. Cessez vos fanfares *industrielles*, et raisonnons. Prenons le plus fort de vos raisonneurs, et le père du système.

IV.

L'argent force dominatrice.

Saint-Simon, jusqu'au moment où une lumière véritable vint luire à ses yeux, et lui fit écrire son *Nouveau Christianisme*, eut le tort de croire à l'*Industrie*. C'est même lui qui a baptisé et inauguré cette prétendue *ère nouvelle*, en nous persuadant que nous étions

complètement et radicalement sortis du cercle de la Féodalité. Or ce grand formulateur, résumant un jour sa pensée, écrivit, il y a environ trente ans, cette formule remarquable : « LES INDUSTRIELS sont parvenus *à anéantir l'esclavage qui pesait sur eux*, et ils ont » constitué l'ARGENT, *signe du travail*, FORCE » DOMINATRICE. » Il vaut la peine que nous examinions un peu la formule de Saint-Simon.

Mais commençons par la traduire. Or voici comment nous la traduisons :

« *Les capitalistes sont parvenus à renverser les nobles et les prêtres, et ils ont constitués l'argent force dominatrice ;* »

Ou, en d'autres termes :

« *La puissance des prêtres et celle des nobles étant renversées, il n'est resté dans le monde que la puissance du capital. Mais celle-là est restée !* »

Maintenant voici nos observations à l'appui de notre interprétation.

D'abord l'argent n'est pas le *signe du travail.* L'argent, ou, en termes généraux, le numéraire, est le signe des *produits.* En constituant donc l'argent force dominatrice, c'est à ceux entre les mains desquels se trouvent les richesses antérieurement produites qu'on a remis la puissance de produire et par conséquent de s'enrichir davantage. Ce n'est pas le travail qu'on a inauguré dans le monde comme puissance ; c'est l'argent, c'est la richesse. Puis il est faux (et c'est toujours la même idée) que

les vrais industriels soient parvenus à *anéantir l'esclavage qui pèse sur eux.* Les producteurs ne sont pas ceux qui font la demande des produits ou qui trafiquent sur ces produits, mais ceux qui appliquent leur force morale, intellectuelle, et physique, à la Nature, source de toute production, et aux instruments de travail que le génie humain a su tirer de la Nature pour la forcer à mieux obéir à l'homme. Tant donc que le *Prolétariat,* transformation de l'*esclavage* antique et du *servage* du Moyen-Age, existera, il sera faux de dire que *les industriels* (c'est-à-dire les travailleurs, les producteurs) *sont parvenus à anéantir l'esclavage qui pèse sur eux.*

Pour que la formule de Saint-Simon paraisse vraie, il faut entendre par *Industriels* ceux que Saint-Simon avait en vue, c'est-à-dire les directeurs actuels de l'industrie, ceux qui, sans être institués par l'Etat, sans mission officielle, sans grades, sans fonctions, sans titres, et, si je puis m'exprimer ainsi, sans épaulettes, commandent pourtant à toute l'armée industrielle. Oh! s'il s'agit de ceux-là, la formule est exacte. Il est certain que les possesseurs de richesses, c'est-à-dire de produits accumulés, sont parvenus à se délivrer de l'esclavage qui pesait sur eux. Jusqu'ici, en effet, le possesseur de la richesse n'avait pas eu, au nom de cette richesse, le droit de commander aux hommes; il avait été esclave, ou du moins il avait obéi.

Saint-Simon analyse ainsi les pas success

que ce qu'il appelle l'*Industrie* a faits jusqu'ici. D'abord, dans les sociétés antiques, la classe industrielle est esclave. La conquête des Barbares change l'esclavage de la classe industrielle en esclavage de la glèbe. Puis se forment les communes. Les conquérants s'étant répandus dans les campagnes, les industriels s'enrichissent dans les villes. Les communes sont à leur origine composées, en totalité, d'artisans et de négociants; ces négociants, las de dépendre des seigneurs dans leurs personnes et dans tous leurs droits, finissent par racheter leur liberté. C'est-à-dire qu'après que le peuple des campages et des villes a vainement prodigué son sang dans des insurrections, les riches se décident enfin à donner un peu d'or. C'est ce qu'on appelle l'affranchissement des communes. Mais bien que *rachetés*, les propriétaires non nobles n'en restaient pas moins, en masse, dans la dépendance des prêtres et des nobles. Ils avaient acquis de la sécurité, voilà tout. Ils payaient sans gouverner, ils payaient pour être gouvernés. Le gouvernement de la société n'était pas dans leurs mains. Ils ne faisaient pas les lois, et on faisait souvent les lois contre eux. Les distinctions sociales les maintenaient dans un rang inférieur. Ils ne jugeaient pas, ils étaient jugés. Ils n'enseignaient pas, et ne professaient aucune doctrine; au contraire, ils étaient enseignés, et forcés de suivre la religion qu'on leur enseignait. Comment les industriels s'affranchirent-ils plus complètement des

savants appelés prêtres, et des militaires appelés nobles. Ce fut, vous le savez, mes amis, une œuvre longue, qui commença par la représentation des communes dans les parlements, et qui finit par la révolution d'Angleterre et par celle de France. Saint-Simon, cherchant à résumer, par le trait le plus saillant, les résultats de ces deux révolutions, ne trouve pas, et avec raison, de plus expressif caractère que celui-ci : « Aujourd'hui, soit en Angleterre, soit en » France, les communes, composées en grande » partie d'industriels, interviennent dans le » gouvernement, parcequ'elles tiennent, comme » on dit, les cordons de la bourse, par le privi- » lége qu'elles ont acquis de voter les impôts. » A quoi il ajoute : « L'importance que l'*Industrie* » s'est acquise est incalculable. Elle a tout en- » vahi, elle s'est emparée de tout. Elle a habi- » tué les hommes à des jouissances qui sont » pour eux des besoins. Mais c'est surtout le » gouvernement qui est devenu tributaire de » l'Industrie ; c'est surtout lui qui est entré » dans sa dépendance. Le gouvernement veut- » il faire la guerre? Se procurer des *tueurs* » n'est pas son principal souci ; c'est à l'In » dustrie qu'il s'adresse, d'abord pour avoi » de l'argent, et ensuite pour se procurer tou » les objets dont il a besoin, et qu'il achèt » d'elle avec l'argent qu'il a obtenu d'elle. C'es » elle qui lui fournit des canons, des fusils, d » la poudre, des habits, etc., etc. L'Indust » s'est emparée de tout, même de la guerre.

» un effet heureux et nécessaire des perfectionnements de l'art militaire, la guerre s'est mise de plus en plus dans la dépendance de l'Industrie, tellement qu'aujourd'hui la véritable force militaire est passée entre les mains des industriels. Ce ne sont plus les armées qui constituent la force militaire d'un pays, c'est l'Industrie. Les armées d'aujourd'hui (et par armée entendez la collection des guerriers, depuis le simple soldat jusqu'au chef le plus éminent), les armées, disons-nous, ne remplissent plus que des fonctions subalternes; car leur mérite ne consiste qu'à employer les produits de l'Industrie. L'armée qui en est le mieux pourvue est toujours celle qui obtient l'avantage, à moins d'une incapacité absolue de la part des généraux. L'Industrie s'est également emparée des finances. Aujourd'hui, en France et en Angleterre, c'est elle qui fait les avances pour les besoins du service public, et c'est dans ses mains que se versent les produits de l'impôt. » Puis Saint-Simon conclut en ces termes : « Il résulte de cet aperçu de la marche et des progrès de l'Industrie : 1° que, sous le rapport politique, la classe industrielle, esclave à son origine, a graduellement relevé et agrandi son existence sociale, et qu'enfin elle est aujourd'hui en position de prendre le pouvoir général, puisque la Chambre des Communes, étant nantie du droit exclusif de voter l'impôt, possède pour

» cela même le grand pouvoir social, celui dont
» tous les autres dépendent ; et que par consé-
» quent si le grand pouvoir politique n'est point
» encore entre les mains de l'industrie, cela
» tient uniquement à ce que la Chambre des
» Communes n'est pas encore composée en ma-
» jorité, comme elle devrait l'être, de membres
» des Communes, c'est-à-dire de l'Industrie ;
» 2° que, sous le rapport civil, la force réelle
» réside aujourd'hui dans l'Industrie, et que
» la classe féodale s'est placée relativement à
» tous ses besoins, dans la dépendance de
» l'Industrie. »

Voilà ce que Saint-Simon appelait *une ère nouvelle pour l'espèce humaine*. Il pourra venir une ère nouvelle ; mais quant à présent, il n'y a d'ère nouvelle que pour les *capitalistes*. L'erreur de Saint-Simon a consisté à appeler industriels ces capitalistes , et industrie le capital. Que la puissance ait passé des mains des militaires aux mains des capitalistes , cela est indubitable ; que le gouvernement soit tombé aux mains des propriétaires de richesses ; cela est trop évident. Mais que ces propriétaires, ces capitalistes, ou, si l'on veut, ces industriels, soient capables d'organiser un véritable gouvernement, c'est ce qu'au nom de la nature humaine, nous leur refusons de pouvoir faire. La nature humaine n'est pas, en effet, uniquement *sensation ;* elle est aussi sentiment connaissance. Il faudrait une science pour constituer un gouvernement, il faudrait aussi

art; et les possesseurs de capitaux ou de richesses n'ont ni cette science ni cet art. Aussi vivent-ils encore et se gouvernent-ils ou se font-ils gouverner suivant le mode même qu'ils prétendent avoir renversé.

Cette vérité n'a pourtant pas échappé tout-à-fait à Saint-Simon, quoiqu'il l'ait méconnue comme à plaisir. Parlant au même endroit de l'organisation anglaise, et de l'usage qui s'est introduit que la Chambre des Communes votât le budget, seule, entièrement seule, et exclusivement à tout autre pouvoir, il en vient à réfléchir en lui-même qu'à côté de ces industriels qui votent seuls le budget, il y a pourtant la Chambre des Pairs, qui représente une aristocratie féodale, propriétaire du sol, et il écrit : « La grande » révolution des Européens aurait été terminée dès cette époque, le régime industriel » et pacifique aurait été établi dans ce moment » si, d'une part, les Communes d'Angleterre » n'avaient été représentées que par des membres de l'Industrie, et si, de l'autre, l'Industrie anglaise avait senti que, par la nature des » choses, elle se trouvait plus intimement liée » d'intérêt avec les industriels des autres pays » qu'avec les Anglais appartenant à la classe » militaire ou féodale. Mais à cette époque la » Féodalité ayant encore une très grande » force, et l'Industrie étant peu éclairée sur » ses intérêts et sur la marche qu'elle devait » suivre, elle se laissa dominer par l'esprit

» féodal, qui est essentiellement un esprit de » conquête (1). »

Comment Saint-Simon, qui fait cette remarque, ne s'est-il pas demandé si une Ere véritablement *nouvelle* pouvait bien coexister en si bonne harmonie avec la Féodalité ! Quoi ! l'Angleterre est féodale, profondément féodale, et l'Angleterre est en même temps industrielle, et l'industrialisme y règne : le principe de l'industrialisme n'est donc pas si hostile que vous le pensez au principe féodal. Il peut y avoir antagonisme entre les possesseurs du capital-terre, qui sont les nobles, et les possesseurs du capital-marchandises ; mais la preuve qu'ils n'ont, au fond, qu'un seul et même principe, c'est qu'ils vivent depuis des siècles en assez bonne intelligence, puisque deux révolutions n'ont pas empêché les industriels et les féodaux de se constituer à part égale le gouvernement du pays. Et si Saint-Simon vivait aujourd'hui et qu'il vît combien il sera facile aux barons féodaux de l'Industrie de rétablir en France, quand ils le voudront, la grande propriété foncière, à l'instar de l'Angleterre, et combien ce péril est imminent, il aurait tiré de cette réflexion, qu'il existait en Angleterre une Féodalité bien réelle à côté de l'Industrie, de tout autres conséquences que celles qu'il en a tirées.

(1) *L'Industrie*, par Henri Saint-Simon, tome IV, prem' cahier.

V.

L'artillerie nouvelle.

Nous sommes loin de penser comme Saint-Simon, et notre manière de considérer la philosophie de l'histoire sur ce point n'est pas du tout la sienne. Après y avoir beaucoup réfléchi, nous ne croyons pas que l'Europe soit affranchie de l'*esprit de la Féodalité*, que l'époque féodale soit terminée, qu'une ère nouvelle ait commencé en 1789, et autres lieux communs semblables qu'on répète à satiété depuis cinquante ans, et qu'on répète d'autant plus aujourd'hui que le grand penseur Saint-Simon leur a donné un sens plus clair, en en faisant la base de l'Industrialisme.

Mais, avant d'aller plus loin, je suis curieux de voir comment Saint-Simon caractérise dans son essence la Féodalité, cette Féodalité qu'il croit éteinte et remplacée par une *ère nouvelle*. Or, on vient de voir, dans les dernières lignes du passage que nous avons cité, qu'il la caractérise en ces termes : *L'esprit féodal était essentiellement un esprit de conquête.* A merveille! mais l'esprit du monde présent, l'esprit industriel, l'esprit capitaliste, l'esprit juif, qu'est-ce autre chose!

Oui, le principe de la Féodalité, ce qui la caractérisait au fond, ce qui en était l'âme, comme ce qui en fut l'origine, c'était la con-

quête. Qu'est-ce à dire? C'est à dire que les hommes avaient alors une certaine conception du bonheur, une certaine manière d'entendre leur avantage, qui faisait qu'*ils étaient les uns par rapport aux autres des conquérants*; et de cette façon de concevoir leurs rapports est sortie la Féodalité; la Féodalité, dans son essence, a consisté en ce que l'homme ne se faisait pas scrupule de conquérir. Mais pénétrons au fond de ce mot *conquérir*. Conquérir, c'est conquérir quelque chose, c'est conquérir des richesses, c'est faire du butin, c'est s'emparer d'une proie. Les Normands, quand, au douzième siècle, ils conquirent l'Angleterre, s'emparèrent de toutes les terres qu'occupent encore, par droit de conquête, leurs descendants, les Pairs de l'Angleterre moderne. Donc conquérir, c'était se rendre *propriétaire*.

Mais qu'est-ce donc que l'esprit de spéculation et de lucre qui anime aujourd'hui cette même Angleterre et la France, qui lui ressemble, sinon ce même esprit de conquête! On peut ressembler à un baron normand sans porter comme lui une lourde armure. Un huissier normand aujourd'hui, et l'avoué normand qu l'emploie, et le capitaliste normand qui le employent tous deux, pourraient bien ressem bler, lorsqu'ils *exproprient*, aux pirates vi torieux qui *exproprièrent* les Saxons!

Mais, dira-t-on, on exproprie aujourd' au nom de la justice, et en vertu d'un d tandis qu'on expropriait alors au nom

guerre, au nom de la victoire. Ah! soyez sûrs qu'on n'était pas embarrassé alors plus qu'aujourd'hui pour légitimer la conquête. La forme a changé, mais l'esprit est toujours le même. D'ailleurs, s'il est démontré, et cela est démontré, que dans la concurrence actuelle des capitaux (vous savez, mes amis, que la guerre des producteurs s'appelle *concurrence*), la victoire est toujours pour les gros capitaux, comme elle était autrefois pour les gros bataillons, il faudra bien appeler guerre ce qui est guerre, et conquête ce qui est conquête.

Saint-Simon ne profère-t-il pas lui-même cette parole remarquable : « Les armées ne » remplissent plus que des fonctions *subal-* » *ternes;* leur mérite ne consiste qu'à employer » les produits de l'industrie; l'armée qui en » est le mieux pourvue est toujours celle qui » obtient l'avantage. » En creusant cette parole, ne s'explique-t-on pas aisément comment la transformation de la *Féodalité* en *Industrialisme* a dû se faire. Il était inutile de se battre plus longtemps avec des soldats, puisque se battre avec des soldats, c'était se battre avec des écus, et que se battre avec des écus revenait à se battre avec des soldats. Avoir des écus, c'était avoir des soldats; être seigneur de quelques centaines de millions, c'était avoir une armée. Pourquoi autrefois voulait-on avoir des soldats, être chef de truste, habiter un château-fort, conquérir des hameaux, des bourgades, des provinces, des royaumes? C'était pour

avoir des richesses. Mais si on peut avoir des richesses égales, sans exposer sa vie, sans endurer tant de fatigues, sans recevoir des horions, des blessures, la mort, et sans avoir la peine de supporter l'affreux spectacle des combats, pourquoi n'embrasserait-on pas avec avidité une telle perspective? Il pourra en coûter d'abord aux cœurs généreux qui croyaient racheter par leurs propres périls, par leurs blessures, par leur sang répandu, l'injustice de leurs conquêtes. Mais on laissera la générosité gémir dans la pauvreté; et il surgira dans le monde une race nouvelle qui remplacera les races généreuses. D'ailleurs ceux qui dominaient dans l'époque guerrière n'étaient pas réellement les plus courageux; ce n'est que dans les poèmes que les Achille ont le premier rôle : encore sont-ils soumis à des Agamemnon, contre lesquels leur fier courage se révolte, et qu'ils traitent de lâches. Eh bien! ceux qui domineront dans les nouveaux combats qu'on se livrera, sans blessures et sans danger, au moyen de l'or, seront de plus en plus les êtres de proie, ceux que la nature aura pourvus des instincts de la convoitise et de l'appropriation.

Creusez, mes amis, creusez toute la profondeur de cette remarque de Saint-Simon. Puisque l'armée c'est l'industrie, ceux qui se battent avec l'industrie sont tout aussi conquérants que l'étaient les seigneurs féodaux qui se battaient avec des soldats. Le principe n'a donc pas changé; seulement voici la progression.

Au commencement, un homme s'emparait de sa proie en combattant avec ses poings contre ceux qui pouvaient la lui disputer. C'est l'état primitif, c'est, si vous voulez, l'état le plus sauvage. Mais voici ce qui arriva : le génie humain invente les flèches qui percent au loin la proie ; le sauvage s'arme de flèches, et quand il rencontre un sauvage d'une autre tribu qui lui fait concurrence pour son gibier, il le perce de ses flèches. Plus tard le génie humain invente le bouclier, qui préserve des flèches, et l'épée, avec laquelle on perce de près son ennemi : le sauvage perfectionné s'arme du bouclier et de l'épée, et à la tête de sa tribu, chassant les autres tribus sauvages, il reste maître des forêts, maître aussi du champ et des femmes qui le cultivent ; car les premiers Ilotes furent les femmes. C'est l'état où l'on a trouvé les tribus américaines, c'est aussi l'état de la Grèce antique vers les temps que décrit Homère, enfin c'est à peu près l'état des sauvages actuels de la Polynésie. Supposez maintenant de grands rassemblements d'hommes armés de flèches et de boucliers, de javelots et d'épées ; qu'ainsi équipés, et montés sur des chariots avec leurs femmes et leurs enfants, ils s'avancent des pôles vers l'équateur, des contrées du nord couvertes de forêts vers les cités romaines : vous aurez l'invasion des Barbares au sixième siècle. Mais alors un nouveau progrès se révèle : ces Barbares comprennent qu'il vaut mieux être fixes

qu'errants, et qu'un château-fort est un meilleur asile qu'un chariot nomade. Ils comprennent que les armes des légions romaines ont leur avantage, et qu'on est plus sûr de vaincre avec elles; ils se fixent, ils modifient leur armure; et voilà les chevaliers du Moyen-Age, voilà la Féodalité. Mais, au quinzième siècle, le génie humain, toujours fécond, invente la poudre et l'art de s'en servir : que voulez-vous qu'on fasse avec des épées contre cette arme perfide appelée arquebuse? Il faut encore une fois changer d'armure. La nouvelle arme s'appelle artillerie; on se bat avec de la poudre, avec des fusils, avec des canons. C'est l'ère de la monarchie féodale, l'ère où elle triomphe, où elle ruine les châteaux, les fait sauter et les couche tout éventrés, si je puis ainsi parler, sur ce sol longtemps opprimé par eux. Mais la science et le génie de l'homme ne restent pas stationnaires! Voici qu'après l'*artillerie* on invente.... une *nouvelle artillerie :* c'est cette lettre de change, cette banque, cette industrie capitaliste qui aujourd'hui domine, comme dit Saint-Simon, les épées et les canons.

VI.

Je vous ferai voir ce que c'est qu'un Juif.

Y a-t-il rien de plus utile à l'homme que le *fer?* c'est avec le fer qu'on fabrique le soc des charrues, c'est avec le fer qu'on construit des

maisons; ou plutôt tous les arts, sans exception, se servent de fer, et tous se sont développés à l'aide des qualités de ce précieux métal. Y a-t-il rien de plus utile aussi que la force d'expansion recélée dans la *poudre?* La chimie tout entière, ses fluides généraux, ses réactifs, ses décompositions et ses recompositions sont identiquement cette force employée par les hommes à se détruire mutuellement dans les batailles. Or il en est de même de cette aggrégation de richesses, de cette accumulation de produits qu'on appelle CAPITAL, et dont la *lettre de change*, inventée par les Juifs, et la *banque*, qui est sortie de cette lettre de change, sont aujourd'hui à la fois la manifestation et la cause reproductive. Rien de plus utile, dis-je, que le *fer*, la *poudre*, et le *capital*, mais aussi rien de plus homicide!

Le *fer*, la *poudre*, le *capital*, ne sont, au fond, pour qui pénètre dans l'essence des choses, que la Nature mise à la disposition de l'homme par le Génie de l'homme. Et, pour qui considère un peu attentivement cette même essence des choses, il y a entre le *fer*, la *poudre*, et le *capital*, un rapport d'affinité et je dirais volontiers une sorte d'identité.

Cette affinité, d'abord, est évidente entre les armes blanches et l'artillerie. Le fusil, le canon, c'est encore le fer ou le bronze. La force d'expansion qui constitue la poudre ne se déploye qu'à l'aide de la compression; la poudre a besoin de sa prison de métal. D'ail-

leurs, si la poudre est la chimie, le fer aussi est la chimie, à un état moins avancé. Quant à l'argent et à l'or, ils ont, à un plus haut degré que le fer, les qualités du fer ; et il y a quelque chose de vrai dans l'idée des alchimistes qui regardaient les différents métaux autres que l'or comme une sorte d'essai et d'apprentissage de la nature pour arriver à le produire.

C'est parceque les métaux sont ainsi bienfaisants, c'est parcequ'ils entrent comme instruments nécessaires dans la création des produits, qu'ils sont devenus le moyen d'échange et le signe de la valeur des choses. Avoir du fer, c'était avoir virtuellement ce que le fer peut produire : de là, à un certain état de la civilisation, la monnaie de fer. La poudre ne sert-elle pas aujourd'hui même de monnaie à plusieurs peuplades de l'Afrique à qui nous avons appris son usage? Il faut reconnaître néanmoins que l'argent et l'or ne sont devenus des signes d'échange que par une suite de l'inégalité profonde établie entre les hommes. C'est l'utilité particulière dont ils étaient pour les riches, fournis abondamment de fer et de tout ce que le fer peut produire, ou, en d'autres termes, munis des richesses naturelles, qui a donné leur prix à l'argent et à l'or. Aussi, dans les législations doriennes qui avaient pour principe l'Egalité, toute autre monnaie que la monnaie de fer était-elle proscrite. La monnaie d'argent, la monnaie d'or sont déjà

le signe de l'accaparement des richesses naturelles. Une pièce d'or est à la fois l'emblème et, si je puis m'exprimer ainsi, le germe et l'embryon de ce que l'on nomme aujourd'hui le *capital.*

Au fond, toutes les richesses, toutes les marchandises du monde, ne sont que du travail humain, de la sueur humaine plus ou moins condensée. L'homme modifie la nature, et fabrique ainsi de sa propre substance des produits qui deviennent la nourriture de l'homme et satisfont ses besoins. Seulement l'inégalité et le luxe ont introduit beaucoup de besoins nuisibles aux hommes qui ont ces besoins et aux hommes exploités pour les satisfaire. Le fer par sa solidité, par sa dureté, condensait déjà beaucoup de sueur humaine sous un petit volume; mais l'argent en condense bien plus encore, et l'or cent fois davantage.

La lettre de change, et la banque, qui en est sortie, sont à la monnaie d'or ce que l'artillerie est aux armes blanches. Avec la pièce d'or vous ne pouvez atteindre votre objet que de près, comme avec l'arme blanche; mais avec la lettre de change, avec la banque, vous pouvez l'atteindre au loin, comme avec l'obus ou le canon. De son cabinet, un banquier peut frapper ses coups à la fois à la Bourse de Paris, à celle de Londres, à Berlin, à Vienne, partout. Le monde tout entier est le champ qu'il exploite.

Que représente donc cette lettre de change qui a des ailes et qui est douée d'une sorte d'ubiquité? elle représente de l'or. Et l'or lui-même, par la raison que j'ai dite plus haut, c'est-à-dire par l'utilité particulière dont il est pour les riches, combinée avec sa rareté ou, si l'on veut, la difficulté de son extraction, représentait déjà des richesses accumulées.

Mais ces richesses, qui les a produites, et qui peut en produire de semblables? Le fer, qui entre dans tous les arts, et sans lequel aucun art n'existerait.

Pouvez-vous donc vous étonner que le capital employé par l'égoïsme soit une force destructive? Ce billet de banque, c'est du fer. Or vous connaissez le fer! vous savez ce qu'il peut produire. Il est bon dans les mains du bien, il est le mal même dans les mains du mal.

Cet or que votre main caresse, et d'où peut sortir pour vous l'exercice du vice ou de la vertu, cet or est réellement du fer. Vous pouvez, dites-vous, acheter, avec cet or, des produits de toute espèce; mais qu'est-ce à dire sinon que, par un certain rapport des métaux entre eux, et par le prix que les riches attachent à l'or, vous vous trouvez avoir dans cette pièce d'or que votre main renferme et cache aisément, l'équivalent d'une certaine quantité de fer, puisque le fer entre dans tous les arts et dans la création de tous les produits.

Quoi que vous puissiez penser, vous avez du fer dans la main, du fer et de la sueur humaine. Vous pouvez employer ce fer au mal ou au bien. Si donc l'esprit de conquête, l'esprit de proie vous anime, et qu'au lieu de chercher la vie dans les véritables objets de l'homme, vous cherchiez la vie dans de faux objets, vous voilà, avec cet or, qui au fond représente le fer, aussi brutal, aussi despote, que les despotes guerriers des âges écoulés.

Le *fer*, la *poudre*, le *capital*, bien qu'étant en germe dans la Nature, sont des découvertes de la Société humaine. Il faut l'Association humaine pour les produire, et leur création est le signe de cette association. De là le bien et le mal qui s'attachent à leur nature, ou, si l'on veut, à leur usage.

Qui connaît Dieu sait que le mal n'existe qu'avec sa permission, que le bien seul est une force, que le bien seul existe, que le bien seul produit, et que le mal a seulement la puissance de limiter le bien, de le ternir, de l'encroûter, si je puis m'exprimer ainsi, comme l'oxidation ternit les métaux, comme l'ombre limite la lumière. Le mal est une limite; le mal, au fond n'est pas une force.

Qui donc a donné au capital, comme à l'artillerie, comme aux armes blanches qui avaient précédé l'artillerie, la puissance homicide dont ils sont revêtus ?

Qui? faut-il le demander? C'est le bien, c'est l'amour, c'est l'association humaine,

c'est ce qui produit, et ce qui seul produit; c'est ce qui est réellement une force, et qui, à ce titre, peut donner de la force, dispenser de la puissance.

Le fer a été découvert par le bien, et il est devenu l'arme du mal. L'expansion a été découverte par le bien, et elle est devenue l'arme du mal. La puissance de la richesse accumulée a été découverte par le bien, et elle est devenue l'arme du mal.

Celui qui connaît Dieu sait encore, parce-qu'il comprend intuitivement ce grand mystère, que cette puissance donnée au mal par le bien se rattache à notre destinée collective, mais qu'elle est aussi, dans les mains de Dieu, l'instrument de sa justice distributive et le moyen de son gouvernement. Quand Dieu veut punir le mal, il donne au bien la faculté de donner au mal une puissance que le mal ne saurait prendre par lui-même.

Le fer, aiguisé en flèches et taillé en framées, avait puni et renversé les *castes de patrie*; les Barbares avaient vengé les Esclaves. Mais les Barbares à leur tour opprimaient la terre; et cela s'appelait encore la guerre, cela s'appelait la conquête, cela s'appelait la Féodalité ou la Noblesse. Il fallait achever de détruire la guerre sous cette forme.

Il y avait alors, parmi tous les opprimés, une race plus opprimée que les autres, type de l'industrie pacifique, type du travail et de l'association, une race à la fois humble et

prophétique, une race grande et humiliée, une race qui avait reçu autrefois au désert les tables de la Loi, mais qui avait forcé Moyse à les briser de colère, parcequ'il trouva cette race, l'élue de Dieu, dansant devant le Veau d'or! C'est cette race qui fut chargée de créer l'instrument nouveau qui devait confondre l'orgueil superbe des dominateurs du monde. Ce peuple avait un attachement insensé pour les biens de la terre; raison de plus pour qu'opprimé comme il l'était, il devînt un instrument utile contre les dévorateurs de tous les biens de la terre. Il fut chargé de s'opposer à l'esprit de domination, de violence, et de conquête. Le bien donna au mal puissance et mission. L'esprit de Lucre, d'avidité, d'avarice fut justifié par les persécutions de l'esprit de Conquête, de violence, de despostisme, dans le but providentiel d'anéantir la violence. Ainsi quand un vent furieux souffle, il s'élève un autre vent en sens contraire pour le détruire.

Ce n'est pas, toutefois, dans son péché même que cette race trouva la puissance nécessaire pour renverser ses oppresseurs. Ici vient se placer le second trait dont Tacite a peint les Juifs, disant d'eux le bien comme le mal. En dénonçant leur hostilité contre le reste du genre humain, Tacite marque aussi leur bonne foi entre eux, et ces vertus d'association et de garantie réciproque qui ont fondé ce qu'on appelle aujourd'hui le crédit : *Apud ipsos fides obstinata, misericordia in promp-*

tu, sed adversus omnes alios hostile odium. C'est cette bonne foi, cette fidélité, cet attachement mutuel, qui leur donnèrent légitimement la puissance de créer l'instrument nouveau qui devait remplacer la conquête barbare.

Un homme célèbre de notre temps, un grand et vénérable génie, traduit un jour, pour avoir dit sa pensée, devant un tribunal, et condamné par ce tribunal, se contenta de dire à ses juges : « Je vous ferai voir ce que c'est » qu'un prêtre. » Il a tenu sa promesse, il a écrit les *Paroles d'un Croyant*, où respire l'esprit émancipateur de l'Evangile. Eh bien! qu'on me permette cette comparaison, l'industriel persécuté du Moyen-Age, le plus industriel et le plus persécuté, c'était le Juif, et le Juif a pu dire aux nobles qui profitaient de leurs armes pour lui extorquer ses richesses : « *Je vous ferai voir ce que c'est qu'un Juif.* J'inventerai une arme qui percera vos armures, une arme plus redoutable que vos lances et même que vos pertuisanes, de nouvelle invention, plus forte que ces canons avec lesquels la monarchie commence à renverser vos tours. » Et le Juif a tenu parole, il a inventé la banque.

VII.

Ce n'est plus la guerre qui tue.

Vous me demandez comment je puis comparer un instrument *pacifique* à un instrument de ruine et de carnage.

Vous appelez la banque employée par l'égoïsme un instrument pacifique? Je vous ai déjà dit que rien n'est plus pacifique que le fer, et que rien n'esi plus cruel. Je vous ai déjà dit que rien ne ressemble plus au fer que ce que le fer produit, les richesses. Vous n'avez donc pas compris la profondeur du mot de Saint-Simon : « Le mérite des armées ne » consiste plus qu'à employer les produits de » l'Industrie.... L'Industrie s'est emparée de » tout, *même de la guerre.* » Saint-Simon aurait dû dire plus, il aurait dû dire : L'INDUSTRIE, C'EST LA GUERRE. Puisque l'Industrie, en effet, s'est emparée de tout, même de la guerre, et qu'*aucune conception nouvelle n'a surgi, qui ait établi entre les hommes une société véritablement nouvelle, de façon que chacun ne cherche pas son avantage dans le mal des autres,* il s'ensuit nécessairement que cette Industrie, qui s'est emparée de la Guerre, lui ressemble, et la porte réellement dans son sein.

Il y avait au Moyen-Age deux forces partant du même principe, toutes deux ennemies de l'Evangile et condamnées par lui, la *Conquête* et le *Lucre.* La Conquête, comme je l'ai déjà dit, était au fond le Lucre, et le Lucre était au fond la Conquête; c'étaient les deux formes différentes et rivales du même mal, du même péché, les deux formes de l'Egoïsme humain. L'une de ces formes a pullulé, a engendré, et a fini par détruire l'autre.

mais elle recèle, si je puis m'exprimer ainsi, le venin des deux. Et aujourd'hui elle couvre le monde entier! Elle se vante d'avoir anéanti sa rivale, elle tout aussi meurtrière! Elle s'appelle du nom d'industrie! elle ment; elle se sert de l'industrie, comme sa rivale la Conquête se servait de la guerre. Au lieu d'une armure de fer, elle a une armure d'or. Voilà toute la différence. Mais l'or est aussi meurtrier que le fer, quand il est aux mains de l'égoïsme.

Vous dites que l'Industrie ne tue pas! Mais relisez donc Malthus, le plus fort de tous vos économistes, le seul véritablement logique. Il y a cinquante ans que Malthus a écrit: « Un » homme qui naît dans un monde déjà occupé, » si les riches n'ont pas besoin de son travail, » est réellement de trop sur la terre. Au grand » banquet de la nature, il n'y a point de cou- » vert mis pour lui. La nature lui commande » de s'en aller, *et elle ne tardera pas à mettre* » *elle-même cet ordre à exécution.* »

Cette nature bienfaisante qui tue, c'est l'Industrie capitaliste.

Vous dites que l'Industrie ne tue pas! Allez donc demander à l'Irlande si l'Industrie de l'Angleterre ne fait pas mourir. Vous me ré- pondez que le mal de l'Irlande tient origine lement à la conquête; mais si l'Industrie éta si différente de la conquête, aujourd'hui q la Conquête de l'Irlande s'appelle Proprié l'Industrie aurait réparé les maux de la C

quête. Si l'Angleterre livrée à l'Industrialisme était heureuse, laisserait-elle ainsi *pourrir* l'Irlande?

On peut voir dans les écrivains du commencement du dix-huitième siècle ce qu'était l'Irlande à cette époque, et comparer avec ce qu'elle est aujourd'hui. La seule différence, c'est que le nombre des victimes humaines s'est accru. « Traversez l'Irlande, écrivait » Swift, regardez ces figures haves, ces bouges » misérables, ces champs à peine défrichés, » ces femmes nues, ces hommes qui ressem- » blent à des bêtes fauves : dites si le jugement » de Dieu n'est pas descendu sur nos têtes. » Est-ce l'Irlande ou la Laponie? et reconnaî- » trez-vous notre pays, où la terre est fertile, » le ciel doux, le climat modéré, les hommes » doués de qualités souples, variées, heu- » reuses? De misérables vêtements, une détes- » table nourriture, la désolation dans presque » tout le royaume; les habitants sans bas, sans » souliers, sans abris, vivant de pommes-de- » terre; en aucun pays vit-on jamais autant de » mendiants? » Le duc de Grafton, l'évêque Berkeley, lord Chesterfield, tous les écrivains, sont d'accord avec Swift, et tracent le même tableau. Le docteur Campbell s'exprime ainsi : « En Irlande on ne rencontre que des haillons, » des malades, et des gueux. La malpropreté » est universelle, comme la misère. A peine » l'artisan de Dublin se rase-t-il une fois par » mois; et le rasoir, lorsqu'il s'en sert, ne fait

» que découvrir les traces hideuses du scorbut » et des maladies dégoûtantes qu'engendrent la » faim, la détresse, et le vice. Entrer dans une » boutique, et même dans une église, c'est » s'exposer à la contagion prurique ou à l'in- » fection des ulcères gangréneux qui couvrent » les misérables qui s'y trouvent. La vie de ce » peuple est celle des brutes, les créatures » humaines s'entassant pêle-mêle avec le bœuf, » la vache, et le cochon, sous un toit com- » mun qui est un véritable chenil. » Arthur Young donne de semblables détails, et en ajoute d'épouvantables sur les traitements que se permettent les gentilshommes vis-à-vis des manants, sur l'odieuse façon dont ils rompent les marchés dès qu'ils y trouvent leur compte, et sur les infames abus qu'ils font de leur puissance sur leurs vasseaux. Or le tableau de l'Irlande il y a cent ans est celui de l'Irlande d'aujourd'hui. Seulement, comme je l'ai dit, le nombre des victimes s'est accru. Il s'est accru, parceque quand un peuple ou une classe est arrivée à l'excès du malheur, les hommes deviennent insensibles aux maux de leurs enfants par leurs propres maux, et la population augmente avec la misère.

Or donc, encore une fois, si l'industrie capitaliste était si différente de la Conquête, n'aurait-elle pas trouvé un remède à ces maux? Depuis deux siècles, l'ulcère existe et gran- dit. En vain, depuis deux siècles, les Angla voyaient arriver d'Irlande une cargaison p

pétuelle de misérables exténués qui venaient demander l'aumône et révéler l'infortune de leur patrie ; en vain, à diverses reprises, des voix s'élevèrent pour attirer la commisération publique ; en vain Swift lança ses pamphlets où il proposait tout simplement de faire bouillir et rôtir le surplus de la population au-dessous de dix ans et de consacrer cet aliment nouveau à sustenter les pères et les mères, et où il s'écriait : « Prenez garde ! vous attirerez sur vous » la vengeance impitoyable du ciel ! » L'Angleterre n'y prit pas garde. Puis eurent lieu des insurrections, d'affreuses représailles : l'Angleterre n'y répondit que par des représailles plus affreuses encore. O puissance de l'industrie, où es-tu donc? La Carthage moderne ne sait, comme l'ancienne, qu'égorger des enfants à Moloch !

En présence de ce constant égorgement pendant des siècles, d'un peuple par un autre peuple livré à la passion du Lucre, qui pourrait m'empêcher de dire que le Lucre, comme la Conquête, est un mal, une action coupable, la marque d'une honteuse déchéance dans la nature humaine ! J'ai pour moi, quand je soutiens cette opinion, et les lumières de la raison et l'autorité de tous les sages. J'ai pour moi le Christianisme tout entier, qui défend non seulement ce qu'on appelle vulgairement l'usure, mais toute espèce de *gain* et de *bénéfice*.

Vous dites que le Capital ne tue pas! Mais

demandez à la population agricole de l'Angleterre elle-même si le capital ne fait pas mourir. Il y a un siècle, il y avait sept à huit millions d'agriculteurs dans les campagnes d'Angleterre. Il y en a maintenant trois millions, et le sort de ces malheureux est, au dire de toutes les enquêtes, pire que celui de la population manufacturière? Ici qu'avez-vous à répondre? Ce n'est pas la fertilité des champs qui a diminué, loin de là, et pourtant la popul tion a diminué! La plus belle agriculture de l'Europe est une agriculture qui peut se passer des hommes! Le chef-d'œuvre avoué de l'Industrie capitaliste, n'est-ce point, en effet, de se passer des hommes, et n'y tend-elle pas tous les jours par les machines? Eh bien, elle a déjà atteint en partie ce résultat pour l'agriculture en Angleterre. Ainsi la science, enchaînée au Capital, travaille contre l'intérêt du genre humain! Au moyen du Capital, l'Industrie a établi ce qu'on appelle la grande culture; au moyen du Capital, elle a créé les prairies artificielles; au moyen du Capital, elle a organisé entre le bétail et la terre un cercle qui assure la fécondité de la terre et livre abondamment ses trésors aux six cents familles propriétaires, sans qu'il soit besoin à ces ca pitalistes issus des conquérants d'entreten sur cette terre florissante d'autres serviteu qu'un petit nombre de malheureux. La fertili est devenue plus grande, et les hommes o diminué!

Ah ! vous me dites que l'industrie ne tue pas ! Vous avez raison en ce sens qu'elle fait mourir. Faire mourir, cela ne laisse pas de trace, il n'y a pas de sang, et le corps du crime, comme disent les jurisconsultes, n'est pas constaté : c'est ainsi que l'industrie ne tue pas. Demandez donc à Manchester, à Birmingham, si l'industrie ne tue pas. J'ai lu et vous avez lu comme moi ces paroles sinistres que répètent les journaux d'Angleterre tous les dix ans : *La crise s'apaise, mais le peuple ne meurt pas assez vite.*

Il n'y a plus aujourd'hui de siéges comme ceux d'Anvers et de Candie qui ont duré vingt à trente ans, ou comme ceux de Jérusalem, de Rome, et de Paris sous Henri IV, où la famine força les mères à manger les enfants ; il n'y a plus aujourd'hui de ces siéges où les femmes fabriquaient des cordes avec leurs cheveux pour servir à la défense de la ville et où l'on vit des vieillards se sacrifier volontairement pour débarrasser les assiégés de bouches inutiles ; non, de pareils faits sont maintenant sans exemple. Mais vous avez pu lire hier dans tous les journaux : « Dans les districts manufacturiers de » l'Angleterre, les mères, avant d'aller au tra» vail, donnent à leurs petits enfants des doses » d'opium, pour calmer chez eux les cris de la » nature (1). »

(1) *Journal des Débats*, du 17 décembre (1846).

VIII.

Conclusion de cette Section.

Oui, c'est l'industrie capitaliste qui tue ; ce n'est pas, comme le dit Malthus, la Nature. La Nature n'est malfaisante que par l'ignorance de l'homme et par son immoralité. La Nature n'est en elle-même ni bienfaisante ni malfaisante ; elle renferme d'infinis trésors, voilà tout. Mais c'est à l'homme à les tirer de son sein, et c'est pour cela qu'a été instituée la Société humaine ; car l'homme seul ne peut pas vaincre la Nature, c'est l'Association humaine qui peut la vaincre.

Je rougis, je l'avoue, je rougis pour mes contemporains, d'être obligé de démontrer une vérité évidente d'elle-même, telle que celle-ci : L'accaparement des richesses dans les mains de ceux qui possèdent le revenu net ou le Capital, en leur donnant le privilége et le monopole de la production, est équivalent à la guerre, est la guerre.

Eh! que voulez-vous donc qu'il soit, puisqu'il est *l'accaparement*, et que la mort vient pour les peuples sous la forme multiple du *manque de subsistance!*

Que, n'imaginant pas un autre mode de pro duire, les économistes à la suite d'Adam Smit aient identifié la cause de la production ave celle du Capital, sans égard pour la répart

tion, je le conçois encore? mais qu'ils aient *admiré* le résultat épouvantable d'un mécanisme qui tue comme la guerre, et mieux que la guerre et tous les fléaux ensemble, c'est ce que je ne conçois pas.

Ou plutôt, en y réfléchissant, je me rends compte de leur erreur. N'ai-je pas prouvé moi-même, il y a environ vingt ans (1), que la *guerre* a fait l'admiration de tous les penseurs, de tous les écrivains, et d'une foule de moralistes, pendant tout le seizième et le dix-septième siècle! Depuis Machiavel et Hobbes jusqu'à Montesquieu, en passant par Bacon et Bodin, on ne trouve, dans toute cette longue période, qu'approbation pour *le principe* de la guerre. La guerre extérieure, disent uniformément tous ces esprits d'élite, est *nécessaire* aux Etats. C'est *la santé des Etats,* dit Bacon, et il développe en une superbe comparaison comment le mouvement est utile au corps humain, et la guerre au corps social. Si la Guerre a trouvé tant d'approbateurs, pourquoi le Capital en manquerait-il?

Il faut donc *prouver* aux Machiavel modernes que le Capital est un fléau comme la Guerre.

Eh bien nous prouverons.

Pour le moment, concluons que Saint-Simon, quand il se fit l'apôtre ou plutôt le père de l'Industrialisme, croyant que l'Industrialisme était

(1) Dans l'ancien *Globe*, 1826, article *De l'Unité Européenne et du développement du Principe pacifique.*

une *nouvelle ère,* qui n'avait plus aucun rapport avec l'ère féodale, se trompa étrangement. Il crut qu'avec les banquiers et les capitalistes nous étions sortis à jamais du régime féodal, tandis que, suivant nous, nous y sommes plongés comme devant; nous avons seulement changé de maîtres.

Le défaut des aperçus de Saint-Simon est venu de ce qu'il ne connaissait de l'histoire que celle du Moyen-Age. N'ayant pas pénétré dans la grande loi des Castes, et ayant borné son regard à l'évolution qui s'est accomplie à travers le Moyen-Age, les termes de cette évolution ont pris un développement exagéré à ses yeux, et il a mal caractérisé cette évolution. Il n'a pas vu que le triomphe de l'*argent* n'est autre chose au fond que le triomphe des *castes de propriété,* dont la Féodalité proprement dite fut la première période. L'espoir qu'avait Saint-Simon de voir s'organiser un gouvernement véritablement pacifique où l'homme ne ferait plus la guerre à l'homme, mais où tous les hommes unis tourneraient leur activité vers la conquête de tous les arts et de toutes les sciences, l'a égaré. Il a pris son désir pour un fait arrivé non pas seulement à l'état de germe, à l'état fœtal, mais à l'état de manifestation. Il a donc pris la Révolution de 1789 pour le commencement d'une nouvelle ère. On la donnait pour telle, il l'a prise pour telle. Il a ainsi séparé ce qui est malheureusement enchaîné, le règne actuel du Capital et l'ancien règne de la Con-

quête ; et il a faussement établi une absolue différence entre deux phases d'une même époque. Il n'a pas compris que la *rente,* dont la raison philosophique et l'origine ont tant embarrassé les économistes, n'est autre chose au fond que le *droit du seigneur*. Il n'a pas compris que les lois qui règlent la propriété industrielle s'étant formées au sein même de la Féodalité, cette propriété industrielle se trouve être féodale dans sa nature. Il n'a pas compris que l'axiome de la Féodalité : *Nulle terre sans seigneur,* est encore l'axiome de la société d'aujourd'hui, où tout instrument de travail paye redevance. Il a donc cru les producteurs et la production émancipés, quand ils ne l'étaient pas ; c'est-à-dire qu'il a pris pour les vrais producteurs les barons féodaux de l'industrie, les capitalistes, les banquiers. Son esprit était aveuglé, je le répète, par l'impression que la chute de l'ordre féodal, en tant que religion et gouvernement, avait produite sur lui, et par le noble désir de constituer l'industrie au profit du genre humain tout entier.

Saint-Simon a confondu le *Capital* et l'*Industrie!* Il a vu le triomphe de l'or sur le fer, le triomphe des coffres-forts sur les châteaux-forts ; et il a appelé cela le triomphe de l'Industrie, c'est-à-dire du travail, c'est-à-dire de la classe vouée au travail ! Il oubliait que cette classe, avant d'être vouée à faire du calicot ou des rails de chemins de fer, était vouée à faire la guerre du temps des seigneurs féodaux ; la

Féodalité aurait donc aussi été son triomphe.

Les propriétaires des richesses ont renversé un ordre social et n'en ont pas constitué un autre. Cependant, comme le principe qu'ils favorisaient a triomphé, l'argent est devenu, suivant le mot de Saint-Simon, *force dominatrice.*

Donc, étant sous l'empire de l'argent, nous sommes sous l'empire de la force.

Or quelle était réellement l'essence de la Féodalité? La force. La Féodalité n'avait pas d'autre essence.

Donc, la Féodalité, détruite dans sa forme, se trouve avoir vaincu dans son principe.

Le changement et le progrès, sous ce rapport, a donc consisté dans une sorte de généralisation de l'esprit qui animait la Féodalité. Le champ de bataille est devenu plus vaste, à mesure que de nouveaux instruments de guerre étaient créés; car instruments de travail et instruments de guerre sont synonymes dans cette aveugle disposition des hommes qui les porte à se ruer les uns contre les autres pour s'enrichir. Le capital préexistait dans la Féodalité sous la forme de propriété territoriale; mais il préexistait aussi sous la forme d'intérêt usuraire et de redevances de tout genre. De là le triomphe de la richesse sur la noblesse, du fond sur la forme. De là aussi la diversité des éléments qui ont prédominé tour à tour dans cette évolution d'un même principe. De même que les seigneurs féodaux du treizième ou du quatorzième siècle ne ressemblaient plus à ceux du temps de Louis-

le-Débonnaire et moins encore aux conquérants primitifs, de même les possesseurs d'instruments de travail et de richesses de tout genre qui entrèrent en lutte avec les seigneurs à l'époque de l'affranchissement des communes, et plus tard encore, ne ressemblaient pas pour la forme à ces seigneurs, bien qu'ils leur ressemblassent pour le fond.

La véritable évolution accomplie au sein du Moyen-Age et jusqu'à nous consiste essentiellement en ceci que LES CAPITALISTES INDUSTRIELS, *la troisième des castes du Moyen-Age*, ONT CONSTITUÉ, comme dit Saint-Simon, L'ARGENT FORCE DOMINATRICE.

Ainsi comprise, la formule de Saint-Simon rend admirablement compte du triomphe des Juifs à l'avènement de ce monde industriel qui a constitué l'argent *force dominatrice.*

Les Juifs, par leur infidélité, ont toujours été les adorateurs du Veau d'or. Seuls de tous les peuples dans la haute antiquité, les Juifs ne connurent pas le régime des castes, c'est-à-dire l'organisation par castes de la Science, de l'Art, et de l'Industrie. J'en ai dit la raison plus haut. Ils ne pouvaient connaître ce régime, puisqu'ils sortirent de la plus infime des castes, n'ayant avec eux qu'un *homme* véritable, le divin Moyse, et que leur fuite d'Egypte, de même que leur établissement en Judée, ne furent autre chose que l'essai de constitution d'un peuple d'industriels. Pas de caste guerrière chez eux, pas non plus de caste sacerdotale. Moyse,

il est vrai, institua la tribu de Lévi pour servir de prêtres; mais les Lévites ne furent pas, à proprement parler, une caste sacerdotale; ils n'eurent aucune supériorité, même religieuse, sur les autres Juifs; ils furent seulement les bouchers des sacrifices, les ministres des autels. La destinée singulière du peuple juif a découlé tout entière de ces deux faits, absence de caste guerrière et de caste sacerdotale.

Et c'est cette destinée qui met aujourd'hui les Juifs de niveau avec les circonstances actuelles du monde, qui les met de niveau avec l'Europe et avec l'Amérique. On peut dire que l'industrie individualiste et égoïste étant destinée à régner pour un temps sur les ruines de toute véritable organisation sociale, les Juifs, ces industriels individualistes et égoïstes par excellence, étaient prédestinés à ce triomphe.

Si je voulais reprendre le langage de la théologie, je pourrais dire également que le Christianisme devant, d'après ses prédictions mêmes, éprouver, avant l'avènement définitif de ses principes sur la terre, une sorte de mort et d'ensevelissement, dont l'Evangile nous fournit le symbole dans la mort apparente et l'ensevelissement du Christ avant sa résurrection, l'esprit d'égoïsme et d'aveuglement doit obtenir une phase de succès que tous les monuments du Christianisme appellent le *règne de l'Anté-Christ*. Mais il nous suffit des considérations philosophiques les plus ordinaires, et de l'examen de l'histoire,

pour expliquer le problème qui nous occupe, sans avoir recours à l'autorité de l'esprit de prédiction, bien que nous soyons fort éloignés de nier la valeur des prophéties, qui s'accordent au fond avec la philosophie, et qui ne sont pour ainsi dire que l'esprit philosophique porté jusqu'à l'intuition immédiate, indépendamment des limites que le temps et l'espace, dans l'état ordinaire de notre esprit, apporte à nos connaissances.

La double considération de l'histoire et des faits actuels prononce donc, en définitive :

1° Que si aujourd'hui en Angleterre, en France, sur les bords du Rhin, en Allemagne, en Amérique, partout, la production, et par là le gouvernement des affaires humaines, se trouvent remis à beaucoup d'égards entre les mains des Juifs, c'est que l'esprit de Lucre, rival au Moyen-Age de l'esprit de Conquête, et qui n'est au fond que le même esprit, triomphe : l'esprit juif a monté, comme un souffle, des infimes assises de la société jusqu'à son sommet ; il s'est infiltré partout, il a pénétré toutes les couches ou plutôt tous les individus, et aujourd'hui il règne ;

2° Que les capitalistes aujourd'hui sont les barons d'une nouvelle Féodalité, ou plutôt de la dernière phase de l'époque féodale, qui, malgré qu'on en dise, se prolonge encore aujourd'hui même, après la chute presque complète de la noblesse et du clergé.

DEUXIÈME SECTION.

(FÉVRIER 1846.)

L'ÉCONOMIE POLITIQUE

ET

L'ÉVANGILE.

A propos d'une Conférence du R. P. Lacordaire.

I.

Quid est fœnerari? — Quid hominem occidere?

Un ami de Caton l'Ancien lui demandait un jour ce qu'il pensait de l'usure, de l'intérêt de l'argent, du lucre que l'on retire des richesses antérieurement acquises, ou de ce que l'on nomme aujourd'hui le Capital : QUID EST FOENERARI? Caton répondit : « *Que pensez-vous de l'homicide*? QUID HOMINEM OCCIDERE? » C'est Cicéron (1) qui nous a conservé cette réponse.

Cette réponse est toute profondeur. Tuer les hommes par le fer, ou les tuer par la faim, c'est toujours les tuer. Comment le Capital ne serait-il pas aussi meurtrier que la Guerre ! Malthus a remarqué que l'accroissement des subsistances n'a lieu, tous les vingt-cinq ans, qu'en proportion arithmétique ; or l'accroissement

(1) *Lib. II, de Offic., in fine.*

du capital a lieu, après vingt ans, en proportion géométrique. Donc le capital tue. Voilà une vérité aussi évidente que toute vérité mathématique.

J'ai démontré, dans la précédente Section, qu'il y avait au Moyen-Age deux principes en lutte. Ces deux principes s'appelaient, l'un Richesse, l'autre Noblesse; mais tous deux se ressemblaient au fond. L'esprit de Lucre était au fond l'esprit de Conquête; l'esprit de Conquête était au fond l'esprit de Lucre.

J'ai montré encore comment l'esprit de conquête a été remplacé par l'esprit de Lucre. L'évolution du Moyen-Age, jusqu'à nous inclusivement, a consisté en ce que la troisième des castes de ce Moyen-Age, la caste des capitalistes industriels, a pris la place des nobles et des prêtres.

En présence du triste spectacle que nous offrent aujourd'hui l'Angleterre et les nations qui marchent à sa suite, je me suis écrié : « Qui » pourrait m'empêcher de dire que le Lucre, » comme la Conquête, est un mal, une action » coupable, la marque d'une honteuse dé» chéance dans la nature humaine! J'ai pour » moi, quand je soutiens cette opinion, et les » lumières de la raison et l'autorité de tous les » sages. *J'ai pour moi le Christianisme tout » entier*, qui défend non seulement ce qu'on » appelle vulgairement l'usure, mais toute es» pèce de gain et de bénéfice. »

Je venais d'écrire ces mots, et ma con-

science était celle d'un homme qui a énoncé une vérité incontestable, lorsque les journaux de Paris m'ont apporté le compte-rendu d'une Conférence du R. P. Lacordaire sur *la propriété.* Inutile de dire que cette Conférence a, pour employer les termes mêmes de ces journaux, « attiré un nombreux auditoire dont » l'attente n'a pas été trompée. »

Or, dans ce discours du célèbre prédicateur, loin de trouver l'anathème prononcé, suivant moi, *par le Christianisme tout entier*, contre ce qu'on appelle aujourd'hui *le Capital*, je trouve la justification de ce *Capital*, et de tout ce qu'il engendre, sous le nom respectable de propriété; je trouve *le droit de tous à la propriété* réduit à un droit à l'*aumône*, sous le nom de charité chrétienne.

Est-ce moi qui ai tort, est-ce M. Lacordaire? Je n'hésite pas à le dire, c'est M. Lacordaire.

M. Lacordaire est catholique, prêtre, et moine! N'importe, il a tort; et il a doublement tort, étant prêtre et moine. Car il devrait avoir lu les Pères et les Conciles; il devrait avoir médité l'Evangile; il devrait avoir réfléchi sur le profond mystère de l'EUCHARISTIE. M. Lacordaire a tort; et je veux aujourd'hui, pour prouver mon dire, évoquer, en partie du moins, la tradition constante du Christianisme.

II.

Résumé du discours de M. Lacordaire.

Voici le résumé que M. Lacordaire a fait lui-même de sa Conférence (1) :

« MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

» La propriété est une des bases fondamen-
» tales de la société humaine, non seulement
» parcequ'elle sert à la conservation et à la
» distribution de la vie, mais encore parce-
» qu'elle est la gardienne de la liberté et de la
» dignité de l'homme ; et vous avez vu *ce que le*
» *droit évangélique a opéré à cet égard d'heu-*
» *reuses révolutions. Il a assuré à l'homme et*
» *aux pauvres d'entre les hommes la propriété*
» *inaliénable du travail;* et, en second lieu,
» le travail étant trop souvent refusé à l'homme,
» soit à cause de ses infirmités, soit à cause des
» circonstances de la vie publique, il a fallu
» que l'Evangile créât une seconde propriété
» du *superflu du riche ;* et, par ces dispositions
» du droit nouveau, totalement inconnues de
» l'antiquité payenne, *l'harmonie a été établie*

(1) Nous citons textuellement le compte-rendu inséré dans le journal l'*Epoque*, numéro du 5 janvier. C'est en commençant une nouvelle Conférence, sur la *famille*, que M. Lacordaire a ainsi résumé sa Conférence précédente, sur la *propriété*. Ce résumé fait par lui-même est exact; il suffit de le comparer à la Conférence même pour s'en assurer.

» *entre l'humanité riche et l'humanité pauvre;* » en sorte que *le travail incessant de la so-* » *ciété est un partage volontaire, juste, cha-* » *ritable, des biens de ce monde*, autant qu'il » est permis, Messieurs, à l'infirmité de notre » état présent de guérir toutes les plaies. Et en ce » point, comme en bien d'autres, il ne faut pas » que nous perdions de vue qu'aucun droit ne » peut tout pour l'homme, parcequ'à l'homme, » la liberté reste toujours; que *l'esprit d'é-* » *goïsme et d'imprévoyance*, quelles que soient » les dispositions de l'Evangile, *est de droit* » *commun*, et que les vices de l'homme ne lui » permettent jamais de conjurer tous les mal- » heurs auxquels il est sujet. Ces malheurs, il les » doit toujours, ou presque toujours, aux » fautes de son jeune âge, à sa mobilité, et à » mille autres circonstances qu'il serait inutile » d'énumérer ici. »

Le temple de Notre-Dame est vaste assurément; mais rassembler un si nombreux public pour lui faire entendre des paroles aussi vides, je me trompe, aussi hérétiques et aussi pernicieuses, — autant aurait valu laisser les voûtes de Notre-Dame à leur silence ordinaire. Je me trompe encore, il aurait mieux valu mille fois se taire que d'abaisser ainsi la sainte doctrine du Christ au niveau des systèmes économiques les plus immoraux. J'en suis fâché pour M. Lacordaire, mais la vérité m'oblige de lui déclarer que, par défaut de science, ou par pusillani-

mité devant l'auditoire qu'il s'était composé, il a manqué à l'Evangile.

Ah ! Monsieur, pourrions-nous lui dire, est-il possible que vous soyez chrétien, catholique, prêtre, que vous ayez adopté *la vie commune*, la vie cénobitique, enfin que vous soyez le rénovateur d'un ordre fameux autrefois dans la Chrétienté, et le chef de cet ordre ! Cela est-il possible ! En vérité, Monsieur, vous parlez de la propriété comme un Juif, comme un éclectique, comme un économiste, comme le révérend Malthus, ou le révérend Chalmers, ou comme leur disciple M. Duchâtel, notre ministre actuel de l'intérieur !

Vraiment, Monsieur, la propriété est ce que vous venez de dire ! pour les uns, pour le plus grand nombre *la propriété du travail*, plus un certain droit à *l'aumône;* pour les autres la *propriété*, telle que les légistes la définissent, avec le droit d'user et d'*abuser !* Mais vous n'avez donc jamais réfléchi, Monsieur, que la *propriété du travail* est une chimère, quand l'instrument de travail manque au travailleur. Vous n'avez donc jamais réfléchi que, même l'instrument du travail ne manquant pas, le droit qu'a le capital de fixer le salaire fait du salarié la propriété du capitaliste. Ainsi donc, suivant vous, deux droits ! De par l'Evangile, deux droits !

Et en effet vous ne manquez pas de les marquer profondément, ces deux droits ! Suivant vous, il y a deux humanités, *une humanité riche* et *une humanité pauvre !*

Deux humanités!!! Le prêtre de celui qui a dit : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, reconnaît, lui, DEUX HUMANITÉS! Le prêtre de celui qui a institué pour toute prière l'oraison commençant par ces mots : « Notre » Père, qui êtes dans la Lumière....., donnez-» nous aujourd'hui notre pain quotidien (1), » reconnaît, lui, *une humanité riche* et *une humanité pauvre!* une humanité qui exploite, une humanité qui est exploitée! et cela *de par l'Evangile!*

L'Evangile n'aurait fait autre chose qu'apprendre aux hommes que le riche doit une part de son *superflu* au pauvre! L'Evangile serait venu en aide à la pitié naturelle au cœur de l'homme! O prêtre de l'Evangile, que vous faites l'Evangile petit devant l'*humanité riche!*

Mais voyez quelle absurdité! En réduisant ainsi l'Evangile, vous êtes obligé de lui donner sur le Paganisme une supériorité chimérique et illusoire! Vous dites que l'aumône était *totalement inconnue de l'antiquité*. Je le crois bien! l'aumône était-elle nécessaire, ou même possible et concevable, là où le maître était, par intérêt, par devoir, et de par la loi, chargé de la subsistance de ses esclaves!

Il faut supprimer cette prière que, suivant Jésus-Christ, tout chrétien doit faire chaque jour jusqu'à ce que le règne de Dieu arrive sur la terre : « Notre Père, qui êtes dans la Lumière,

(1) S. Matthieu, chap. VI.

» que votre nom soit sanctifié ! que votre règne » arrive et votre volonté soit faite *sur la terre* » comme dans l'Idéal, dans le Ciel ; » il faut, dis-je, la supprimer, cette prière ; car un prêtre du Christ nous apprend que l'harmonie existe sur la terre, qu'il y a à la vérité deux humanités, mais que l'harmonie a été établie entre ces deux humanités. Oui, il faut supprimer la prière du Christ ; car le Christ a menti et ment chaque jour dans la prière sainte ! Pourquoi appeler son règne, si l'harmonie existe !

L'harmonie, dit M. Lacordaire, a été établie ; c'est un fait accompli, la nouvelle est certaine, et *le travail incessant de la société est un partage volontaire, juste, charitable, des biens de ce monde.*

Et pour prouver qu'il est juste, ce partage, il fait Dieu même garant de sa justice, il invoque la liberté humaine ; il déclare que *l'esprit d'égoïsme et l'esprit d'imprévoyance sont l'un et l'autre de droit commun ;* il rejette sur *l'imprévoyance* les maux de tous genres qui pèsent sur la presque universalité du genre humain ; il ose dire de l'homme : *Ses malheurs, il les doit toujours, ou presque toujours, aux fautes de son jeune âge, à sa mobilité, et à mille autres circonstances qu'il serait inutile d'énumérer ici......* Ah ! qu'on sent bien, à travers ces phrases nébuleuses, où se trahit l'incertitude et, pour ainsi dire, le remords de la pensée, qu'on sent bien que Malthus et les économistes qui ont pré-

tendu tarir la charité même du Christianisme ont passé par là! Seulement M. Lacordaire est inconséquent, il veut encore l'aumône!

Prêtre du Christ, vous nous enlèveriez, si nous vous laissions faire, le prix du sacrifice et du sang de Jésus-Christ, de ce sang qui a pourtant coulé pour le salut de tout le genre humain!

III.

Suite.

Oui, Malthus a passé par là, il n'y a pas à en douter. M. Lacordaire croit à Malthus, il croit aux célèbres formules au nom desquelles l'Humanité tout entière, moins quelques privilégiés, est condamnée à un malheur éternel. Nous n'en voulons pour dernière preuve que cette déclamation :

« Ce pays a bien des plaies; mais la plus » grande est peut-être la plaie économique, cette » fureur de bien-être matériel qui précipite tout » le monde sur cette maigre et chétive proie » que nous nommons la terre. Retournez, re- » tournez à l'infini; lui seul est assez grand » pour l'homme. Ni chemin de fer, ni longues » cheminées à vapeur, ni aucune invention, n'a- » grandiront la terre d'un pouce. Fût-elle aussi » prodigue qu'elle est avare, aussi illimitée » qu'elle est étroite, elle ne serait encore pour » l'homme qu'un théâtre indigne de lui. L'âme

» seule a du pain pour tous et de la joie pour » une éternité. Rentrez-y à pleines voiles ; rendez Jésus-Christ au pauvre, si vous voulez » lui rendre son vrai patrimoine ; tout ce que » vous ferez pour le pauvre sans Jésus-Christ » ne fera qu'élargir ses convoitises, son orgueil, » et son malheur (1). »

Prêtre du Christ, nous vous le disons de nouveau, avec la certitude de ne pas nous tromper, vous nous enlèveriez, si nous vous laissions faire, le prix du sacrifice et du sang de Jésus-Christ, de ce sang qui a pourtant coulé pour le salut de tout le genre humain !

IV.

Le sens du Christianisme paraît éteint aujourd'hui au sein de l'Eglise. — Hideur de l'Economie politique Malthusienne.

Il est étrange jusqu'à quel point le sens du Christianisme paraît éteint aujourd'hui au sein de l'Eglise. L'orateur que nous venons d'entendre n'est pas, je le répète, un laïc, un simple fidèle; c'est un prêtre, un religieux, un

(1) Nous citons le compte-rendu de l'*Univers*, revu et, dit-on, corrigé par M. Lacordaire. La version de l'*Epoque* énonce plus brutalement la même idée. Voici cette version : « Il y a » bien des plaies dans notre société ; mais il n'y en a pas de » plus grande que celle que j'appellerai la plaie économique. » Cette plaie est de s'être imaginé que la terre était assez » grande pour donner à tous les satisfactions matérielles. Mais

homme qui habite au fond du sanctuaire. Eh bien ! voyez comme il parle !

Et pourtant cet homme passe pour un novateur, pour un esprit hardi, trop hardi même, trop hardi pour l'Eglise ! On dit de lui qu'il fut et sera toujours le disciple de M. de Lamennais. Dans les rangs du clergé catholique, on le tient pour suspect. On lui a longtemps interdit la chaire. On craignait sa parole et les emportements de sa philosophie. On le croyait trop favorable à la cause populaire. On imaginait qu'ayant pris l'habit de S. Dominique, il avait quelque arrière-pensée, comme de renouveler l'ardente prédication des moines du Moyen-Age en faveur de l'égalité humaine. S. Dominique, en effet, bien que son nom rappelle l'Inquisition, n'était pas animé d'un autre esprit que S. François d'Assise ; tous deux vinrent au monde en même temps pour soutenir la cause de ce qu'ils appelaient la *pauvreté*, c'est-à-dire la *non-propriété*. Pourquoi M. Lacordaire a-t-il été se retremper à cette source vive de la *vie communiste !* Pourquoi reprendre le nom et l'habit d'un des fondateurs de la doctrine monacale d'où sortit la prédiction de l'*Evangile éternel ?* En voyant

» vous aurez beau faire avec votre industrie, la terre est petite, et elle restera petite ; il n'est ni chemins de fer, ni longues cheminées à vapeur qui puissent l'agrandir. Partagée entre tous, elle ne donnerait rien à personne. Il faut donc que la majorité n'ait rien, et c'est là le plus grand bonheur qui puisse lui arriver, de n'avoir rien que ses bras pour gagner son pain de chaque jour. »

cette marche oblique et détournée de l'ancien disciple de Lamennais, du rédacteur de l'*Avenir*, les prudents et les timides ont pu craindre la résurrection de Jean de Flore ou de Savonarole.

Ah ! rejetez de pareilles craintes. Cette ardeur de progrès et d'innovation que vous redoutez se montre, il est vrai, chez M. Lacordaire, mais plus dans la forme que dans le fond, plus dans les paroles que dans les idées. C'est un artiste, c'est le Victor Hugo ou le Berlioz de l'éloquence de la chaire; ce n'est pas un réformateur.

Il a prouvé, du moins, dans ce malheureux discours, qu'il n'est ni ce qu'on appelait autrefois un théologien (il paraît qu'il n'y en a plus), ni ce qu'on appelle aujourd'hui un économiste (de cette espèce-là, qui a remplacé les théologiens, il en fourmille).

Si M. Lacordaire était théologien, il saurait que Jésus-Christ est véritablement le plus grand des économistes; et au lieu d'abaisser l'Evangile jusqu'à le mettre aux pieds de l'économie politique anglaise, il aurait montré, ce qui, du reste, n'est pas difficile, que l'Evangile contient la vraie science économique, et que cette prétendue science du Capital, qu'on appelle aujourd'hui l'économie politique, n'est pas une science, mais une imposture.

D'autre part, si M. Lacordaire était ce qu'on appelle aujourd'hui un économiste, il aurait su que, depuis cinquante ans, l'économie politique foudroye impitoyablement

l'aumône; et en supposant qu'il voulût défendre l'aumône, comme il en a l'air puisqu'il lui donne la valeur d'un droit, il eût tourné toutes ses batteries de ce côté de la question. Il ne se serait pas contenté de phrases sentimentales, de paroles sonores, d'images à effet, comme on en trouve abondamment dans son discours; il se serait enquis des raisons de Malthus et de ses adeptes pour abolir l'aumône, pour poursuivre la charité. Et alors peut-être se serait-il aperçu que rien n'est plus contraire au Christianisme que la propriété telle qu'il la préconise, ne distinguant pas la vraie propriété de la fausse, mais confondant tout, le bon et le mauvais grain, sous le même nom de propriété. En voyant où aboutit la théorie de la production par le Capital, à quels horribles résultats on arrive avec cette prétendue science, en voyant des Chrétiens chez qui on ne peut accuser que leur aveugle attachement à cette science, des membres distingués de l'Eglise anglicane, tels que Malthus, Chalmers, et tant d'autres, prêcher comme s'ils voulaient abolir une religion de charité, une religion qui a défini Dieu même Charité (1), il se serait effrayé des conséquences où l'admission du principe de la propriété, entendu comme on l'entend vulgairement, peut conduire. Et

(1) *Quoniam* Deus charitas est, I. Joan. iv, 8; — *Quia Charitas ex Deo est,* Ibid., 7; — *Et credidimus Charitati quam habet Deus in nobis.* Deus charitas est, *et qui manet in Charitate in Deo manet,* Ibid., 16.

alors, se retournant avec amour vers l'Evangile et vers les dogmes et les décrets qui en sont sortis, il aurait exposé, dans la chaire où il a l'honneur de porter la parole, les vraies maximes d'une religion qui, dans tous ses monuments sacrés, dans tous ses livres secondaires, dans tous ses canons ecclésiastiques, partout et toujours, a condamné, à l'égal de l'idolâtrie et du crime, la fausse propriété des économistes, ce qu'on appelle aujourd'hui Capital, et ce qu'on nommait autrefois Usure.

Mais, faute apparemment de science sacrée et de science profane, M. Lacordaire a traité cette grande et fondamentale question de la propriété en rhéteur plus ou moins habile. Tous les usuriers de l'Europe, M. de Rothschild en tête, auraient pu assister au sermon du P. Lacordaire, et se retirer.... convertis? oh! non, mais satisfaits. M. Lacordaire a débité à ses auditeurs un petit cours d'histoire, comme on en peut débiter au Collège de France, ou partout ailleurs, sur la bienfaisante influence d'une aimable religion qui enseigne à l'*humanité riche* à donner *charitablement* une part de son *superflu* à l'*humanité pauvre*. Qu'y a-t-il de dangereux à cela? en quoi une moralisation si anodine peut-elle blesser le loup-cervier de M. Dupin, je dis le plus ombrageux? Ce loup-cervier en sera quitte pour dire qu'il n'a pas de *superflu*. Le loup-cervier a, comme on le sait, la religion du Capital; il se regarde comme un fonctionnaire chargé par Dieu

même de former cet instrument puissant de la production qu'on appelle le Capital ; les économistes lui ont appris à se respecter à ce titre, et à se vénérer à l'égal d'un ministre des desseins de la Providence sur les destinées humaines. Un tel homme a-t-il jamais du superflu ! Un grain d'or qui vient s'ajouter à une montagne d'or n'est plus un grain d'or, mais une partie intégrante de la montagne, qui fait corps avec elle et ne saurait s'en détacher ; car si on s'avisait de vouloir ôter ce grain, pourquoi ensuite n'en pas ôter un autre, puis un autre encore, jusqu'à ce que la montagne tout entière fût détruite ? Le propre du Capital est, tout au contraire, de s'accroître sans cesse de toutes les parcelles qu'il rencontre et attire, et de faire, comme on dit proverbialement, boule de neige. Quel est le capitaliste qui ne se regarde pas avec tristesse comme ne possédant encore qu'une force insuffisante et bien éloignée de celle qu'il voudrait avoir ? Ils ont raison, puisque le Capital est le moyen, l'unique moyen de produire, et que produire est une bonne et belle chose. Allez donc parler à ce monde de *superflu !* M. Lacordaire croit prêcher des gentilshommes du passé, qui vivaient sans produire ; M. Lacordaire parle de la propriété, sans savoir ce qu'est aujourd'hui la propriété ! L'*humanité riche,* qu'il le sache, n'a pas de *superflu* (1). Quand mourut dernière-

(1) Un artiste, se promenant à la foire des Loges à Saint-Germain, aperçut M. ***, ce prince de la finance, qui entrait

ment un financier célèbre qui laissa cinquante millions à ses enfants, et qui passait pour en avoir soixante-quinze, un autre financier plus célèbre et bien plus riche dit en apprenant le chiffre de la fortune de son confrère : « Je le » croyais riche, il était gêné. » Que voulez-vous qu'un homme *gêné* fasse pour l'*humanité pauvre!!!*

avec sa femme et ses enfants sous la tente où le singe savant fait ses exercices. L'envie prit à notre artiste de donner aussi à sa famille ce divertissement. Il entre, se place auprès du financier, qu'il a l'honneur de connaitre, et lui adresse quelques paroles. Le spectacle fini, on passe à la porte, et le financier présente à la pauvre femme qui faisait l'office de receveur une pièce de cinq francs. La pauvre femme, en achevant de lui rendre sa monnaie, laisse tomber un sou, se baisse, cherche, et enfin trouve; le financier attendait toujours. Quand le financier eut serré sa monnaie, et fut dehors, l'artiste, en payant, dit à la pauvre femme : « Connaissez-vous ce monsieur à qui vous venez de rendre de la monnaie? — Non. — C'est M. ***. — Impossible ! — Pourquoi ? — Avant d'entrer, il a marchandé, et exigé que ses enfants ne payassent que demi-place ! »

Je racontais ce fait à un ancien disciple de Saint-Simon, qui, à mon grand étonnement, se mit à admirer beaucoup M. ***, lequel, chargé, disait-il, d'une importante mission sociale, celle de former le Capital, ne perdait jamais de vue son auguste fonction !

Un homme politique célèbre fait partie du conseil général des hôpitaux. Un jeune médecin de son pays entre un jour dans la salle des incurables d'un de ces hôpitaux. Un vieillard l'appelle par son nom. Le jeune homme est bien étonné : c'est l'oncle de la femme de notre homme politique que celui-ci a placé généreusement dans l'hôpital des pauvres.

Un ministre... Mais à quoi bon raconter cette anecdote ; j'en aurais tant d'autres à citer, qui prouvent également ce que c'est que la charité pour tout homme qui connait la véritable économie politique, l'importance du Capital, et la loi de Malthus !

Il est vrai que M. Lacordaire appelle l'aumône un devoir. Mais ce qui est une aumône peut-il être jamais un devoir? D'ailleurs si ce Révérend Père tient pour la charité, et la nomme un devoir, n'avons-nous pas le Révérend Malthus et le Révérend Chalmers, et une foule d'autres Révérends, y compris notre Révérend ministre de l'Intérieur M. Duchâtel, auteur d'un livre sur *la Charité*, qui, au nom des mêmes principes que M. Lacordaire, ni plus ni moins, nous défendent, au contraire, l'aumône, et nous font même un *devoir* de ne jamais la faire. Auquel de ces Révérends devons-nous croire?

« Faire l'aumône, s'écrie M. Duchâtel résu» mant l'école de Malthus, y pensez-vous!....
» Celui qui la fait ne laisse, à celui qu'il croit
» ainsi secourir, *de l'homme que la figure....*
» La philanthropie ne doit jamais perdre de
» vue cette vérité fondamentale que *l'homme*
» *est chargé de sa destinée,* et que *ce n'est*
» *pas à d'autres à la faire... L'état le meilleur*
» *pour nous est l'état d'indépendance :* tout
» ce qui nous en éloigne, même en nous épar» gnant des souffrances, est immoral; tout ce
» qui nous y ramène est moral, même au prix
» de la douleur. Souvent il arrive que la pitié
» s'afflige des sacrifices qu'exige la raison;
» mais ce n'est pas dans la faiblesse qui cède à
» des mouvements irréfléchis qu'est la vérita» ble humanité; elle est dans le courage qui
» cherche le bien *sans se laisser séduire à une*

» *compassion dangereuse*, qui coupe un mem-
» bre au malade pour lui sauver la vie, qui
» *oblige le pauvre à fournir à l'entretien de*
» *ses enfants* pour en faire un homme et un
» citoyen. Ainsi donc la morale nous enseigne
» que nous ne devons pas décharger nos sem-
» blables de l'obligation du travail et de la
» prévoyance, comme l'économie politique
» nous montre que nous n'en avons pas le pou-
» voir. Tel est l'accord des deux sciences, et
» la conformité des lois de l'ordre physique aux
» lois de l'ordre moral. Que notre puissance
» fût plus étendue, nous aurions peine peut-
» être à nous soumettre aux *sévères décrets*
» *de la morale*, et notre sympathie naturelle
» pourrait nous entraîner trop loin ; mais
» une barrière insurmontable nous arrête : la
» limite de notre devoir est en même temps
» celle de notre puissance (1). »

Que répondra M. Lacordaire à M. Duchâtel ? Il ne répondra rien, il n'a rien à répondre ; car il dit, en d'autres termes, précisément la même chose : « Il ne faut pas que nous per-
» dions de vue qu'aucun droit ne peut tout
» pour l'homme, parcequ'à l'homme la liberté
» reste toujours, et que l'esprit d'égoïsme et
» d'imprévoyance, quelles que soient les dis-
» positions de l'Evangile, est de droit com-
» mun. » C'est M. Lacordaire qui dit cela, M. Duchâtel ne dirait pas mieux.

(1) *De la Charité ;* ancien *Globe,* tom. II, numéro du 11 juin 1825.

Quel touchant accord, en effet!

LE MINISTRE DE LOUIS-PHILIPPE.

Chacun est chargé de sa destinée, ce n'est pas à d'autres à la faire.

LE MINISTRE DE JÉSUS-CHRIST.

Aucun droit ne peut tout pour l'homme.

LE MINISTRE DE LOUIS-PHILIPPE.

L'état le meilleur pour nous est l'état d'indépendance.

LE MINISTRE DE JÉSUS-CHRIST.

A l'homme, la liberté reste toujours.

LE MINISTRE DE LOUIS-PHILIPPE.

Nous ne devons pas décharger nos semblables de l'obligation du travail et de la prévoyance.

LE MINISTRE DE JÉSUS-CHRIST.

Quelles que soient les dispositions de l'Evangile, l'esprit d'égoïsme et d'imprévoyance est de droit commun.

Malheur à nous qui avons de tels ministres et de tels théologiens!

Mais au moins le ministre est conséquent, le prédicateur ne l'est guère. Le ministre défend de faire la charité, sous peine de ne laisser à celui à qui on la fait *de l'homme que la figure.* Le prédicateur, pour ne pas perdre apparemment l'occasion de débiter de belles phrases, non seulement conseille la charité, mais en fait un devoir. Je suis tenté à mon

tour de déclarer le prédicateur *immoral*, en vertu même de ses principes.

Que ce bon M. Duchâtel est d'une *morale* plus pure, et d'une *doctrine* plus exacte! Ecoutez-le tracer à la charité ses limites infranchissables.

Malthus avait résumé ses principes dans cette phrase célèbre, et qui mérite d'être inscrite ici en lettres majuscules : « UN HOMME » QUI NAIT DANS UN MONDE DÉJA OCCUPÉ, SI » LES RICHES N'ONT PAS BESOIN DE SON TRA» VAIL, EST RÉELLEMENT DE TROP SUR LA TERRE. » AU GRAND BANQUET DE LA NATURE, IL N'Y A » POINT DE COUVERT MIS POUR LUI. LA NATURE » LUI COMMANDE DE S'EN ALLER, ET ELLE NE » TARDERA PAS A METTRE ELLE-MÊME CET ORDRE » A EXÉCUTION (1). » M. Duchâtel, en disciple fidèle, donne pour règle à la charité de *ne pas encourager la population* : « L'économie poli» tique, nous enseignant les bornes de notre » puissance, *trace une règle de jugement* » *simple et d'une évidente vérité*.... La cha» rité, pour être vraiment utile, doit se rendre » compte de ce qu'elle peut faire, et *ne pas por*» *ter sa prétention plus haut que son pouvoir*. Sa » mission est de soulager les maux accidentels;

(1) Malthus, *Essai sur la population*. On sait que Malthus a supprimé cette phrase dans les dernières éditions de son ouvrage ; mais cette pensée étant celle de tout son livre, il fallait laisser cette phrase, ou rétracter le livre. Ainsi supprimée, cette formule n'en brille que davantage dans le livre même d'où une sorte de clameur publique l'a fait exclure, et n'en résume que mieux ce livre.

» elle la dépasse quand elle se charge d'adou-
» cir les souffrances nées de la paresse ou de
» l'imprévoyance.... LA CHARITÉ EST FUNESTE
» QUAND, *transformée en assurance contre*
» *les suites de toutes les fautes,* ELLE EXCITE A
» L'IMPRÉVOYANCE ET ENCOURAGE LA POPULA-
» TION (1). »

Ainsi 1° *La population est réglée par le besoin que les riches ont des pauvres ;*

2° *La charité est funeste quand elle encourage la population,* c'est-à-dire quand elle fait un acte quelconque qui pourrait encourager la population *au-delà du besoin que les riches ont en ce moment des pauvres.*

Avec cela, faites donc la charité ! Vous donnez un secours quelconque à un pauvre ouvrier à qui la Nature, comme dit Malthus, était en train d'intimer l'ordre de se retirer d'une table où il n'y a pas de couvert mis pour lui. Vous empêchez pour un moment la Nature de mettre elle-même son ordre à exécution. Vous êtes immoral ! Et voyez ce qui peut en résulter. Cet homme, s'apercevant qu'il y a encore quelque compassion dans le cœur de ses semblables, va se livrer à l'espoir, faire de nouveaux efforts, tenter la compassion d'autres personnes aussi follement charitables que vous. Qu'arrivera-t-il donc ? Il arrivera, par votre faute, qu'un capital qui aurait été utile à la société, sera consom-

(1) *De la Charité;* ancien *Globe*, tom. II, numéro du 21 mai 1825.

mé *improductivement*, en pure perte. Il valait mieux que cet homme mourût tout de suite, puisqu'il est condamné. Vous n'avez fait que suspendre un moment la loi de la Nature, la loi économique ; mais vous n'avez pu la suspendre qu'au détriment de ce qu'il y a de plus précieux, la richesse accumulée, le Capital, source de toute production. Voilà ce que c'est que de *vouloir porter sa prétention plus haut que son pouvoir.* Mais ce n'est là que la moitié du mal que vous avez pu faire. Qui sait? Cet homme que vous avez secouru si témérairement est peut-être aujourd'hui, par votre folie, l'auteur de la naissance d'un autre être, d'un enfant à qui la nature avait défendu de naître, comme elle avait ordonné la destruction du père! Voyez ce que c'est que d'enfreindre cette règle suprême : *Ne rien faire qui excite à l'imprévoyance et encourage la population.*

Avec de tels préceptes que devient l'autorité de la Bible, que devient la parole de Dieu : *Croissez et multipliez et remplissez la terre* (1). La terre est si peu *remplie*, qu'on a calculé que le genre humain actuel, se composant tout au plus d'un milliard d'hommes, tiendrait tout entier dans cinq ou six lieues carrées. Que devient donc la parole divine ! M. Duchâtel ne s'en soucie guère. « On a attaqué, dit-il, » le système de Malthus au nom des livres

(1) Genèse, I, 28.

» saints; mais, tout-puissants en religion, *les*
» *livres saints n'ont pas en économie politique*
» *plus d'autorité qu'en physique et en chi-*
» *mie* (1). »

Hélas! puisque les livres saints n'ont aucune autorité, et que le besoin qu'ont les riches des pauvres est l'*unique règle de la population*, nous ferions bien de supplier les riches de donner chaque année le chiffre de leur demande; puis on tirerait au sort pour savoir qui devrait mourir, et qui pourrait se permettre d'avoir des enfants. Ce serait une loi majeure, une loi souveraine, parallèle à celle de la conscription, que quelques économistes ont considérée sous le même point de vue, comme un moyen d'empêcher l'accroissement de la population, et que, pour cette raison, ils ont soutenu ne devoir porter que sur les pauvres!

V.

Ce qu'on peut se permettre de charité, suivant les économistes.

On parle aujourd'hui des Jésuites et de leurs doctrines immorales; on les accuse d'avoir *machinisé* l'homme. Mais vraiment les Jésuites ont-ils jamais inventé sophismes plus pervers que la doctrine de la charité des économistes. S'ils ont *machinisé* l'homme, comme on dit, les

(1) *De la Charité;* ancien *Globe*, tom. II, numéro du *21 mai 1825*.

économistes ont trouvé le moyen de le *diamantiser*, de lui donner un cœur plus dur que le fer, et pour unique Dieu l'égoïsme; et tout cela avec trois ou quatre petites formules qui permettent à celui qui les emploie de prendre un air d'algébriste, d'homme profond et raisonnable, quand il n'y a réellement au fond de cette prétendue science qu'un absurde athéïsme.

Mais, pour l'instruction de M. Lacordaire, allons jusqu'au bout de cette science devant laquelle, lui, ministre de l'Evangile, il a la bonté de s'incliner; pénétrons dans toutes ces horreurs. Voyons d'abord avec plus de détail à quoi se réduit la charité suivant la formule : *Ne rien faire qui excite à l'imprévoyance et encourage la population.* Nous ne pouvons rien de mieux pour cela que de consulter encore M. Duchâtel; car c'est un excellent guide dans la science des économistes, c'est un logicien. Ecoutez donc :

« C'est en vertu de cette règle que sont ap-
» prouvés de l'économiste les hospices pour les
» fous, les infirmes, les malheureux privés de
» l'usage de leurs membres : *il n'est pas à crain-*
» *dre que de telles fondations en augmentent*
» *le nombre.* De même les orphelins peuvent
» *sans danger* être élevés par la bienfaisance.
» C'est encore une institution louable et utile
» que ces maisons de charité qui viennent au se-
» cours du pauvre contre les *accidents impré-*
» *vus,* mais toujours en lui faisant comprendre

» que l'assistance qu'il reçoit ne peut être que » temporaire, et qu'il ne doit compter pour son » sort que sur sa propre sagesse et son indus- » trie. *Hors de ces limites, la bienfaisance a » moins d'avantages que de périls.* Et nous » n'hésitons pas à le déclarer à la philanthropie » moderne, qui semble avoir remplacé la cha- » rité du Chistianisme, si dans ses associations » volontaires elle oublie à quelles conditions il » nous est donné de faire le bien ici-bas, elle » échouera contre les mêmes écueils où la » charité chrétienne est venu se briser (1). »

O pitié! misérable raisonneur qui commencez par tarir la charité en principe, et qui ensuite lui tracez ses devoirs! Vous prenez bien là une peine inutile! Ce n'est pas la charité qui est naturelle au cœur humain, vous le savez bien, c'est l'égoïsme. Comment donc après avoir fait pencher tout le poids de la raison du côté de l'égoïsme, et avoir assassiné autant qu'il était en vous la divine Charité, craignez-vous encore qu'elle ne soit trop active et trop efficace! Ah croyez-moi, le principe religieux de la charité détruit, il suffisait de laisser l'homme à son penchant, si bien résumé dans cet aphorisme : *Chacun pour soi,* ou dans cet adage : *Charité bien ordonnée commence par soi-même.* Mais il paraît que la *philanthropie* même vous fait ombrage! elle pourrait détruire *improductivement* un trop fort Capital! La

(1) *De la Charité;* ancien *Globe*, tom. II, numéro du 21 mai 1825.

charité chrétienne vous semble passée, et de l'autre monde : *elle s'est brisée,* dites-vous, *sur des écueils;* mais voici la *philanthropie moderne* qui aspire à remplacer la charité du Christianisme: nouveau fléau que vous voulez détruire dès sa source!

Voyons donc les limites où vous le restreignez, ce fléau si redoutable à vos yeux!

1° Vous permettez de consacrer des hospices *aux fous, aux infirmes, aux malheureux privés de l'usage de leurs membres.* Est-ce par charité, en entendant ce mot dans sa profondeur? Oh non? c'est parceque *la dépense sera limitée;* attendu, dites-vous *qu'il n'est pas à craindre que de telles fondations augmentent le nombre des fous et des infirmes.* En effet je ne pense pas qu'on se rende fou volontairement ni qu'on se mutile pour le plaisir d'aller à l'hôpital. Mais pourtant si le nombre des fous, des infirmes et des malheureux privés de l'usage de leurs membres devenait trop grand, et détruisait *improductivement,* comme vous dites, *un trop grand capital,* je ne vois pas la nécessité qu'il y aurait de prendre soin des fous et des infirmes.

2° *De même,* dites-vous encore, les *orphelins* peuvent, *sans danger,* être élevés par la bienfaisance. Les orphelins *peuvent* être élevés; il n'y a pas de devoir à cela, mais *on peut* se permettre de les élever : pourquoi? parceque cela est *sans danger.* C'est toujours la même raison *que vous* avez donnée pour les fous, les infirmes

et les malheureux privés de l'usage de leurs membres. On ne se rend pas orphelin à volonté, on ne tue pas à volonté son père et sa mère, dans le but d'aller à l'hôpital; cela est trop évident. Par conséquent, dites-vous, il n'est pas à craindre que de telles fondations augmentent le nombre des orphelins ainsi secourus. On peut donc se permettre cela *sans danger*. Mais ici revient mon scrupule, et l'objection que je vous ai faite relativement aux fous et aux infirmes. Sans doute, si le nombre des orphelins qu'il s'agira d'élever ne détruit pas *improductivement* un trop fort capital, on pourra se permettre de les élever; mais s'il survenait un trop grand nombre de ces orphelins, s'il y avait *danger*, que faudrait-il faire?

Oh! je vous entends! et nous touchons ici à un horrible mystère de l'économie politique! Dites, dites, pourquoi parlez-vous des *orphelins*, c'est-à-dire de ceux qui ont perdu leurs parents après les avoir connus ou avoir été reconnus d'eux (car c'est là le sens que ce mot présente dans la langue française, comme dans la langue des économistes), et ne parlez-vous pas des *enfants trouvés?* Vous ne parlez pas des enfants trouvés; vous ne les mentionnez pas dans vos listes de permissions et dans votre catalogue de charité. Donc votre silence en dit assez (1). Ceux-là, il y a du *danger* à les recueillir, à les élever: c'est une prime donnée à

(1) Nous verrons plus loin que M. Duchâtel ne se borne pas sur ce point au silence.

l'imprévoyance, une amorce à l'accroissement de la population ! Ils sont nés, et vous les rayez du nombre des vivants. Ils sont nés, ils ne devraient pas naître : que la *loi* de *Malthus* s'accomplisse !

J'adjure ici la nation tout entière. Comment peut-elle tolérer ce meurtre organisé depuis quelques années par l'abolition d'une des plus saintes institutions du Christianisme ! Parceque Malthus a mal raisonné en Angleterre (ce que je me charge de démontrer jusqu'à l'évidence), faut-il donc que Saint Vincent de Paule, qui reçut du Ciel une inspiration pour sauver les enfants abandonnés, et qui fit passer son inspiration dans le cœur même de la nation, soit traité comme un fou et un imbécile ! La *moralité* mise du côté de Malthus, l'*immoralité* du côté de Vincent de Paule! Et qu'on ne dise pas que j'exagère l'outrage fait à ce type du Christianisme. Non, je n'exagère rien. N'avons-nous pas entendu M. Duchâtel nous dire : « *La morale* » nous enseigne que nous ne devons pas décharger nos semblables de l'obligation du travail et » de la prévoyance, comme l'économie politique » nous montre que nous n'en avons pas le pouvoir. Tel est l'accord des deux sciences, et la » conformité des lois de l'ordre physique aux » lois de *l'ordre moral*. Que notre puissance fût » plus étendue, nous aurions peine peut-être à » nous soumettre aux sévères *décrets de la morale*, et notre sympathie naturelle pourrait » nous *entraîner trop loin*; mais une barrière

» insurmontable nous arrête : la limite de no-
» tre *devoir* est en même temps celle de notre
» puissance. » De quel côté donc est la *moralité*, sinon du côté de Malthus? et de quel côté est *l'immoralité*, sinon du côté de Vincent de Paule? Le Saint du Christianisme et de la France n'a pas connu le *devoir*, il n'a pas connu la *morale*; il a enfreint l'*ordre moral*, il s'est laissé *entraîner trop loin* par l'instinct aveugle d'une sympathie maladive ou par l'excitation fébrile d'une dévotion également maladive; il n'a pas su se soumettre aux sévères *décrets de la morale*. Donc ce prétendu saint est immoral, comme il serait immoral de suivre ses préceptes et ses exemples. La morale, étant du côté de Malthus n'est que de ce côté; et entre ces deux hommes, c'est Malthus qui a été bien inspiré, et c'est lui qu'il faut canoniser. En attendant, de même qu'Hérode ordonna le meurtre des enfants nouveau-nés, craignant la venue du Messie, qui naquit en effet dans la pauvreté et dans l'abandon de tous les biens du monde, de même un gouvernement, fasciné par les dangereuses erreurs de l'économie politique anglaise, ordonne de fermer les asyles ouverts à tous les enfants sous cette invocation plus que sublime : *Infantiæ Jesu* (1). Non, je ne puis écrire ces

(1) On lit dans la *Semaine*, numéro du 9 novembre 1845 :
« On annonce que, dans la session qui vient de s'ouvrir, le conseil général de la Seine va être saisi de plusieurs questions concernant les enfants trouvés. Nous croyons opportun de rappeler à cette occasion le tableau que M. le préfet de la

lignes sans verser des pleurs; et si j'avais l'honneur qu'a M. Lacordaire d'appartenir à un sacerdoce organisé, rien au monde ne pourrait m'empêcher de faire retentir les temples de Jésus de mes plaintes et de mes gémissements. Sommes-nous donc des Payens, et la France va-t-elle ressembler à la Chine, où les enfants sont abandonnés dans les rues, et où on ramasse leurs cadavres avec les tas d'ordures? S'il en est ainsi, de quel droit punissez-vous l'infanticide! Je dis que la nation qui met dans ses lois l'abandon des enfants commet ce crime même, l'infanticide, et par conséquent perd le

Seine présenta au conseil municipal de 1837, en lui soumettant les comptes de 1836. C'est l'état exact, année par année, du nombre des enfants trouvés qui ont été recueillis à l'hospice depuis 1640, époque de sa fondation régulière, jusques et y compris l'année 1835. Nous en donnons le résumé par périodes de vingt-cinq années :

De 1640 à 1664 il a été déposé à l'hospice	9,002 enfants.
De 1665 à 1689 (25 ans)	19,374
De 1690 à 1714 (25 ans)	47,448
De 1715 à 1739 (25 ans)	56,216
De 1740 à 1764 (25 ans)	104,041
De 1765 à 1789 (25 ans)	153,839
De 1790 à 1813 (25 ans)	105,940
De 1814 à 1835 (21 ans)	123,310
TOTAL pour 195 ans. . .	617,170

» On voit par ce tableau, qu'à une seule période près, le nombre des expositions a toujours été en augmentant; et, si nous sommes bien informés, les tableaux des nouvelles années présentent un chiffre encore *beaucoup plus élevé*. On sait, d'ailleurs, que la même progression existe malheureusement dans presque tous les départements de la France, et que le nombre des expositions a été, terme moyen, pendant les *dix dernières années*, de 33,742 par année, c'est-à-dire, compa-

droit de le punir. C'est une loi de l'espèce, en effet, que de prendre soin des enfants privés des soins de leurs parents. Manquer à cette loi de l'espèce, et se constituer ensuite juge du crime des parents, c'est comme si un juge montait sur un tribunal les mains souillées de sang humain.

3° Oh! quelle est admirable votre charité! elle va jusqu'à trouver louable et utile de venir au secours des pauvres dans les *accidents imprévus*, comme, par exemple, quand le couvreur qui a réparé la toiture de votre hôtel est tombé et s'est fracturé les membres; vous vou-

rativement à la somme totale des naissances de la France, de trois et demi pour cent, ou plus d'une exposition sur vingt-neuf naissances. Et cependant c'est dans de pareilles circonstances que plusieurs conseils généraux ont agité la question de savoir s'il fallait supprimer les tours d'exposition, cette belle institution de S. Vincent de Paule. Que de faits déplorables nous pourrions déjà citer dans les localités où l'on a tenté la suppression des tours, ne serait-ce que la découverte de l'horrible femme de Tournay, qui se chargeait de porter à l'hospice de Lille tous les enfants nouveau-nés qui lui étaient remis par une sage-femme de la ville, et qui, pour gagner son salaire en s'épargnant la longueur de la route, eut la cruauté de jeter vingt-cinq de ces malheureuses créatures dans des fosses d'aisance, dans des carrières, et dans des étangs; — celui de cette jeune femme d'une autre ville du Nord, qui a plusieurs fois précipité ses enfants dans les fortifications; — celui de cet enfant ramassé dans un tas d'immondices par un chiffonnier; — celui de cet autre enfant, abandonné comme une espèce de protestation vivante sur les marches de notre Chambre Législative; — celui de cet enfant de Calais qui, apporté la nuit au tour, et déposé sur une pierre *parceque le tour venait d'être supprimé*, ne présentait plus le matin, à l'ouverture de l'hospice, que quelques membres épars, débris *d'un affreux repas*, dont un animal immonde avait dédaigné *les restes...* »

lez bien qu'on le secoure, mais toujours *en lui faisant comprendre que l'assistance qu'il reçoit ne peut être que temporaire, et qu'il ne doit compter pour son sort que sur sa propre sagesse et sur son industrie.* Ainsi vous tolérez jusqu'aux hôpitaux, et vous ne proscrivez pas même absolument les bureaux de bienfaisance, mais toujours, bien entendu, avec cette clause que le secours ne doit être que *temporaire.* A l'hôpital, on doit dire au malade : Dépêchez-vous de guérir, ou nous vous jetons à la porte (1). Au bureau de bienfaisance, on doit dire à l'indigent : Sachez que vous êtes un fardeau pour nous, et que, passé telle époque, vous ne recevrez plus d'aumône; sachez que l'aumône est indigne de l'homme, que *l'état d'indépendance* est le seul qui vous convienne, et que nous devons vous forcer à vivre avec dignité. A merveille! Mais voyons! il me semble que, tout logicien que vous soyez, vous ne l'êtes pas encore assez, quand vous établissez cette troisième et dernière catégorie formée des *accidents imprévus* secourables. Il y a tel arrondissement de Paris qui, sur une population de quatre-vingt mille habitants, compte annuellement quinze, vingt, et jusqu'à vingt-quatre mille indigents inscrits sur ses contrôles. Il y a telle ville de France, Reims, par exemple, qui, sur une population de trente-six mille âmes, compte vingt-deux mille ou-

(1) *C'est ce que l'on fait trop souvent, aujourd'hui surtout, dans les hôpitaux.*

vriers fort misérables, dont dix à douze mille déclarés indigents. Toutes nos villes manufacturières présentent à peu près le même spectacle. En somme, il y a en France huit millions de mendiants et d'indigents. Ceux-là, voulez-vous ou ne voulez-vous pas qu'on les secoure? sont-ils compris, oui ou non, dans vos cadres? ont-ils droit à vos *secours temporaires?* peuvent-ils, quand ils se cassent la jambe, entrer à l'hôpital? quand la fièvre typhoïde les prend, leurs camarades peuvent-ils les conduire en civière dans ce qu'on appelle encore, comme lorsqu'il y avait quelque religion en France, l'*Hôtel-Dieu?* oui, ou non; répondez. Si vous répondez oui, je vous montrerai que vous êtes inconséquent; si vous répondez non, je vous montrerai la même chose.

Je suppose que vous disiez oui... Je sais à merveille que si vous parliez franchement, c'est non que vous diriez; mais enfin je suppose que, par vergogne, vous disiez oui, et que vous permettiez l'hôpital (*temporaire*, bien entendu) à ces maudits de Malthus: voyez combien vous êtes inconséquent! Il est constant que ces huit millions d'hommes existent ou plutôt végètent en France malgré la loi de Malthus; il est certain que la *demande que font les riches du travail des pauvres* ne convie pas les huit millions de mendiants et d'indigents que renferme notre belle patrie au banquet dont parle votre maître; ils n'ont pas leur serviette mise *et leur place* assignée à ce banquet. S'ils vivent,

c'est de hasard, de vol, de prostitution, et des secours de la charité publique ou privée, que vos principes tendent à leur enlever. Cela étant, pourquoi accorder des secours temporaires à des êtres qui n'ont pas seulement besoin de secours temporaires, mais d'aide permanente, qui ne vivent qu'avec cette aide, qui, d'un bout de l'année à l'autre, sont mendiants et indigents! Soutenir, malgré *la loi de la Nature*, cette vermine humaine est inutile, contraire à la vraie économie politique, contraire aux principes sévères de la morale; c'est une infraction à la loi du devoir, comme c'est une infraction grossière aux lois de la richesse. Quel capital consommé improductivement! quel affreux gaspillage de la richesse des nations! quel obstacle à la production! Donc, si à ma question vous répondez oui, vous êtes inconséquent.

Et si, parlant comme vous pensez, vous dites qu'en effet les hôpitaux et les bureaux de bienfaisance ne sont pas faits pour ce monde-là, que ce monde-là est fatalement condamné, et que vous réservez vos secours *temporaires* à ceux qui les méritent, à ceux qui, garantis des *accidents imprévus,* peuvent *assurer leur sort par leur propre sagesse et par leur industrie,* je vous trouve également inconséquent. Je ne vous demande pas, d'abord, comment vous ferez pour empêcher les mendiants et les indigents de profiter de vos hôpitaux, à la porte desquels, en pareil cas, il faudra écrire en grosses

lettres : *Les hôpitaux ne sont pas faits pour les pauvres.* Je ne vous demande pas non plus comment vous justifierez, aux yeux de l'équité, la faveur accordée à ceux qui ne sont malheureux qu'accidentellement, et refusée à ceux qui le sont toujours : il ne s'agit pas d'équité pour vous ; car qui ne connaît pas la charité ne connaît pas la justice. Mais je raisonne suivant vos principes, et sans en sortir. Vous dites que ce couvreur qui est tombé du toit de l'hôtel de Votre Excellence, et qui a eu le malheur de ne se casser que la jambe et le bras là où il aurait dû perdre la vie, mérite un secours *temporaire*. Moi, je vous soutiens que non. Voyons qui a raison de nous deux. Cet homme, dites-vous, pourra, dans deux ou trois mois, reprendre ses travaux. —Eh que m'importe ! vous répondra un Malthusien plus conséquent que vous. Manque-t-on de couvreurs? Il y en a, en grève, plusieurs milliers qui attendent de l'ouvrage. Quelle raison de préférer celui-ci? Il est tombé, c'est peut-être une preuve qu'il avait bu, ou qu'il n'a pas le pied sûr, et n'est pas un ouvrier parfait dans son industrie. Il est tombé, hé bien! qu'un autre prenne sa place, et que le cœur de Votre Excellence ne se mette pas en peine de l'exécution d'un *ordre de la Nature.* La demande que les riches font des pauvres ne permet pas qu'on s'occupe du sort de cet homme, ni de celui de bien d'autres; car cette demande est *limitée,* et la production des hommes ou, en

d'autres termes, la population est véritablement illimitée. Il y a huit millions d'hommes en France qui auraient besoin, non pas de secours temporaires, mais de secours permanents, il se trouvera bien parmi eux un couvreur pour remplacer celui-là. Que dis-je ! il s'en trouvera cent, cent mille, un million ; car cette misérable engeance humaine se fait entre elle une terrible concurrence. Il y aurait iniquité à empêcher ceux qui peuvent profiter du malheureux sort de cet homme d'en profiter : ils méritent autant d'intérêt que lui. Il vivait de son travail, hé bien ! ce travail profitera à un autre. La grande pépinière d'hommes est toujours remplie trop abondamment : *uno avulso, non deficit alter.* Donc, digne ministre d'un grand peuple, il serait immoral que Votre Excellence favorisât particulièrement cet homme, parce-qu'il est tombé de la toiture de votre hôtel, au moment où il travaillait pour le service de Votre Excellence ; car il va se présenter cent concurrents pour achever l'ouvrage commencé par lui, pendant qu'il expirera sur le pavé de la rue....

Son Excellence n'aurait qu'une chose à objecter au Malthusien plus sincère que lui, ou plus conséquent, qui lui tiendrait ce langage. C'est qu'il est toujours désagréable de voir le sang, d'assister à l'agonie d'un homme, de rencontrer sur son chemin un cadavre ; que cela empêche de s'occuper des choses sérieuses, et de jouir des avantages de la vie. Il pourrait,

dis-je, répondre cela, mais il n'aurait rien autre chose à répliquer ; car la charité, dans ce système, est une *affaire de police et de propreté*, comme le balayage des rues et de tout ce qui concerne la grande voirie.

VI.

Les Malthusiens proposent un massacre annuel des innocents dans toutes les familles dont la génération dépasserait le nombre fixé par la loi.

Non, en vérité, je n'exagère rien. Ne sait-on pas que l'infanticide aux frais de l'Etat a été publiquement demandé en Angleterre par les disciples de Malthus ! Après avoir prêché aux pauvres la continence, le célibat, et défendu le mariage avant trente ans, ils ont inventé ce qu'ils appellent des *checks* ou obstacles artificiels à la population. Ma plume se refuse à indiquer leurs monstrueuses infamies. On accuse les prêtres et les théologiens d'avoir traité les questions relatives à la génération humaine ; on a couvert de honte les casuistes de la Société de Jésus pour avoir abordé ces problèmes. Mais ces théologiens peuvent au moins prouver que, quelles que soient les impuretés dont ils se sont occupés, ils n'ont pas dévié de la solution Biblique ni de la solution Evangélique. C'est au nom de la création, de la fécondité, de la foi dans les destinées de l'Humanité, qu'ils ont constamment résolu ce problème de *la population.* Mais entrer dans les mêmes dé-

tails obscènes au profit d'une doctrine de destruction et de néant, apprendre aux hommes à satisfaire leurs instincts sans obéir aux lois de la nature, en réprouvant ces lois, en les violant, c'était une honte réservée aux athées qu'on nomme économistes! Qu'on ne parle plus de Sanchez et de ses émules ; je ne connais pas de casuistes qui ne méritent la gloire et l'estime du genre humain, quand on les compare aux casuistes de l'école de Malthus. Je le répète, je ne souillerai pas ma plume des souillures où le défaut de foi et de religion, et l'adoration du dieu de la richesse, ont abaissé l'esprit et l'imagination des savants de mon temps. Je dirai seulement le résultat de leurs investigations dans *l'art d'arrêter le développement de la population.* Voyant donc que tous leurs préceptes n'étaient pas écoutés, et que leurs inventions, pratiquées ou non, étaient insuffisantes, ils ont proposé, comme je viens de le dire, l'infanticide. Vous ne le croyez pas! Lisez ce que rapporte un auteur respectable, ancien commissaire de S. M. Britannique, chargé de l'inspection des enfants employés dans les manufactures d'Angleterre :

« Le dirai-je! écrit M. Charles Loudon, le » système de Malthus et la crainte d'une sur- » abondance de population influent tellement » sur l'esprit d'un grand nombre de nos con- » citoyens que, dans une brochure que j'ai » sous les yeux, imprimée à Londres il y a trois » ans, et que l'on dit fort répandue, pour empê-

» cher l'accroissement de la population, il est
» gravement conseillé aux mères de consentir
» à ce que chaque troisième ou quatrième
» enfant nouveau-né soit enfermé dans une
» boîte faite exprès, pour y être asphyxié par
» le gaz carbonique ou tout autre gaz délétère!!!
» Sur le continent, un médecin d'un grand re-
» nom, pendant le cours de mes études en
» Allemagne, a sérieusement proposé l'émas-
» culation. Et cette question a été agitée dans le
» monde savant et dans la société avec une
» chaleur qui tenait de la démence. En sorte
» qu'il serait peu surprenant de voir tôt ou
» tard surgir quelque écrivain qui, pour res-
» treindre le nombre des hommes, proposerait
» des pratiques barbares sembables à celles
» dont nous ne trouvons que trop d'exemples
» dans l'histoire du genre humain. Les Cas-
» piens, lorsqu'ils devenaient vieux, étaient
» mis à mort. Chez les Hérules, au rapport de
» Procope, on se débarrassait ainsi des vieil-
» lards, des infirmes, et de ceux dont les ma-
» ladies paraissaient devoir être mortelles. Au
» témoignagne du poète Ménandre, il existait
» une loi à Céos qui ordonnait aux prolétaires
» dépourvus de moyens de subsistance de se
» défaire de la vie, et qui condamnait les
» citoyens après l'âge de soixante ans à mourir
» héroïquement dans le cirque. Ælien, qui
» confirme ce témoignage, explique bien que
» ces vieillards étaient obligés de s'entretuer
» afin de laisser une subsistance suffisante à

» ceux qui restaient : *ut reliquis cibaria suffice-*
» *rent ;* et Strabon s'accorde avec Ælien sur ce
» point. Ces mêmes auteurs, Ælien et Strabon, d'accord en cela avec Aristote, parlent
» de différents peuples, tels que les Triballiens
» et les Derbices, chez lesquels les enfants massacraient leurs parents, et même se nourrissaient de leur chair. Le compilateur connu
» sous le nom de Polyhistor a recueilli ces faits
» et bien d'autres semblables (1). »

Je le demande, quand une école en est à proposer un *massacre annuel des innocents* dans toutes les familles dont la génération dépasserait le nombre fixé par la loi, que doit être pour cette école la charité publique ou privée! Quand la pensée humaine est ainsi humiliée devant ce qu'elle appelle une loi fatale, une loi de la nature, une loi insurmontable, quand toute foi en Dieu s'est écoulée du cœur de l'homme et l'a laissé tari, quand toute confiance dans les destinées de l'Humanité est éteinte, que voulez-vous que l'homme éprouve pour les souffrances de ses semblables, et que voulez-vous que soit la charité! *Un balayage de rues*, comme je viens de le dire, rien autre chose.

On a reproché comme une tache à la mémoire de Napoléon l'empoisonnement que l'on suppose avoir été ordonné par lui des pestiférés de Jaffa. L'économie politique de Mal-

(1) *Solution du problème de la population*, page 54.

thus, que les gouvernements ont l'affreux malheur de suivre aujourd'hui, est un empoisonnement et un homicide permanents sur une échelle un million de fois plus grande.

VII.

Ici l'on fait mourir aux frais du public.

Dans une petite ville de province, au milieu de ruines, je lus un jour, sur une porte de la renaissance, cette inscription touchante : *Cy est l'hostel de Dieu.* Il m'est impossible de voir aujourd'hui un hôpital sans penser à l'enseigne proposée par lord Brougham : *Ici l'on fait mourir aux frais du public.*

C'était à propos des enfants trouvés que M. Brougham, discutant avec le docteur Villermé, proposait son incription. Combien il avait raison ! Je lis dans l'ouvrage même que je viens de citer : « Il y a dans les hôpitaux d'en-
» fants trouvés deux manières de traiter ces
» infortunées créatures. La première consiste
» à leur donner un aliment avec une cuillère
» ou une bouteille, et l'autre à les confier à des
» nourrices. Dans les grandes villes, *où l'on suit*
» *le premier système*, la mortalité est presque
» inconcevable. A Paris, où l'on en fit l'essai,
» il en mourut, la première année, dix sur
» douze. Un ecclésiastique, l'abbé Gaillard, a
» dignement consacré plusieurs années de sa
» *vie à l'investigation* de ce sujet. Il nous ap-

» prend que dans les maisons où les enfants
» étaient exclusivement nourris à la cuillère ou
» au biberon, jamais un domestique ni une ser-
» vante ne nièrent que la plupart des décès ne
» dussent être attribués à la privation de nour-
» rices. A Parthenay, où l'on exige que les en-
» fants soient confiés à des nourrices, il n'en
» est mort, pendant cinq ans, que trente-cinq
» sur cent, tandis qu'à Poitiers, où l'on ne fai-
» sait usage que de biberons, le nombre des dé-
» cès se montait, à la même époque, à quatre-
» vingts sur cent chaque année. Dans un hôpi-
» tal que par délicatesse il ne nomme pas, où
» l'allaitement n'était pas permis, il ne survivait,
» à la fin de l'année, que vingt-neuf enfants sur
» cent vingt-sept. Dans un autre, il en mourut
» deux cent trente-trois sur trois cent soixante-
» deux. Dans un troisième, sur six cent cin-
» quante-cinq enfants, soixante-six seulement
» atteignirent l'âge de douze ans. Le résumé
» des investigations de M. Villermé sur ce sys-
» tème de non-lactation est de 7,154 décès
» avant la huitième année sur 7,676 enfants;
» et nous lisons dans l'ouvrage de Tooke sur la
» Russie que, pendant un laps de vingt ans,
» sur 37,607 enfants admis à l'hospice de
» Saint-Pétersbourg, il en survécut seulement
» 7,100, c'est-à-dire qu'il en périt les quatre
» cinquièmes. Nous pouvons donc conclure avec
» assurance que, sur la totalité des enfants pri-
» vés des soins et du lait maternels, il en meurt
» *de soixante*-quinze à quatre-vingts pour cent

» avant la troisième année, et que le nombre » de ceux ainsi élevés qui décèdent avant d'ar- » river à un âge où ils peuvent gagner leur vie » est au moins de *quatre-vingt-quinze sur* » *cent* (1) »

Quatre-vingt-quinze sur cent! Or M. Quetelet a prouvé qu'en Belgique sur 10,000 naissances, 5,000 enfants et plus atteignent leur dix-septième année. Donc les hospices d'enfants trouvés sont, comme le dit M. Brougham, des maisons *où l'on fait mourir les enfants aux frais du public.*

Or savez-vous pourquoi on préfère l'allaitement dans l'hospice et au biberon à l'allaitement par des nourrices? La chose est bien simple. D'abord confier ces enfants à des nourrices pourrait coûter plus cher; et même la dépense définitive serait infiniment plus forte, puisque les enfants vivraient. Mais il y a une autre raison découverte par l'école de Malthus. Cette raison la voici. Confier ces enfants à des nourrices, ce serait, dit cette école, donner *un aliment au paupérisme des campagnes.*

Combien de fois n'avez-vous pas entendu des ministres, des membres des conseils généraux, des préfets, et des députés, répéter, pour légitimer tant de mesures atroces prises à l'égard des enfants trouvés : « Les mères viennent déposer aux hospices leurs enfants, et se présen-

(1) *Solution du problème de la population*, page 170.

tent ensuite pour nourrices, *volant ainsi l'argent de l'administration.* » Mensonge officiel! Est-ce que quelques cas de ce genre pourraient autoriser tant de barbaries? Vous mentez, dis-je, et vous le savez bien; vous voulez dire : « La population pauvre des campagnes trouverait une prime dans l'élévation des enfants trouvés. C'est pourquoi nous aimons mieux créer un double *check* (1) à l'accroissement de la population. » Ainsi c'est un devoir de la race humaine d'élever les enfants, et pour élever les enfants il faut des nourrices. Mais comme il y a des femmes pauvres dans les campagnes qui pourraient profiter de cette occasion pour empêcher de mourir leur propre progéniture, vous créez, d'un seul coup deux *checks* à la population, c'est-à-dire, vous rendez deux arrêts de mort!

Les Lacédémoniens, dans l'impossibilité de vendre leurs esclaves surabondants, instituèrent la chasse aux Ilotes; ils se débarrassaient de ces malheureux par des massacres périodiquement exécutés avec ruse. Qui croirait qu'après dix-huit siècles et demi de Christianisme, la science des économistes consiste à préconiser la même recette! Pour que nos Ilotes puissent nous nourrir, disaient les Spartiates, il faut que la subsistance de ces esclaves soit d'abord

(1) *Check*, arrêt, obstacle, frein. C'est de là que vient notre mot *échec*. Les politiques aujourd'hui font l'Humanité échec *et mat*.

prélevée sur le total de la subsistance que leur travail est capable de produire, sans quoi ils ne pourraient travailler, et nous ne serions pas nourris; il est donc nécessaire que leur nombre ne s'accroisse pas dans une trop grande proportion. Créons un *check* à la population. Et les Spartiates s'embusquaient dans l'ombre, et tombaient avec leurs armes sur les Ilotes. Dire que la science de l'économie politique, privée de charité, est venue aboutir à ce raisonnement de sauvages!

VIII.

Suite: — Les hôpitaux, les bureaux de bienfaisance, les académies, et les chaires d'économie politique.

« Le fléau des Etats étant l'excès de popula- » tion, » dit Herrenschwand, le maître de Malthus, « la sagesse des législateurs consiste à » *puiser dans l'humanité des moyens raison-* » *nables de s'en délivrer* (1). » Puiser dans l'humanité des moyens raisonnables de se délivrer des hommes, en d'autres termes de les faire mourir, voilà une singulière formule; mais enfin elle est telle, et la doctrine de Malthus n'en connaît pas d'autre, quand la nation aveugle ne veut pas obéir à ses prescriptions ou employer ses remèdes.

Les ministres Malthusiens d'Angleterre sont

(1) *Discours fondamental* sur la population.

maîtres passés en cette science. Une de leurs grandes occupations, c'est de trouver ces *moyens raisonnables* de se délivrer des bouches inutiles dont parle si sagement le maître du maître. On pourrait les appeler de grands *accoucheurs de la mort;* car ils aident doctement à mourir avec *décence* le surplus de population condamné par le Capital.

Il y avait autrefois dans les campagnes d'Angleterre, comme je l'ai déjà dit (1), sept millions d'habitants. Il n'y en a pas aujourd'hui trois millions. Voyez quel soin il a fallu à l'auguste gouvernement pour que ces funérailles se fissent sans trop d'indécence!

Le Capital commandait, il fallait bien que ses ordres s'exécutassent; le Capital trouvait qu'avec la grande culture et les prairies artificielles, il pouvait se passer de ce surplus d'Ilotes. Une noble comtesse (2), descendant assurément des anciens conquérants, expulsa d'un coup quinze mille individus de ses terres, qu'ils faisaient valoir comme fermiers. En 1820, un autre grand propriétaire écossais renouvela cet acte d'administration privée à l'égard de six cents familles; une multitude d'autres ont fait de même depuis un siècle. Les paroisses ayant à supporter la taxe des pauvres, les propriétaires ont chassé des paroisses le plus de pauvres qu'ils ont pu; ceux qui restent sont

(1) Voy. la Section précédente.
(2) *La comtesse* de Stafford.

encore assez pauvres, grâce au Capital, à la grande culture, et aux prairies artificielles. Eh bien! il a fallu que les ministres aidassent un peu tous ces gens à mourir. Combien de fois le gouvernement est venu aussi en aide à son peuple des manufactures pour lui faciliter cette fonction naturelle qu'on appelle la mort! Et l'Irlande, donc! Ah! l'Irlande, on peut le dire, lui donne des soucis presque continuels. L'Irlande, malgré son épouvantable misère, est incorrigible sur le chapitre de la population; elle est catholique, et ses prêtres lui enseignent sur les devoirs du mariage tout le contraire des casuistes de Malthus. L'Irlande est une pépinière de misérables, une fabrique de mendiants. Que faire pour tous ces essaims de condamnés qui quittent les champs de pommes-de-terre de la verdoyante Erin, et viennent chercher fortune en Angleterre? Il faut pourtant les aider à mourir! C'est ce que le gouvernement anglais s'efforce de faire de son mieux. C'est pourquoi il a couvert le monde de tant de Botany-Bay.

On me dira que notre gouvernement Malthusien n'a pas imité son modèle, le gouvernement de la Grande-Bretagne; qu'il ne s'est pas même occupé de nous constituer un seul petit Botany-Bay, après y avoir pensé et l'avoir promis; et que l'unique *exutoire* qu'il ait demandé au Capital d'entretenir, c'est ce qu'on appelle notre *conquête d'Afrique*, qui, depuis vingt ans, n'a peut-être diminué la population que

de deux ou trois cent mille hommes : remède bien insuffisant!

J'en conviens; mais tant qu'il restera assez de charité en France pour le suppléer, lui gouvernement, dans cette fonction de faire mourir l'excédant de population avec *décence*, je ne vois pas qu'il manque de logique en laissant faire la charité privée. La charité privée suffit à la *décence* des funérailles; pourquoi l'Etat s'en occuperait-il? Oh! je suis persuadé que si tout-à-coup la charité privée ne fournissait pas ce que la *décence* exige, le gouvernement y suppléerait.

C'est en effet le devoir du gouvernement, dans la théorie de Malthus, d'intervenir dans ce cas, et d'intervenir *charitablement* ; il doit comme dit Herrenschwand, « puiser dans » *l'humanité* des moyens raisonnables de se » délivrer de l'excès de population. » Puiser dans l'humanité de pareils moyens, c'est ajouter précisément au manque de subsistance, qui fait mourir, ce qu'il faut, tout juste, pour qu'on n'en meure pas moins, mais qu'on meure avec *décence*.

En tout autre cas, la fonction du gouvernement Malthusien est d'aider, autant que possible, la Nature dans l'exécution de sa loi, en ne faisant rien pour l'empêcher, c'est-à-dire en ne secourant pas. C'est à lui, au contraire, à créer des *checks* à la population; et pour cela sa première règle, c'est de s'abstenir de *toute intervention* charitable. Que s'il arrive

pourtant que le mal devienne trop visible, que la sensibilité du corps social représentée par ses organes les plus éminents soit révoltée, en un mot que la loi de Malthus ne puisse s'exécuter qu'avec trop d'éclat et d'indécence, oh! alors le devoir du gouvernement est de forcer amicalement le Capital à quelques sacrifices pour maintenir l'ordre dans la mortalité.

Il est des hommes qui ne connaissent pas même le redoutable problème, et qui ignorent d'ailleurs les véritables lois de la production, des gens qui, privés de science économique, croient encore à la charité. Eh bien! laissons-les croire, se dit le gouvernement Malthusien; laissons-les faire, ils nous aideront. Ne faut-il pas que la loi de la Nature s'exécute avec ordre et décence, en bonne police, et selon toutes les règles de l'art? Ces gens charitables soutiendront les hôpitaux et les bureaux de bienfaisance. Sans eux, il faudrait bien que l'Etat le fît; car enfin la loi fatale doit être dissimulée autant que possible.

De là, dans l'école de Malthus, un prétendu respect pour la charité individuelle, combiné avec la haine de toutes fondations publiques. Les fondations publiques portent atteinte, dit cette école, au Capital, source de toute production et de toute richesse. On s'attend qu'elle dira la même chose des dons de la charité individuelle; car il est évident que le Capital dépensé improductivement par ces dons *est toujours* un Capital. Mais non, tout en dé-

clarant le Christianisme une folie, elle ne craindra pas de dire que la charité individuelle est un des plus grands bienfaits du Christianisme; elle sera aussi chrétienne sur ce point que M. Lacordaire. Je le crois bien, cette charité chrétienne individuelle paye les funérailles de l'excédant de population. Il faudrait bien, d'une façon ou d'un autre, payer ces funérailles. Qu'importe donc que le Capital les paye volontairement et en croyant bien mériter du ciel! C'est obéir de la façon la plus agréable à la nécessité de dépenser, que de dépenser ainsi; et les riches s'exécutant d'eux-mêmes, le budget en est moins lourd et passe plus facilement.

Mais le gouvernement Malthusien a bien soin toutefois de ne pas laisser dépasser l'équilibre qui pourrait empêcher la loi de la Nature de s'exécuter.

Or qu'arrive-t-il de là? Une épouvantable démoralisation, qui fait que cette *décence* dans la mort n'est pas même obtenue. Avait-on jamais entendu parler de tant d'infanticides, de tant de suicides (1), de tant de morts sur le pavé des rues! La France commence enfin

(1) On lit dans la *Semaine*, numéro déjà cité plus haut :

« D'après les états officiels on a constaté en France, de 1827 à 1835, *dix-sept mille cinq cent vingt-quatre suicides*, ce qui donne pour ces années une moyenne de près de *deux mille suicides*. Dans l'année 1827, la première de cette période, il y en a eu 1,542; et en 1835, la dernière de cette même période, il y en a eu 2,235; ce qui donne une différence de deux suicides de plus par jour. Il est malheureusement con-

à voir les fruits de l'économie politique anglaise. C'est surtout dans la question des enfants trouvés que la triste et affreuse doctrine s'est révélée. Mais ce n'est pas sur ce point seulement qu'elle exerce ses ravages. Tout est envahi par elle, ou menace d'être envahi. La charité publique tout entière est sous son influence. S'il y a encore des hôpitaux, c'est grâce aux fondations immenses qui les soutiennent. Si ces fondations leur manquaient, l'école de Malthus pourrait bien y subvenir dans la proportion et pour le but que nous venons d'indiquer; mais assurément si ces fondations s'accroissaient jusqu'à paraître une prime à l'imprévoyance et une amorce au paupérisme, l'école est là pour créer un *check* nouveau à l'accroissement de population, en limitant le plus possible les secours de ce genre, et en se conformant strictement à ce que demanderait une bonne police. Les hôpitaux subsistent en quelque sorte malgré elle. Mais quel esprit règne dans ces hôpitaux? Est-ce l'esprit du Christianisme? Non, c'est l'esprit de cette école. La désorganisation qui est dans toutes les sciences, et en particulier dans la médecine, vient s'ajouter dans les hô-

staté que cette maladie morale augmente toutes les années en France d'une manière effrayante. Le nombre des suicides est maintenant plus considérable que celui des crimes commis contre les personnes, et beaucoup plus fort que celui des morts causées par des accidents. Il est reconnu maintenant que la ville de Paris compte, dans la proportion de la population, *deux fois autant* de suicides que la ville de Londres. »

pitaux à l'esprit de l'administration, pour en faire le séjour le plus anti-charitable que l'on puisse imaginer. Où devrait régner la charité, règne en réalité l'abandon. L'esprit d'athéisme est dans toutes ces salles à côté de la mort. On a calculé que Dupuytren, dans son service de l'Hôtel-Dieu, n'avait à donner à chacun de ses malades qu'une seconde par jour en moyenne. Après lui, le conseil des hôpitaux voulut remédier à ce mal, et il créa pour ainsi dire la monnaie de Dupuytren, en le remplaçant, non par un seul, mais par dix ou douze médecins. Qu'arriva-t-il? Au bout de l'année, il fut constaté, nous a-t-on dit, que ces médecins n'ayant pas fait leur service ou ne l'ayant fait que très irrégulièrement, chaque malade n'avait pas eu du médecin officiel la moyenne d'attention d'une seconde qu'accordait Dupuytren. Que de faits plus tristes encore nous pourrions rapporter, si nous voulions citer ce que des praticiens renommés et dignes de foi nous ont attesté!

Il est des hommes pourtant qui s'occupent encore de ce que l'on appelle charité. Nous ne parlons pas de ces philanthropes administrateurs qui ont recueilli à ce métier des places et des croix : nous parlons de vrais philanthropes. Nous lisons, dans un recueil appelé *Annales de la Charité* (1), ces réflexions d'un sage ecclésiastique : « Les *bureaux de bienfai-*

(1) Revue mensuelle, dixième numéro, page 600.

» *sance* sont une institution non seulement utile, mais d'une haute importance et de première nécessité, à laquelle on est loin d'avoir accordé jusqu'ici la place et l'action qui lui appartiennent. A mes yeux, ils sont comme *le centre et l'âme de la charité publique.* Leur mission est immense; mais pour l'accomplir, pour faire un bien réel, tout le bien qu'ils pourraient, qu'ils devraient faire, ils ont besoin d'une grande et forte organisation, d'une existence propre et indépendante, et de ressources beaucoup plus considérables! ». Des ressources beaucoup plus considérables, une existence propre et indépendante, une grande et forte organisation! Je crois, en effet, que *ce centre et cette âme de la charité publique* a grand besoin de tout cela; car l'auteur de ces réflexions, citant les Rapports des administrateurs des bureaux de bienfaisance de Paris, établit (ce que l'on savait déjà) que la moyenne de secours que *cette âme de la charité publique* distribue aux indigents n'est pas même de *cinq centimes par jour!* Mais quelle erreur est celle de cet honnête philanthrope qui croit à la possibilité de donner aux bureaux de bienfaisance *une grande et forte organisation!* La doctrine de Malthus n'est-elle pas là! que dirait-elle, et que dirait le Capital? Le Capital est l'ennemi juré de la charité, de la philanthropie, et des bureaux de bienfaisance. Le Capital a sa doctrine très arrêtée, très enracinée; et c'est lui qui gouverne; rien ne se fait sans

lui, et tout se fait par lui. Constituez donc avec cela les bureaux de charité, donnez-leur une forte et puissante organisation, trouvez-leur des ressources considérables! Vous êtes bien heureux d'avoir *cinq centimes* à distribuer par jour en moyenne à chaque indigent! La doctrine de Malthus s'en afflige peut-être, de vos *cinq centimes*, et trouve que vous feriez bien mieux de créer un *check* à la population!

Cette doctrine de Malthus, qui est l'économie politique *officielle* de la France, comme l'éclectisme en est la philosophie officielle, ne connaît réellement d'autre secours à donner aux pauvres et au peuple que.... *les prisons*. C'est en effet, dans ce que l'on nomme *le budget du paupérisme*, le seul article qu'elle souffre à la charge de l'Etat. Oh! pour cet objet elle accorde généreusement treize millions. Mais elle ne veut pas que l'Etat donne un liard de plus pour le soutien de l'excédant de population condamné par l'impitoyable loi qu'elle révère. Les revenus fixes des hôpitaux, qui étaient en 1789 de dix-huit à vingt millions de francs, s'élèvent aujourd'hui, par suite de donations, à trente-trois millions. L'économie politique officielle de la France veut bien permettre que ces hôpitaux emploient leurs revenus, et elle ne les empêche pas même de recevoir dix-huit à vingt millions de subventions locales et départementales; mais quant *au budget* général de l'Etat, il est, grâce à

elle, vierge de pareille dépense! Les bureaux de bienfaisance, qui s'appelaient sous la Restauration bureaux de charité, qui ont été, après 1830, débaptisés par la doctrine, ont reçu de 1814 à 1825 environ vingt-quatre millions de donations; ils continuent à en recevoir, et complètent leur aumône de moins de *cinq centimes* par jour à chaque indigent déclaré avec les aumônes que leur verse la charité individuelle. L'Etat voit cela avec tolérance; mais il se regarderait comme coupable et *immoral*, s'il concédait le moindre secours à une pareille œuvre. Quant aux enfants trouvés, l'Etat prend pour prétexte l'immoralité de leur naissance. Traqués et poursuivis par la doctrine, ils sont laissés à la charge des départements, en dehors du budget; et l'égoïsme local ainsi mis en jeu, on se les renvoye de département à département, de ville à ville, de village à village; finalement voilà qu'on met des gendarmes à la porte des hospices, et qu'on exige des déclarations qui compromettent la mère; bientôt on ordonnera que la mère de tout enfant abandonné soit conduite en prison, aussitôt après ses couches : on ne sévira jamais contre les pères, et pour cause. Mais les prisons, je le répète, sont entretenues par le budget (1). La doctrine reconnaît que tandis que la Nature, suivant l'expression de Malthus, met son ordre à exécution, l'Etat doit faire

(1) *Sur les fonds dits départementaux.*

bonne garde et assurer la police. En conséquence le Capital accorde généreusement treize millions pour l'exécution de la loi de la Nature. Si vous ne mourez pas sans révolte en liberté, on vous fera mourir en prison!

On se demande, quand on examine un peu attentivement l'abyme effroyable de misère où le cinquième au moins de la nation est plongé, comment ce cinquième de la nation fait, non pas pour vivre, mais pour mourir avec cette *décence* que la doctrine de Malthus conseille aux législateurs d'exiger et, au besoin, de procurer. Il faut le dire, parceque c'est la vérité, si l'ordre se maintient et s'observe, c'est à la bienfaisante influence de l'Evangile que cela est dû. L'Evangile est si bienfaisant, que sous le règne le plus absolu du mal il ne cesse de produire du bien; et c'est à ce bien que le mal doit de n'être pas renversé par ses excès mêmes. Croyez-vous, par exemple, que l'ordre se maintiendrait dans ce grand foyer d'affreuse corruption qu'on appelle Paris, sans la charité évangélique luttant contre les dogmes qui gouvernent! Qui entretient les hôpitaux, où le tiers des habitants de cette ville monstrueuse va mourir de cette mort *décente* recommandée par la doctrine de Malthus? Qui, sinon, comme je viens de le dire, la charité religieuse de nos pères leur survivant dans les fondations qu'ils ont laissées? Et qui accroît aujourd'hui même *ces fondations*, sinon ce qu'il reste encore de *charité privée*? Et les bureaux de bienfaisance,

qui les entretient, sinon cette charité chrétienne déclarée *folie* et *immoralité* par la doctrine officielle? Et qui ajoute encore six millions sous le voile de l'*incognito* pour entretenir décemment la mortalité parisienne? qui, si ce n'est encore la charité restée au cœur des hommes et excitée par le zèle des prêtres.

Il a paru sur ce sujet deux brochures intéressantes, l'une de M. Vée, maire du cinquième arrondissement, l'autre de M. Dufilho, administrateur du bureau de bienfaisance du dixième arrondissement (1). M. Vée attaque l'organisation actuelle des hôpitaux et des bureaux de bienfaisance, qu'il déclare tout-à-fait insuffisante. Il pense qu'une augmentation de six millions annuels serait indispensable à ces bureaux pour que la misère fût soulagée avec quelque efficacité. Il se demande avec étonnement comment on ne voit pas plus souvent des malheureux, et même des familles entières, succomber sous le poids de la misère et mourir de faim avant d'avoir été secourus par la charité légale. Il trouve la réponse à cette question dans les soins que les pauvres se donnent mutuellement aux moments de grandes crises, et dans les secours qu'ils reçoivent de la charité privée, et qui préviennent ordinairement les extrémités et les rendent véritablement rares. M. Dufilho n'est pas sur ce point d'un

(1) *Voyez les Annales de la Charité*, numéro d'octobre 1845.

autre avis; il adopte l'explication de M. Vée, il la développe même; car, entrant dans des calculs plus ou moins exacts, il montre que la charité privée, indépendamment des sommes distribuées par les bureaux de bienfaisance, fournit annuellement une somme équivalente à celle que M. Vée réclame; ce qui n'empêche pas que M. Vée n'ait raison de réclamer encore six millions pour les bureaux de bienfaisance (1).

Oui, c'est la charité privée qui, par des motifs religieux d'un ordre ou d'un autre, lutte contre l'effroyable philosophisme qui a son siége dans le gouvernement même et dans les corps savants constitués par lui. Il suffit des noms de nos ministres pour lire le sort de la

(1) Le calcul de M. Dufilho est assez curieux : nous croyons utile de le transcrire ici :

Œuvres purement religieuses, constructions d'églises, etc.,	301,000 fr.
Œuvres ayant la bienfaisance pour objet, dont la plupart ne rendent pas de comptes publics; beaucoup sous désignation religieuse,	2,274,727
500 mendiants, aveugles, musiciens, à 5 fr. par jour,	912,500
400 mendiants, à 2 fr.,	292,000
500 dans les boutiques, à 10 fr. par semaine,	140,000
Aumônes remises à MM. les curés et prêtres de paroisses, à 251,000 fr. par paroisse (37),	925,000
Aux membres de congrégations religieuses, sœurs, missionnaires, lazaristes, jésuites, frères, etc.,	1,000,000
Souscriptions, incendies,	50,000
Associations inconnues et clandestines,	40,000
Total. . .	6,135,227

charité en France. M. Guizot est l'homme des *ordres impitoyables* et du *travail incessant*. M. Duchâtel est le grand-prêtre de la *loi de la Nature* interprêtée par Malthus ; les autres sont à l'unisson. Irez-vous demander à M. de Salvandy, à M. Martin du Nord, ou à M. Lacave, ou à M. Cunin, de prendre la défense de la charité? Autant vaudrait confier cette défense au maréchal Soult. L'*individualisme* s'est incarné, et a produit une multitude de Messies de Mammon qui nous gouvernent, qui pérorent à la Chambre des députés et à la Chambre des pairs, dans le conseil d'état, dans les conseils de départements, dans les conseils d'arrondissements, dans les conseils de préfecture, partout où l'on règne, toujours en faveur de l'égoïsme contre la charité, contre la bienfaisance, contre la philanthropie, contre la religion, contre l'Evangile. L'avarice sourit à leurs discours, et, logée dans leurs cœurs, elle se replie en serpent autour de ce cœur rongé par elle.

Quant aux corps prétendus savants constitués aux frais de l'Etat, qu'en dire? Qu'ils sont dignes du salaire qu'ils reçoivent.

L'Académie française a donné un prix Monthyon au livre anti-charitable que M. Duchâtel, par ironie apparemment, ou par cette figure qu'on appelle antiphrase, intitula *De la Charité.* Quant à l'académie dite des *Sciences morales et politiques*, elle est aujourd'hui le siége même de la doctrine Malthusienne, et cette

académie *morale* ne connaît d'autre axiome de charité que *Chacun pour soi.*

Partout l'erreur est enseignée, et on a créé exprès pour elle des chaires publiques. Il s'agit de produire, dit-on, dans ces chaires, il s'agit d'augmenter la production. — A merveille! mais vous ne dites pas qu'il s'agit d'augmenter incessamment le Capital; car le salaire n'augmentant pas, c'est le Capital, c'est le revenu net qui augmente; c'est l'inégalité qui croît, c'est le luxe et la luxure qui se répandent parmi les hommes. Voilà la sublime doctrine que l'on enseigne au Collége de France à la jeunesse, au Conservatoire des arts et métiers aux jeunes ouvriers. Il s'est trouvé des âmes lâches et traîtresses pour donner à la doctrine la plus anti-humaine un vernis de libéralisme.

IX.

L'instruction primaire.

Il en est, sous l'empire de l'Economie politique officielle, du moral comme du physique. « L'homme, dit l'Evangile, ne vit pas seulement de pain. » Voyez quelle nourriture intellectuelle on donne au peuple!

Voici ce que le budget nous atteste. Seize millions et demi composent la part du ministère de l'instruction publique. Or, de ces seize millions et demi, huit millions sont consacrés à l'instruction dite secondaire. Mais qui profite

de cette instruction secondaire, laquelle consiste dans l'entretien des fonctionnaires supérieurs de l'Université, dotés de six mille, de dix mille et de vingt mille francs de traitements, dans l'entretien des professeurs de facultés, et enfin dans l'entretien des colléges! Qui en profite? les classes riches, les classes propriétaires; nullement les pauvres, nullement le peuple. Cinquante-cinq mille enfants sur toute la nation, cinquante-cinq mille fils de familles, comme on dit, en profitent seuls. Ainsi la classe gouvernante commence par se faire à elle-même l'aumône de huit millions, puis elle fait au peuple l'aumône de sept millions huit cent mille francs. Il est vrai qu'au chapitre du ministère de l'intérieur figure, sur les fonds dits généraux, une somme de deux millions décernée, comme subvention, pour des insuffisances locales, à l'instruction primaire. Voilà donc en totalité neuf à dix millions consacrés à l'instruction de tous les enfants en France, moins les cinquante-cinq mille enfants privilégiés, qui ont pour leur part huit millions.

Or combien y a-t-il en France d'enfants de six à douze ans? Il y en a, au minimum, comme le reconnaissent tous les statisticiens, quatre millions. Ainsi tandis que nos ministres et nos députés accordent huit millions à cinquante-cinq mille enfants appartenant à la classe riche, ils prélèvent sur les mêmes fonds *du budget, fournis jusqu'à concurrence des*

trois quarts par les classes pauvres, une somme qui n'est pas beaucoup plus forte pour l'instruction des trois millions 945 mille enfants qui restent! L'aumône publique faite aux enfants des riches par tous (puisque le budget est payé par tous) est donc cinquante fois plus considérable que l'aumône faite aux enfants des pauvres. Aussi aujourd'hui même plus d'un million des enfants de la France n'apprennent pas seulement à lire.

X.

Barême et Malthus. — Multiplication du capital et multiplication de l'espèce humaine.

Je pense à cet honnête ecclésiastique qui s'imagine que l'on pourrait donner aux institutions de bienfaisance une *organisation forte et puissante!* Il ne connaît pas l'économie politique!

Malthus dit quelque part : « Une société où » règnerait un parfait équilibre entre la popu- » lation et les moyens de subsistance serait » solide comme un diamant. » En attendant, le Malthusien se fait un cœur de Jupiter interprétant sans émotion les arrêts du Destin.

« Quoi! dit Jupiter dans le conseil des dieux, » les injustes mortels osent nous accuser de » leur envoyer les calamités dont ils gémissent; » et ce sont eux-mêmes qui se les attirent par » leur *imprévoyance* (1). »

(1) *Iliade.*

Ainsi se parle à lui-même ou pérore au besoin, dans nos assemblées politiques et dans les salons, l'homme que la lumière de Malthus éclaire. Il établit que l'espèce est en danger, faute de nourriture. Cela fait, il pense à son Capital.

Que d'autres, en effet, payent ce que, pour parler trivialement, on pourrait appeler les *pots cassés* de la folie humaine! Pourquoi cette misérable engeance s'obstine-t-elle à se multiplier sans attendre le besoin des riches? Lui, éclairé par Barême et Malthus, il connaît trop bien la valeur du plus petit capital pour le prodiguer vainement.

Savez-vous, Lecteur, ce qu'une pièce de deux sous capitalisée à six pour cent, en ne tenant compte des intérêts composés qu'après chaque doublement du capital, rapporterait au bout de mille ans? Elle rapporterait 115,292,150 milliards de francs.

L'homme qui connaît Barême et Malthus sait cela, et ne prodigue pas en vain ce précieux germe d'un capital immense.

Il sait aussi, par la même raison des proportions géométriques, qu'un couple humain doublant chaque trente-trois ans, ce qui est, suivant Malthus, la moindre période de doublement que l'on puisse supposer en faisant abstraction des *checks*, artificiels ou autres, produirait, au bout de ce même terme de mille ans, plus de trois milliards d'hommes.

Comment voulez-vous qu'un savant qui sait

si bien ce que vaut un sou, et ce qu'il y a d'hommes possibles au-delà de tous les besoins des riches, fasse quelque cas de ce qu'on appelle la charité! Un philosophe de l'Académie des Sciences morales disait naguère : « Parlez » de vertu aux portiers. » Tout économiste de la même Académie vous dira de même : « Parlez » de charité aux imbéciles. »

Il y a en France, sur sept à huit habitants, un indigent officiel ou un mendiant; voilà la misère *officielle*. Quant à la misère réelle, il y a un indigent réel sur quatre ou cinq habitants. C'est le rapport que donne la mortalité dans les hôpitaux des grandes villes comparée à la mortalité à domicile. C'est le rapport vrai de l'indigence, vrai pour la population des villes et bourgs, vrai encore pour la population des villages (1).

Comment pouvez-vous imaginer que le Capital vous permettra de venir au secours de tant de millions d'hommes à ses dépens? La France avait, en 1789, suivant Necker, 26 à 27 millions d'habitants, suivant Calonne 28 millions; elle en a maintenant 34 millions passés; elle s'est accrue de six à sept millions dans l'espace d'un demi-siècle. Si elle avait suivi la loi la plus modérée d'accroissement dans le cas d'une subsistance médiocre mais assurée, elle aurait aujourd'hui, suivant Malthus, quatre fois la population qu'elle avait en

(1) Voy. *De la Ploutocratie, ou Du gouvernement des riches.*

1789; elle aurait cent douze millions de population. Elle s'est au contraire à peine accrue, et il est démontré néanmoins que les six millions dont elle s'est augmentée sont six millions de misérables.

Et vous parlez de donner une organisation forte et puissante aux bureaux de bienfaisance! Créons plutôt non pas un, mais dix *checks* à la population. Le peuple des campagnes végète avec les communaux : enlevons-lui les communaux! que le Capital s'en empare, et les fasse fructifier, s'il le peut.

Ainsi parle le Capital, ainsi parle l'école de Malthus.

Mais au profit de qui voulez-vous, comme en Angleteterre, chasser le peuple des campagnes? Vous avez déjà une population manufacturière égale à celle de l'Angleterre, et l'industrie anglaise travaille sur un milliard et demi d'importations et sur un milliard et demi d'exportations, tandis que vous, vous n'avez presque, pour alimenter le travail de vos manufactures, que votre population, dont la production est réglée par la demande de moins de deux cent mille chefs de familles, propriétaires uniques du Capital. Que deviendra le peuple quand vous l'aurez fait refluer encore davantage des champs dans les villes?

— Nous créerons des colonies comme l'Angleterre, et la Nature...

— Je vous entends, la Nature mettra elle-même ses ordres à exécution.

Mais avec tout cela que devient l'Evangile? Oh! de l'Evangile, l'*école de Malthus* et les *Juifs rois de l'époque*, ne s'en soucient guère; que l'Evangile devienne ce qu'il pourra. « Tout » puissants en religion, les livres saints n'ont » pas en économie politique plus d'autorité » qu'en physique et en chimie. »

Mais au moins ceux qui parlent au nom de l'Evangile devraient s'en souvenir, de cet Evangile, qu'ils regardent ou font regarder aux autres comme la parole même de Dieu et le Code de l'Humanité.

Non! ceux qui parlent en son nom publient, dans la chaire même où ils parlent en son nom, qu'*il n'est pas le droit*, et qu'*il y a un droit supérieur à lui.*

Oh! voici qui achève le mal! ceux qui, par métier, si je puis m'exprimer ainsi, doivent défendre l'Evangile, l'abandonnent!

Malheur à nous d'être obligés d'adresser à M. Lacordaire, prêchant à Notre-Dame, comme au clergé chrétien qui l'écoutait, et au clergé en général, cette parole de Jésus prêchant sur la montagne : « Vous êtes le sel de la terre; mais » si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui » rendra-t-on? Il ne vaut plus rien qu'à être » jeté dehors et à être foulé aux pieds par les » hommes (1). »

(1) S. Mathieu, chap. V, v. 13.

XI.

Ou l'économie politique, telle que nous venons de la décrire et telle qu'elle est en réalité, succombera, ou la religion sera détruite à jamais.

Les économistes auront du moins rendu ce service de montrer que tout se tient dans la vie des nations, que la question de la charité ne peut pas se séparer de la question de la population; que celle-ci ne peut pas se distinguer de la question des subsistances et de la production; que cette dernière, à son tour, se lie indissolublement à la question de la propriété; que la question de la propriété, d'où dépend la possibilité ou l'impossibilité de l'intervention mutuelle des hommes les uns en faveur des autres, ou en d'autres termes de la charité, est ainsi une question de morale; et qu'enfin morale, politique, économie politique, sont, au fond, du domaine de la religion. Grâce à eux, ce que l'on séparait à tort se rejoint. On séparait à tort la religion de la vie civile et politique, et on ne laissait à la religion d'autre rôle que de prêcher ce qu'on appelle l'aumône. Ils ont providentiellement attaqué la religion jusque dans cette fiche de consolation qu'on lui avait abandonnée; ils ont, par d'impitoyables chaînes de raisonnements, détruit dans la main du prêtre jusqu'à sa dernière *raison* d'être, la charité chrétienne, telle qu'on *l'entend* vulgairement. C'est à la religion au-

jourd'hui à reprendre ses droits, et à leur demander compte de leur prétendue science.

Et, en leur demandant ce compte, elle doit rayonner de nouveau sur tout le domaine de la connaissance et de l'activité humaine. Elle doit porter partout son regard investigateur ; et puisqu'ils ont fait, pour ainsi dire, une synthèse, si l'on peut appeler synthèse l'universelle destruction dont ils ont été les derniers agents, elle doit, à son tour, ériger une synthèse; car tout se tient : le problème de l'économie politique est le problème même de la religion.

Vainement l'Ecole de Malthus s'écrie ironiquement : « Les livres saints, tout-puissants » en religion, n'ont pas en économie politique » plus d'autorité qu'en physique et en chimie. » C'est une erreur, qui annonce tout simplement l'étroitesse du génie de ceux qui la profèrent avec une si risible assurance. Est-ce que le *criterium* de certitude est le même en économie sociale qu'en physique ou en chimie? Est-ce que le monde du *moi* et du *nous* est le monde *extérieur à nous?* Est-ce que nous vivons en société avec les animaux, les végétaux et les corps bruts? Est-ce qu'il y un verbe commun entre eux et nous? Est-ce qu'il n'y en a pas un, au contraire, commun entre nous? Est-ce que la société humaine n'a pas pour base le *consentement?* Est-ce que Dieu, se révélant dans chaque homme, ne se révèle pas à l'homme par *l'homme* même, en vertu du lien qui unit tous

les hommes? Si Dieu a parlé, il faut obéir; si la révélation est vraie, il faut suivre la révélation; si l'Evangile est divin, il faut s'y conformer. Osez dire que Dieu n'a pas parlé, osez dire qu'il n'y a pas de révélation, osez nier la divinité de l'Evangile! Mais ne faites pas d'hypocrisie, et ne dites pas que vous respectez la religion, mais seulement dans son domaine; car tout dans la société humaine est de son domaine, ou elle n'a pas de domaine, et n'est qu'une chimère.

Nous assistons ici à un terrible combat, et dont l'issue sera définitive. Ou l'économie politique, telle que nous venons de la décrire et telle qu'elle est en réalité, succombera, ou la religion sera détruite à jamais. Il ne peut pas y avoir de religion là où l'homme est déclaré, par une loi de la Nature, ennemi de l'homme. Si, comme le prétendent les économistes, la fécondité de la terre a des limites telles que le jour ne serait pas éloigné où les hommes seraient forcés de se manger les uns les autres, dans le cas ou aucun obstacle ne comprimerait le progrès de la population (1), et si déjà, comme ils le disent encore, la terre est arrivée aujourd'hui à sa limite de population, ou à peu près dans certains de nos pays d'Europe, et particulièrement en France; comme il est constant néanmoins que la population augmente malgré tous les obstacles, et comme d'un autre côté

(1) *De la Charité;* ancien *Globe*, tom. II, numéro du 21 mai 1825.

les arrêts apportés à l'accroissement de la population par la misère sont des fléaux, il s'ensuit que l'Humanité est frappée de malheur dans son germe et dans toute son essence, qu'elle est sans espoir, et que le mal, au lieu de diminuer, doit augmenter sans cesse. Donc point de religion. Car quant à cette fausse religion, absolument contraire à toutes les prophéties, qui nous donnerait pour dogme l'éternité du mal sur la terre sans promesse de salut et de résurrection sur la terre, la raison humaine, d'accord avec l'Evangile, l'a renversée à jamais. Vous ne rétablirez jamais le paradis imaginaire et l'enfer imaginaire qu'une très fausse et très absurde interprétation de l'Evangile avait pu substituer à la prophétie claire, positive, incontestable, de cet Evangile.

Le paradis doit venir *sur la terre*; cet Evangile le dit positivement. Le règne du Christ est promis *sur la terre*; c'est ce que cet Evangile annonce de la façon la plus affirmative. Les passages de cet Evangile qui contiennent cette vérité ne sont par un seul, mais sont multiples. Ou plutôt l'Evangile tout entier, dans tous ses détails, comme dans tout son ensemble, n'est que cette vérité. Le fils de Dieu n'est venu sur la terre et ne doit revenir sur la terre que pour cette vérité. Le Christ est pour ainsi dire adéquat à cette vérité même. Nier cette vérité, c'est nier le Christ, c'est nier le salut, c'est nier l'Evangile.

Je laisse de côté toute la tradition de l'Eglise;

le symbole des apôtres (1), comme le symbole de Nicée (2), établit cette vérité. Le Christianisme n'a qu'un *credo,* et ce *credo* affirme ce qu'affirme l'Evangile, la résurrection sur la terre.

L'Evangile, dis-je, est cette vérité; et l'Evangile a donné en même temps le moyen de réaliser cette vérité. Le moyen de réaliser cette vérité, c'est la Charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu et de l'Humanité : *Aimez Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même.* A quoi le Christ ajoute : Ce second précepte est au fond le même que le premier (3).

Que l'Evangile n'ait pas encore pu manifester entièrement ce qu'il contient, et se réaliser, c'est ce qui est trop évident par les horribles tortures qu'endure l'Humanité tout entière, aussi bien ceux qui exploitent que ceux qui sont exploités. Mais ceci n'est pas une objection à faire à l'Evangile, qui contient la promesse

(1) *Sedet ad dexteram Dei patris omnipotentis :* INDE VENTURUS EST *judicare vivos et mortuos.* (Symbolum Apostolorum.)

(2) *Qui propter nos homines, et propter* NOSTRAM SALUTEM *descendit, et incarnatus est, et homo factus passus est, et resurrexit tertia die, et ascendit in cælos, et* ITERUM VENTURUS EST *judicare vivos et mortuos.* (Symbolum Nicæni Concilii.)

(3) S. Matthieu, chap. XXII, v. 34-40. Avec l'économie politique malthusienne, nous ne pouvons plus aimer les hommes. Donc, si nous ne pouvons pas aimer les hommes, nous ne pouvons pas non plus aimer Dieu : c'est l'Evangile qui le dit. Donc plus de Dieu pour nous; car Dieu peut-il exister pour nous sans être aimé de nous! Donc plus de religion.

d'un avenir que l'Humanité seule peut réaliser en faisant descendre en elle la sainte doctrine enseignée dans cet Evangile. Ceci, dis-je, n'est pas une objection à l'Evangile, puisque dans l'Evangile même se trouve la prédiction de l'esprit de connaissance et de science qui organisera l'Evangile et en amènera la réalisation : « Lorsque le Paraclet sera venu, lequel je vous » enverrai de la part de mon Père, savoir » l'Esprit de la vérité qui procède de mon » Père ; c'est lui qui rendra témoignage de moi. » Et vous aussi, vous en rendrez témoignage, » parceque vous êtes dès le commencement » avec moi (1). »

Non, la religion n'a pas menti ; non, l'Evangile n'est pas faux : l'*esprit de science*, consolateur et réparateur, viendra.

Ce qui est faux, c'est l'Economie politique.

L'Economie politique oppose à l'Evangile... quoi ! la proportion supérieure de la population sur la subsistance.

Mais l'Economie politique oublie de dire que ce qui empêche l'accroissement des subsistances, c'est l'égoïsme, dont elle part et qu'elle préconise.

Ainsi ce que l'Economie politique oppose à l'Evangile, c'est réellement la fausse propriété destructrice de la vraie ; ce qu'elle oppose, c'est ce que le Christianisme tout entier a toujours condamné sous le nom d'usure ; ce qu'elle

(1) S. Jean, chap. XV, v. 26-27.

oppose, c'est le lucre, l'intérêt, le gain!

C'est le lucre, l'intérêt, le gain, c'est-à-dire la *guerre* que les hommes se font entre eux, qui, affaiblissant le genre humain et empêchant la production, diminuent la subsistance. Et les économistes ont l'extrême folie d'opposer à l'Evangile le mal que l'Evangile condamne et est venu pour détruire!

XII.

L'Economie politique ordonne de tuer les enfants des pauvres, l'Evangile ordonne de les sauver.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, pas d'erreur absolument nouvelle. L'Economie politique, arrivée, avec Malthus et M. Duchâtel, à ses dernières conséquences, est très ancienne, car c'est l'athéisme; elle est très ancienne, dis-je; car elle se réduit, en définitive, au raisonnement qui engageait les Spartiates à courir sus aux Ilotes, et les Pharaons d'Egypte à faire mourir la postérité des Hébreux.

Si Sparte a été détruite, si l'Humanité a flétri avec horreur ces sauvages exécutions, il semble que cela n'a eu lieu que pour détruire à jamais de pareilles théories politiques. Si Dieu a choisi pour son peuple le peuple hébreu et l'a fait sortir d'Egypte, et si l'Egypte est ensevelie aujourd'hui dans son désert de sable, tandis que la loi de Dieu est aujourd'hui proclamée

par tant de nations, il semble que cela n'a eu lieu que pour ensevelir à jamais les abominables doctrines de la politique des Pharaons. Et pourtant voilà que de nouveau la vérité doit combattre contre les mêmes abominations!

Qu'ordonne l'Economie politique relativement aux enfants dont le nombre paraît surabondant en raison du besoin que la société peut avoir d'eux, c'est-à-dire en raison de la demande que les riches font des pauvres? Elle ordonne de les *tuer*. Ceci est avéré, constant, incontestable; elle ordonne de les tuer! Ecoutez de nouveau Malthus; car la chose est si horrible, qu'il faut l'entendre dix fois avant d'y croire.

« Un homme qui naît dans un monde déjà » occupé, si les riches n'ont pas besoin de » son travail, est réellement de trop sur la » terre. Au grand banquet de la Nature, il n'y » a pas de couvert mis pour lui. La Nature lui » commande de s'en aller, et elle ne tardera » pas à mettre elle-même cet ordre à exécu- » tion. »

Malthus ne dit pas : Opposez-vous à cet ordre, empêchez ce meurtre. Oh! non, il appelle ce meurtre une loi de la Nature! Cet enfant né dans un monde occupé lui paraît *de trop sur la terre*; les riches *n'ont pas besoin de son travail!* Tous les économistes de cette école, et on peut même dire tous les économistes de la ligne d'Adam Smith, à moins qu'il ne s'en trouve de très inconséquents, sont du même

avis que Malthus; leur théorie de la production par le Capital aboutit là. Seulement ce n'est que depuis que Malthus a porté sur ce point son regard scrutateur, qu'on se rend compte de cette nécessité du *sacrifice des enfants pauvres.* Oh ! depuis Malthus, l'économie politique anglaise est entrée en pleine possession d'elle-même, et ses principes sont *inflexibles.* Ecoutez M. Duchâtel :

« Il n'y a que le gouvernement anglais qui » ait reconnu aux pauvres et à leur postérité » le droit d'être nourris par l'Etat, et qui, pour » accomplir cette obligation, ait établi un vaste » système d'aumônes. Mais chez toutes les nations, il est des établissements publics qui dé- » rivent des mêmes principes; sur une moindre » échelle, ils produisent les mêmes résultats. » Ainsi *nous avons nos hôpitaux d'enfants* » *trouvés*, qui se chargent d'élever les en- » fants abandonnés par leurs parents à la » merci de la charité publique. *Les princi-* » *pes inflexibles de l'Economie politique con-* » *damnent ces institutions,* comme elle ré- » prouve la taxe des pauvres; c'est un en- » couragement donné au vice et à l'impré- » voyance, une invitation aux parents de se » décharger du devoir sacré de nourrir leurs » enfants; elles sont la cause du mal qu'elles » prétendent guérir (1). »

Est-il rien de plus positif? Suivant l'Econo-

(1) *De la Charité;* ancien *Globe*, tom. II, numéro du 21 mai 1825.

mie politique, il faut tuer ou, ce qui revient au même, laisser mourir les enfants des pauvres que leurs parents ne peuvent nourrir. De même qu'il ne faut pas établir de taxe des pauvres, à l'instar de ce qui a été fait en Angleterre sous la reine Elisabeth, et qui est mauvais, de même il faut détruire ce qui s'est établi *chez toutes les nations,* et qui ressemble par les effets à cette taxe des pauvres. Les Anglais ont eu tort de croire que les pauvres et *leur postérité* avaient droit à la charité publique ; et *chez toutes les nations* où des établissements publics, dérivant du même principe, produisent les mêmes résultats, quoique sur une moindre échelle, en conservant cette *postérité des pauvres*, il faut détruire ces établissements, afin de *détruire la postérité des pauvres.* LES PRINCIPES INFLEXIBLES DE L'ECONOMIE POLITIQUE CONDAMNENT CES INSTITUTIONS.

Or qu'ordonnent les Livres Saints à l'égard de ces enfants que l'Economie politique ordonne de tuer? Qu'ordonnent la Bible et l'Evangile? Qu'ordonnent et Moyse et Jésus? Qu'ordonne Dieu parlant par Moyse et Jésus, et par tous les prophètes, et par l'Eglise tout entière? Dieu ordonne de les sauver.

Ecoutez le récit de la Bible racontant la naissance de Moyse, et voyez si l'Economie politique Malthusienne n'est pas tout entière condamnée dans les pensées et les paroles de ces Egyptiens qui tuaient les fils des Hébreux *par*

crainte d'un excès de population et d'un manque de subsistance :

« Toutes les personnes qui étaient nées de Jacob étaient soixante-et-dix, avec Joseph qui était en Egypte. Or Joseph mourut, et tous ses frères, et toute cette génération-là. Et les enfants d'Israël foisonnèrent et se multiplièrent extraordinairement ; et ils s'accrurent, et devinrent très puissants, tellement que le pays en fut rempli. Depuis, il s'éleva un nouveau roi sur l'Egypte, qui n'avait pas connu Joseph. Et il dit à son peuple : « Voici ! le peuple des enfants d'Israël est plus nombreux et plus puissant que nous ; venez donc, agissons prudemment avec lui, de peur qu'il ne se multiplie ; que, s'il arrivait quelque guerre, il ne se joigne aussi à nos ennemis ; qu'il ne combatte contre nous, et qu'il ne se retire de ce pays. » Ils établirent donc sur le peuple des commissaires d'impôts, pour l'accabler de charges ; et ils le forcèrent à bâtir des villes fortes à Pharaon, savoir Pithom et Rhamésès. Mais plus on l'affligeait, plus il croissait et se multipliait ; et les Egyptiens voyaient avec chagrin les enfants d'Israël. Et les Egyptiens faisaient servir les enfants d'Israël avec rigueur ; tellement qu'ils leur rendirent la vie amère, par une dure servitude, en les employant à faire du mortier, des briques, et en outre les tenant aux travaux des champs. Tout le service qu'on tirait d'eux était avec rigueur. Le roi d'Egypte parla aussi aux sages-femmes hébreuses, dont l'une s'appelait Sciphra et l'autre Puha, et il leur dit : « Quand vous recevrez les enfants des femmes des Hébreux, si c'est un fils, mettez-le à mort ; mais si c'est une fille, qu'elle vive. » Mais les sages-femmes craignirent Dieu, et ne firent pas ce que le roi d'Egypte leur avait dit ;

car elles laissèrent vivre les fils. Alors le roi d'Egypte appela les sages-femmes, et leur dit : « Pourquoi avez-vous fait cela, d'avoir laissé vivre les fils ? » Et les sages-femmes répondirent à Pharaon : « C'est que les femmes des Hébreux ne sont point comme celles d'Egypte ; car elles sont vigoureuses, elles ont accouché avant que la sage-femme vienne vers elles. » Et Dieu protégea les sages-femmes, et le peuple se multiplia et devint très nombreux. Et parceque les sages-femmes craignirent Dieu, il fit prospérer leurs maisons. Alors Pharaon fit ce commandement à tout son peuple, et dit : « Jetez dans le fleuve tous les fils qui naîtront, mais laissez vivre toutes les filles. » Or un homme de la maison de Lévi épousa une fille de Lévi, laquelle conçut et enfanta un fils ; et voyant qu'il était beau, elle le cacha pendant trois mois. Mais ne le pouvant tenir caché plus longtemps, elle prit un coffret fait de joncs, et l'enduisit de bitume et de poix ; ensuite elle y mit l'enfant, et le posa parmi des roseaux sur le bord du fleuve. Et sa sœur se tenait loin pour savoir ce qui lui arriverait. Or la fille de Pharaon descendit au fleuve pour se laver ; et ses filles se promenaient sur le bord du fleuve ; et ayant vu le coffret au milieu des roseaux, elle envoya une de ses filles pour le prendre. Et l'ayant ouvert, elle vit l'enfant. Et voici, l'enfant pleurait. Elle en fut touchée de compassion, et elle dit : « C'est un des enfants des Hébreux. » Alors la sœur dit à la fille de Pharaon : « Irai-je appeler une nourrice d'entre les femmes des Hébreux, et elle t'allaitera cet enfant. » Et la fille de Pharaon lui répondit : « Va. » Et la jeune fille s'en alla, et appela la mère de l'enfant. Et la fille de Pharaon lui dit : « Emporte cet enfant, et me l'allaite, et je te donnerai un salaire ; » et la femme prit l'enfant, et l'allaita. Et quand l'enfant

fut devenu grand, elle l'amena à la fille de Pharaon, qui l'adopta pour son fils; et elle le nomma Moyse, « parceque, dit-elle, je l'ai tiré de l'eau (1). »

Ainsi survit Moyse, cet *enfant trouvé* que l'Economie politique avait ordonné de détruire. Il survit, et avec lui la *loi de Dieu* triomphe. Tous les Pharaons d'Egypte, et l'Egypte avec ses Pharaons, sont aujourd'hui dans la mort; Moyse vit, la vie éternelle a été donnée à cet *enfant trouvé*, et par lui la vie éternelle est promise à ceux qui comprendront et suivront la *loi de Dieu.* Mais ceux qui suivront ce qu'ils appellent la *loi de la Nature*, cette loi abominable qui ordonne de massacrer les enfants, ceux-là sont sûrs d'entrer dans la mort comme les Pharaons d'Egypte.

Après la naissance de Moyse il faut voir celle de Jésus. L'une est pour ainsi dire la figure ou le reflet de l'autre. De même que les Pharaons d'Egypte, Hérode ordonne la mort des enfants : « Il mit à mort tous les enfants » qui étaient dans Bethléhem et dans tout son » territoire, depuis ceux de deux ans et au- » dessous (2). » Mais, pour bien comprendre ce que l'Evangile nous signifie par ce *massacre des innocents,* il faut combiner le récit de S. Matthieu et celui de S. Luc. Ce dernier évangé-

(1) Exode, chap. II.
(2) S. Matthieu, chap. II, v. 16.

liste rapporte la naissance de Jésus à un de ces dénombrements que les Romains faisaient avec un soin si minutieux, afin d'asseoir l'assiette de l'impôt. Ces dénombrements servaient à imposer aux peuples vaincus une multitude de charges, qui étaient, comme dirait aujourd'hui l'école de Malthus, autant de *checks* à la population. C'est toujours le même fait que l'on vient de voir exprimé dans l'Exode, quand Pharaon dit à son peuple : « Agissons prudemment avec » ces Hébreux, *de peur qu'ils ne se multi-* » *plient,* » et qu'en conséquence il établit sur les Hébreux *des commissaires d'impôts pour les accabler de charges.* Jésus naît dans une étable pendant le dénombrement, et un ange du Seigneur ordonne à Joseph de s'enfuir en Egypte : « Lève-toi ; prends le petit enfant et sa » mère, et t'enfuis en Egypte, et te tiens là » jusqu'à ce que je te le dise ; car Hérode » cherchera le petit enfant pour le faire mou- » rir (1). » Toujours la persécution contre les enfants des pauvres, toujours la loi économique, ou, comme dit Malthus, la loi de la Nature, qui ordonne de faire mourir la postérité des pauvres par des impôts ou d'autres *checks* artificiels, par la crainte qu'ont les triomphants du monde, les vainqueurs, les maîtres, les riches, du défaut de subsistance, et par la nécessité où ils sont de calculer que les esclaves ou prolétaires chargés du travail, devant abso-

(1) S. Matthieu, chap. II, v. 13.

lument être nourris les premiers, eux et leurs familles, pour pouvoir travailler, le revenu des propriétaires diminue en raison de l'accroissement des travailleurs inutiles. Moyse, condamné à mourir, avait échappé à la mort, en Egypte même, par la pitié d'une femme. C'est pour cela sans doute qu'une voix du Ciel ordonne que le nouveau Moyse soit conduit en Egypte pour être préservé. Ainsi survit Jésus, cet *enfant trouvé* que l'Economie politique avait ordonné de détruire. Il survit, et, avec lui, *la loi de Dieu* triomphe de nouveau, comme elle avait triomphé avec Moyse. Tous les Hérodes, serviteurs des Romains et tyrans de leurs frères sont aujourd'hui dans la mort; Jésus vit, la vie éternelle a été donnée à cet *enfant trouvé,* et par lui la vie éternelle est promise à ceux qui comprendront et suivront *la loi de Dieu.* Mais ceux qui suivront ce qu'ils appellent *la loi de la Nature*, cette loi abominable qui ordonne de massacrer les enfants, ceux-là sont sûrs d'entrer dans la mort comme Hérode.

XIII.

La loi de la Nature des économistes est l'opposé de la loi de Dieu.

Il ne traquait pas, il ne poursuivait pas, il n'assassinait pas les enfants trouvés, comme l'Economie politique Malthusienne, lui, ce fils *de Dieu*, *né* dans une crèche, lui, cet enfant

trouvé, qui échappa à la fureur d'Hérode, ce Malthusien du temps :

« Alors on lui présenta de petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât pour eux. Or les disciples reprenaient ceux qui les présentaient. Mais Jésus leur dit : « Laissez ces petits enfants, et ne les empêchez point de venir à moi ; car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent (1). »

Toute la morale chrétienne est fondée sur l'imitation du type révélé dans l'Evangile. Incarner en soi l'idéalité qui se manifesta sur la terre dans la personne du Christ, comprendre sa doctrine, et la pratiquer en s'efforçant d'imiter ses actions, voilà la règle du Chrétien. Si vous supprimez cette règle, il n'y a plus de Christianisme. Or l'Ecriture a résumé en un seul mot ce type que tout Chrétien doit s'efforcer d'imiter : *Pertransiit benefaciendo* (2) : « Le Christ a passé sur la terre *en faisant du* » *bien.* » Faire du bien est donc la loi par excellence du Chrétien.

Mais voilà l'Economie politique qui prétend qu'imiter cette bienfaisance, c'est être *insensé* et *immoral!* voilà l'Economie politique qui déclare le principe même de cette bienfaisance une *erreur!* voilà l'Economie politique qui flétrit et condamne tout ce que l'Evangile a fait faire :

« Quel bien, s'écrie M. Duchâtel, ont pro-

(1) S. Matthieu, chap. XIX.
(2) *Qui pertransiit benefaciendo* et sanando, Act. X, 38.

» duit les fameuses lois anglaises sur les pau-
» vres? Le législateur se flattait de détruire la
» misère? mais il n'a fait qu'augmenter le nom-
» bre des misérables. Partout à côté du pauvre
» il a voulu placer l'aumône; partout à côté
» de l'aumône sont nés des pauvres nouveaux.
» Ces lois ont subi une épreuve de près de
» trois siècles, et pendant trois siècles elles
» n'ont été qu'une source de maux et d'oppres-
» sions; *elles ont imposé aux riches un fardeau*
» *qui a toujours été croissant, et les pauvres*
» *n'en ont pas profité; car sur l'étendue des*
» *secours s'est réglé le nombre de ceux qui les*
» *ont reçus.* Si un sentiment d'honneur et de
» dignité ne détournait pas l'ouvrier anglais de
» se mettre à la charge de la paroisse, si de
» mauvais traitements, des dégoûts n'avaient
» pas accompagné la distribution des secours,
» les conséquences du système se seraient
» montrées encore plus effrayantes et plus
» funestes; *les injustes et oppressifs règlements*
» *qui ont contrarié dans l'exécution le prin-*
» *cipe du statut d'Elisabeth ont sauvé l'An-*
» *gleterre* (1). »

Et plus loin :

« Les établissements publics ont été précé-
» dés par les fondations de la charité chré-
» tienne. Les moines, comme le parlement an-
» glais, cherchaient à détruire la misère ; mais
» les aumônes des couvents n'ont pas obtenu

(1) *De la Charité;* ancien *Globe,* tom. II, numéro du *21 mai 1825.*

» plus de succès que les libéralités du législa-
» teur; elles employaient les mêmes moyens,
» et *avaient pour origine la même erreur*. Seu-
» lement, comme elles fournissaient aux pau-
» vres la subsistance sans exiger aucun travail,
» outre l'imprévoyance, elles provoquaient la
» fainéantise. Il n'est pas de puissance sur la
» terre qui puisse chasser la misère par des
» dons et des aumônes (1). »

Et plus loin :

« Il n'est donc qu'un remède contre les
» maux que la misère enfante, et ce remède
» est à la disposition de ceux-là mêmes qui
» souffrent de la misère... *C'est à l'ouvrier à*
» *ne pas mettre au monde plus d'enfants que*
» *son revenu ne lui permet d'en nourrir en*
» *demeurant dans l'aisance*. Sa condition,
» pour employer la langue de la science,
» DÉPEND du *rapport entre la demande de*
» *travail et l'offre*; il ne peut pas déterminer
» la demande, mais *l'offre est en son pou-*
» *voir* (2). »

Ne vous semble-t-il pas entendre le Pharaon d'Egypte parlant à son peuple !

Que dit le Pharaon ?

« Le peuple des enfants d'Israël est plus grand
» et plus puissant que nous ; venez donc, agis-
» sons prudemment avec lui, de peur qu'il ne
» se multiplie. »

(1) *De la Charité;* ancien *Globe*, tom. II, numéro du 21 mai 1825.

(2) Ibid.

Que dit M. Duchâtel?

« Il ne faut pas imposer aux riches un far-
» deau qui pourrait aller toujours croissant. »

Pharaon employe différents moyens, et, voyant qu'ils sont tous insuffisants, il finit par dire à son peuple :

» Jetez dans le fleuve tous les fils qui naî-
» tront, mais laissez vivre toutes les filles. »

L'Economie politique n'étant pas en mesure de faire cette distinction entre les fils et les filles, et considérant d'ailleurs que le besoin de filles du peuple ne se fait pas sentir, parceque, pour employer le langage de la science, l'offre est toujours supérieure à la demande en ce genre de produits, proclame ce qui suit :

« Pas de charité, pas de bienfaisance ; que le peuple des pauvres se charge lui-même de limiter la population. Qu'il proportionne l'*offre* à la demande. Tout ce qui excèdera le besoin des riches périra. Que rien ne secoure celui qui naît sans que les riches aient fait la demande de sa naissance. Que rien ne préserve de la mort celui qui, étant né, se trouve sans travail. On a suffisamment essayé de la charité dans les siècles passés. Le principe de la charité chrétienne est une erreur. La charité est nuisible aux riches ; elle leur impose un fardeau. Elle n'est pas même utile aux pauvres ; car, le nombre des pauvres augmentant à la faveur de cette charité. ils ne deviennent pas riches : or qui n'est pas riche n'est pas un homme. »

Si le royaume des cieux, comme dit l'Evangile, est pour ceux qui ont l'innocence des enfants, il n'est pas pour ceux qui, après dix-huit siècles et demi de Christianisme, ont osé écrire de pareilles maximes.

XIV.

L'Economie politique nous enlève le salut, et détruit du même coup la foi, l'espérance, et la charité.

Il s'agit du salut !

Dans l'Ecriture sainte, comme dans les auteurs profanes, le *salut* signifie la santé, la conservation, la prospérité, l'exemption du mal, la victoire sur la douleur et la mort. Or le *salut* est promis à l'Humanité. Le fonds même du Christianisme, c'est que Dieu a voulu le salut de l'Humanité.

L'Economie politique nie que l'Humanité puisse être sauvée. Suivant elle, l'Humanité est à jamais condamnée au mal. Ecoutons encore M. Duchâtel :

« Dans nos sociétés civilisées, où le sol ap-
» proprié, où un vaste Capital fournissent à
» leurs possesseurs des revenus larges et assu-
» rés, une partie de la nation vit dans la sé-
» curité et l'abondance ; la misère s'est réfu-
» giée dans les classes inférieures. Les classes
» inférieures vivent de salaires, et ces salaires
» se mesurent sur l'étendue des capitaux. Le
» rapport de la population aux capitaux règle

» l'aisance des individus ; car la part de chacun » n'est autre chose que la somme des capitaux » divisée par le nombre des salariés. C'est donc » une trop grande concurrence des travailleurs » qui est le principe de la misère. La popula- » tion est misérable, parcequ'elle est trop » nombreuse. *C'est de la même facon que les » plantes se disputant un sol limité s'étouffent » l'une l'autre, et qu'après une multiplication » trop abondante, périssent ou s'entre-dévorent » les animaux.* Que FONT DONC LES RELIGIONS, » LES LÉGISLATEURS QUI ENCOURAGENT, comme » le demande Montesquieu, LA PROPAGATION » DE L'ESPÈCE HUMAINE (1) ! »

Peut-il y avoir condamnation plus positive du Christianisme et de toute religion! Pas de salut pour notre espèce; elle est condamnée à *s'étouffer comme les plantes*, à *s'entre-dévorer comme les animaux*.

Suivant le Christianisme, il y a trois *vertus* ou *puissances* qui nous conduisent individuellement et par là conduisent l'Humanité tout entière au salut promis par Dieu même. Ces trois vertus, flambeau et appui des vertus secondaires qu'on appelle *vertus morales*, sont appelées *vertus théologales*, c'est-à-dire vertus ayant Dieu et sa *promesse* pour objet. Ces vertus sont la *foi*, l'*espérance*, et la *charité :* la *foi*, par laquelle nous croyons à Dieu et à la promesse de salut qu'il a faite à l'Humanité;

(1) *De la Charité;* ancien *Globe*, tom. II, numéro du *21 mai 1825.*

l'*espérance*, par laquelle nous nous confions à cette promesse, sachant qu'il sera fidèle à la remplir; la *charité*, par laquelle nous aimons Dieu et l'Humanité, Dieu dans l'Humanité, et l'Humanité en vue de Dieu, notre Créateur et souverain Bien.

Or l'Economie politique nous enlève du même coup la foi, l'espérance, et la charité.

XV.

Le naufrage.

Orgie de notre temps, orgie des politiques, des savants, des artistes, et des industriels, je sais maintenant ta loi, ta cause et ton dernier mot, ton *alpha* et ton *oméga*. Cet *alpha* et cet *oméga*, c'est l'Economie politique qui enseigne à tuer les enfants.

Que d'horribles manières de suivre le précepte de Malthus notre siècle connaît et pratique!

O naufrage de la Méduse!... Là aussi il n'y avait ni foi, ni espérance, ni charité. Enfer! s'écriait-on, pas de salut! mourir de faim, et tomber dans le gouffre! L'Océan est là pour recevoir mon cadavre! Je vois ses monstres prêts à me dévorer. Je sens la faim dans mes entrailles, et j'ai peur de cette eau... Que la mort est près de moi! et qu'elle est horrible! Mourir! Il faut donc mourir!... Non, je ne *veux pas mourir*!... Il faut mourir! Damna-

tion! mais je ne tomberai que le dernier! Voilà un enfant qui expire sur le sein de sa mère! que mes dents se repaissent de son corps! Ah! vous voulez m'enlever ma nourriture! Je suis plus fort que vous. Que le combat décide entre nous! apprêtez-vous à me servir de proie. — Ainsi parlait l'homme sur le radeau battu par la tempête, sans agrès, sans boussole, poussé on ne savait où par les flots d'une mer houleuse, sous un ciel sans soleil et sans étoiles. C'est qu'on était arrivé à cette limite dont parle Malthus; la subsistance était trop rare pour la population. Il fallait *s'étouffer comme des plantes se disputant un sol limité, ou s'entre-dévorer comme des animaux*..... Emblème de l'Economie Malthusienne, naufrage célèbre, je ne m'étonne pas que les poètes et les peintres t'aient choisi souvent pour symbole des sombres rêveries que leur inspire le temps où nous vivons. Byron voyait en toi l'enfer; et Géricault aussi, ce fier génie, qui t'a peint comme il aurait peint l'Achéron, dans les *ténèbres visibles* dont parle Milton quand il décrit l'empire de Satan. C'est aussi comme le symbole le plus éclatant de notre époque que la fantaisie de Delacroix t'a tiré des ombres solennelles où Géricault t'avait placé, pour te peindre en miniature miroitant sous un sombre rayon de soleil. Oui, cette barque où tout expire, cette barque où l'on meurt en désespéré, cette barque où *l'homme* mange l'homme, c'est la barque de

l'Humanité voguant sans foi, sans espérance, et sans charité, sur l'abyme du temps, pendant que la planète insensible, emportant le genre humain consterné, décrit au milieu de l'espace ses orbes éternellement les mêmes !

Pas de salut ! je vais mourir ! La terre est là pour recevoir mon cadavre ; les vers dévoreront ma chair ! Et je ne suis que chair ! Damnation sur le genre humain ! Il a plu à ce que les savants appellent la Nature, à ce que les mystiques appellent Dieu, de donner à toutes les espèces une faculté indéfinie de se multiplier ; mais cette Nature ou ce Dieu ont oublié de donner à leurs malheureuses créatures des moyens de subsistance en rapport avec cette faculté. Les plantes s'étouffent, les animaux s'entre-dévorent. Donc ruine, et famine, et meurtre, et pillage dans cette espèce humaine construite comme les autres espèces et pullulant comme elles. Tous ces rêves de salut qu'on a appelés des religions viennent tomber devant cette loi de la Nature enfin comprise.

LES SAVANTS.

« La chose est certaine : tout se réduit à une question de chiffres, à la question des figures 1, 2, 3, 4, 5... opposées à 1, 2, 4, 8, 16.... La tortue ne saurait atteindre le lièvre : la subsistance s'avance comme une tortue, la population court comme le lièvre. La *tendance universelle* qu'ont les êtres à se mul-

tiplier au-delà des moyens d'alimentation préparés et nécessaires pour eux existe pour l'homme, comme pour tous les autres animaux. Les plantes s'étouffent, les animaux s'entre-dévorent ; il en est de même de l'espèce humaine. Créez donc des *checks* à la population. Voilà ce qu'Isis, la grande déesse enveloppée de voiles, nous a révélé. »

LES POLITIQUES.

« Les savants ont dit la vérité. Soumettons-nous au Destin, conformons-nous à ses lois. Qui pourrait vaincre une loi de la Nature! Notre fonction est d'empêcher le développement de l'espèce. Créons des *checks* à la population. »

LES ARTISTES.

« Qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait pas, c'est le mal qui l'emporte. A quoi sert de s'occuper d'une chimère! soumettons-nous au Destin. Il n'y a de bon dans le monde que le plaisir et la volupté. C'est l'or qui gouverne le monde, c'est l'or qui procure la volupté. Célébrons l'or et la volupté. »

LES INDUSTRIELS.

« Soignons nos revenus. Alerte au gain! Ce monde est une forêt où chacun est occupé de dépouiller son voisin. Vous entendez bien ce que disent les savants, ce que répètent tout bas les politiques, ce que chantent les artistes. Nous sommes les plus sensés, nous qui son-

geons au gain, et qui ne connaissons pas d'autre Dieu. »

Damnation donc sur l'Humanité, puisque politiques, savants, artistes, industriels, sont encore ce genre humain stupide que les poètes nous représentent en proie aux terreurs de la mort :

O genus attonitum gelidæ formidine mortis!

XVI.

L'Evangile.

Mais voici le Christ qui ne craint pas le naufrage, car il s'avance vers ses disciples *en marchant sur les flots*. Le miracle de la multiplication de la subsistance par la communion, par l'association, par le retour à l'unité, est le miracle perpétuel de l'Evangile. Or l'Evangile est la figure de la vérité et de la vie. Comme Noé, l'ancien réparateur du monde, Jésus se retire dans une barque, et plane sur les ruines de ce monde où les hommes s'étouffent et s'entre-dévorent.

« Et Jésus se retira de là dans une barque, en un lieu écarté, à part. Et quand le peuple le sut, il sortit des villes, et le suivit à pied. Et Jésus étant sorti de la barque vit une grande multitude, et il fut ému de compassion envers eux, et guérit leurs malades. Et comme il se faisait tard, ses disciples vinrent à lui,

et lui dirent : « Ce lieu est désert et l'heure est déjà avancée ; renvoie ce peuple, afin qu'ils aillent dans les bourgades, et qu'ils y achètent des vivres. » Mais Jésus leur dit : « Il n'est pas nécessaire qu'ils y aillent ; donnez-leur vous-mêmes à manger. » Et ils lui dirent : « Nous n'avons ici que cinq pains et deux poissons. » Et il leur dit : « Apportez-les moi ici. » Et après avoir commandé que le peuple s'assît sur l'herbe, il prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les mains au ciel, il rendit grâces ; et ayant rompu les pains, il les donna aux disciples, et les disciples les donnèrent au peuple. Tous en mangèrent, et furent rassasiés ; et on emporta douze paniers pleins des morceaux qui restèrent. Et ceux qui avaient mangé étaient environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les petits enfants. Aussitôt après, Jésus obligea ses disciples d'entrer dans la barque et de passer avant lui de l'autre côté, pendant qu'il renverrait le peuple. Et après qu'il l'eut renvoyé, il monta sur une montagne, pour être à part, afin de prier ; et la nuit étant venue, il était là seul. Cependant la barque était déjà au milieu de la mer, battue des flots ; car le vent était contraire ; et à la quatrième veille de la nuit, Jésus alla vers eux, marchant sur la mer. Et ses disciples le voyant marcher sur la mer, furent troublés ; et ils dirent : « C'est un fantôme ; » et de la frayeur qu'ils eurent ils s'écrièrent. Mais aussitôt Jésus leur parla et leur dit : « Rassurez-vous ; c'est moi, n'ayez point de peur. » Et Pierre, répondant, lui dit : « Seigneur, si c'est toi, ordonne que j'aille vers toi en marchant sur les eaux. » Jésus lui dit : « Viens. » Et Pierre étant descendu de la barque, marcha sur les eaux pour aller à Jésus. Mais voyant que le vent était fort ; il eut peur, et comme il commençait à enfoncer, il s'écria et dit : « Seigneur, sauve-moi. » Et inconti-

nent Jésus étendit la main et le prit, lui disant : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Et quand ils furent entrés dans la barque, le vent cessa. Alors ceux qui étaient dans la barque vinrent et l'adorèrent, disant : « Tu es véritablement le fils de Dieu. » Et ayant passé le lac, ils vinrent dans le pays de Génézareth. Et quand les gens de ce lieu-là l'eurent reconnu, ils envoyèrent par toute la contrée d'alentour, et ils lui présentèrent tous les malades. Et ils le priaient qu'ils pussent seulement toucher le bord de son habit ; et tous ceux qui le touchèrent furent guéris (1). »

LE CHRIST.

« Non les savants n'ont pas dit la vérité. C'est moi qui suis la Vérité et la Vie. Vous voulez vous manger les uns les autres ; vous voulez manger les enfants ! O monstres, ô insensés ! Vous ne croyez donc pas en Dieu, notre Père céleste ! Vous ne croyez donc pas à la promesse, au salut ! Eh bien ! mangez-moi d'abord, mangez ma chair et buvez mon sang. »

Les hommes ont bu le sang de Jésus-Christ et mangé sa chair pendant dix-huit siècles ; et les voilà retombés dans leur effroi sacrilége ! Ils n'ont pas compris le mystère de l'EUCHARISTIE !

Quelle horreur ! L'homme, arrivé à un certain point de sa science se perdant lui-même

(1) S. Matthieu, chap. XIV.

dans sa science, et finissant par s'effrayer de sa destinée! s'abandonnant lui-même! et, après s'être fait son propre Dieu, se déclarant impuissant! voyant la Nature avec effroi, et contemplant au-dessus de sa tête un Destin muet dont les ordres terribles le condamnent à une affreuse destruction! ne se concevant d'autre moyen d'échapper à cette destruction que de détruire ses semblables, c'est-à-dire de se détruire lui-même, de détruire en lui l'Humanité! Quelle horreur, dis-je! Et pourtant, il ne faut pas nous le dissimuler, nous en sommes là....

XVII.

Si l'Evangile avait raison.

Et si Jésus avait raison!

Si la loi de l'homme n'était pas la loi des plantes et des animaux!

Si l'Humanité n'entrait pas dans ce qu'on appelle les trois règnes de la Nature!

Si l'Humanité formait un quatrième règne, où cette nécessité de s'étouffer et de s'entre-dévorer n'existât point!

Si le mode de nutrition de l'homme par l'homme était purement spirituel!

Si l'homme pouvait se nourrir spirituellement de son semblable avec profit pour l'un et l'autre!

Si l'homme et son semblable étaient au fond

le même homme ! Si tous les hommes ne formaient qu'un seul homme, une seule Humanité !

Si l'homme, ainsi conscient de sa nature, rendu à sa nature, pratiquant sa nature, devait devenir supérieur à ce qu'on appelle la Nature !

S'il devait fouler aux pieds ce serpent de la destruction, ce Typhon, ce Satan, au nom duquel les Malthusiens asphyxient les nouveau-nés du genre humain !

Si les savants qui parlent proportions et nombres, et qui opposent la progression de la population en raison géométrique à la progression de la subsistance en raison arithmétique, avait oublié de considérer la progression très géométrique du Capital, qui se place comme un mur d'airain entre le besoin qu'a l'Humanité de se développer et la faculté qu'elle a de le faire !

Si c'était le Capital lui-même qui était la cause du manque de subsistance !

Si le Capital, en faisant de la production le monopole de quelques-uns, empêchait la production !

Si, avec un autre mode d'organisation, la production devait s'augmenter en proportion de la population !

Si, en outre, la véritable loi de la population n'était pas celle que les savants observent soit chez les riches, soit chez les pauvres !

Si l'Humanité, rendue à sa vraie nature,

connaissant les lois de l'organisation humaine, et pouvant les suivre, devait offrir dans son accroissement une autre proportion que celle qu'on lui suppose !

Si l'intention du Créateur sur l'Humanité, en plaçant l'Humanité au plus haut rang de ses ouvrages, et, comme dit la Bible, en faisant l'homme après tous les autres êtres, avait été de proportionner la véritable multiplication du genre humain aux moyens de subsistance que la nature spirituelle de cette Humanité, en organisant cette Humanité, fournirait à cette Humanité !

Si la loi de Dieu différait ainsi de ce que les économistes athées appellent la loi de la Nature !

Si Dieu était plus grand, plus puissant, plus miséricordieux qu'ils ne pensent !

Si Dieu existait !

Si les athées économistes, en le niant, prouvaient seulement l'inanité de leurs pensées !

Si le mot de la Bible était vrai : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*; c'est-à-dire : L'homme ayant nié Dieu, Dieu par là même s'est retiré de lui, et il est devenu insensé !

Oh ! les hommes portent la mort dans leur sein, et ils s'effrayent de la mort ! Ils la produisent : comment ne les effrayerait-elle pas !

Ils portent la mort dans leur sein, en effet, ceux qui, n'aimant pas les hommes, créent *ce qui détruit* l'espèce humaine.

Ils s'en prennent à la Nature, qu'ils s'en prennent à eux-mêmes. A nous de retourner contre eux la parole qu'Homère prête à Jupiter!

Non, encore une fois, la religion n'a pas menti, non l'Evangile n'est pas faux.

Ce qui est faux, ce qui est pernicieux, ce qui est coupable, ce qui ôte à l'Humanité ses ressources, ce qui fait qu'elle est aujourd'hui réduite aux abois, et que les gouvernements des nations civilisées n'ont pas d'autre fonction, en réalité, que d'exécuter avec le plus de décence possible ce que les sauvages de Sparte appelaient la chasse aux Ilotes, de procurer la mort des hommes, d'arrêter le progrès naturel de la population humaine et de détruire dans leur germe les générations qui devraient naître, ce qui tue l'Humanité, ce qui l'empêche d'être et de se développer, d'obéir au précepte divin: *Croissez et multipliez et remplissez la terre,* ce qui couvre cette terre de vol et de prostitution, d'homicides et de ravages, ce qui produit tous les tourments de l'âme et alimente l'enfer où la race humaine est brûlée, ce qui est le mal, en un mot, et tous les maux ensemble, c'est l'égoïsme condamné par l'Evangile, c'est l'abus de la propriété, c'est la fausse propriété, c'est la propriété coupable, c'est la propriété usurpatrice, c'est la propriété des économistes, c'est le Capital.

Oh! je le crois bien que les économistes du Capital et de l'Usure doivent s'effrayer du sort *où est réduite* l'Humanité!

Ils commencent par admettre la destruction, et ils s'étonnent ensuite des effets de la destruction, du manque de subsistance ! Ils commencent par admettre l'égoïsme comme base de la propriété, et ils s'étonnent ensuite que la bonté de Dieu ait pour l'Humanité ainsi déchue de si étroites limites ! Ils commencent par admettre, en un mot, tout ce que l'Evangile condamne, et ils triomphent ensuite de l'Evangile, et se rient de ses promesses ! Mais c'est là une absurde pétition de principes, et un outrage au principe même qu'ils invoquent sans le comprendre, le principe de la propriété.

Nous combattons contre une doctrine impie, monstrueuse, immorale, destructrice de l'Humanité. Nous avons commencé à lui opposer l'Evangile ; nous lui opposerons, la tradition constante du Christianisme. L'Economie politique telle qu'elle est comprise et enseignée, c'est l'Egoïsme couronné. Il faut que les âmes se décident entre la Charité et l'Egoïsme, entre le Christianisme et le Capital. Jésus a dit : « Nul ne peut servir deux maîtres. Vous ne » pouvez servir Dieu et Mammon. »

P. S. Les journaux de Paris (du 19 janvier) nous apportent le compte-rendu d'un nouveau discours de M. Lacordaire, lequel clôt les conférences de cet orateur pour cette année.

Cette conférence finale pourrait être intitu-

lée *Solution du problème social par le monachisme.*

Supposez, lecteur, que quand le Pharaon d'Egypte dont parle la Bible ordonnait de tuer les fils des Hébreux, de peur que les Hébreux ne se multipliassent, et que la subsistance ne devînt trop rare, un prêtre de Memphis fût venu lui dire : « Permettez-moi, Seigneur, de prêcher ces hommes ; il ne sera plus nécessaire de faire mourir leur postérité, du moins en si grand nombre ; car je persuaderai à beaucoup d'entre eux de n'en pas avoir. »

Telle est l'attitude que M. Lacordaire achève de prendre dans ce discours devant Mammon et l'Economie politique.

Il dit à Mammon : « Vous avez tout droit, et l'Evangile n'a pas droit contre vous. Vous avez un droit primitif et antérieur. Mais vous voyez bien que vous êtes embarrassé vous-même d'un excédant de population ; laissez-nous donc rétablir la vie monastique. »

Il dit à l'Economie Malthusienne : « Vous n'avez rien trouvé de mieux, au bout de toutes vos recherches, que de prêcher le célibat. Laissez-nous donc rétablir les ordres monastiques qui pratiquaient le célibat. Vous avez été jusqu'à conseiller l'émasculation et l'asphyxie des nouveau-nés : or les moines sont, comme dit Pline à propos des Esséniens, une nation éternelle sans postérité, un gouffre où vient s'engloutir l'excédant de population. »

M. Lacordaire a fait valoir les avantages que

la société retirerait de la multiplication des ordres monastiques jusqu'à dire : « Quand on visite, Messieurs, les pays étrangers où cette in-
» stitution est en pleine vigueur, on rencontre
» peu de familles qui n'aient dans ces commu-
» nautés quelques représentants. Eh bien ! c'est
» la dot d'une fille de moins, c'est l'établisse-
» ment d'un fils ; et presque toutes les familles
» dans ces pays-là se trouvent exonérées. »

Le but de toutes les concessions que M. Lacordaire a fait faire à l'Evangile nous est donc maintenant révélé !

M. Lacordaires ne connaît pas d'autre solution du problème de la population et du prolétariat que la reconstruction du passé !

On ne reconstruit pas le passé.

Nous avons remarqué dans ce discours de M. Lacordaire l'emploi de formules que nous sommes en droit de revendiquer au profit d'une Doctrine qui n'est pas assez la sienne. Nous avions déjà fait cette remarque en lisant ses autres conférences. Parlant cette fois-ci à ses auditeurs, il leur dit : « Mais vous êtes trop
» peu avancés, permettez-moi de vous le dire,
» pour que je vous parle de la SOLIDARITE;
» un temps viendra où il faudra bien que nous
» fassions votre éducation à cet égard ; que ce-
» lui qui peut l'entendre l'entende, que celui qui
» peut le comprendre le comprenne et en fasse
» son profit. » Si M. Lacordaire comprend réellement, comme ces paroles le feraient supposer, la Doctrine de la Solidarité, la Doctrine

de l'Humanité, pourquoi fait-il faire à l'Evangile des concessions indignes de l'Evangile ! Il est écrit dans l'Evangile : « On n'allume point » une chandelle pour la mettre sous un bois- » seau, mais on la met sur un chandelier, » et elle éclaire tous ceux qui sont dans la » maison. »

TROISIÈME SECTION.

(MARS 1846.)

—

L'HUMANITÉ ET LE CAPITAL.

I.

Dessein de cette section.

Il est étrange à quel point de brutalité les prétendus savants nommés économistes sont tombés, lorsque, méconnaissant les premiers principes non pas seulement de la religion, mais de la législation, ils se sont mis à adorer le Capital, c'est-à-dire l'Usure; car il n'y a aucune différence entre ces deux noms d'une même chose, l'abus de la propriété. Quand on jette les yeux sur la tradition, qu'on relit tout ce qu'avait prononcé la sagesse humaine, soit sous la forme de décrets religieux, soit sous celle de lois civiles, et qu'on voit l'audace avec laquelle on préconise aujourd'hui ce que les lois divines et humaines ont toujours condamné, on est pris d'un immense étonnement. Mais quand on considère les affreux ravages que produit ce mal si justement défendu par

toutes les lois humaines et divines, ce n'est plus de l'étonnement qu'on éprouve, mais une sorte de désespoir. Quoi! la raison humaine est si faible et si incertaine, qu'après avoir connu la vérité, elle s'en éloigne, et passe volontiers au pôle de l'erreur!

Est-ce, en effet, une vérité nouvelle, que celle-ci : *L'abus de la propriété connu sous le nom de Capital est une chose inique et coupable?* Sont-ce des novateurs qui ont découvert cela? Est-ce un paradoxe jeté par eux dans le monde? Oh! bien loin que ce soit une idée nouvelle et paradoxale, c'est une vérité connue depuis un nombre infini de siècles, et sanctionnée par toutes les législations. Ce qui est nouveau, c'est cette apologie hardie, effrontée, impudente, contraire à la religion et aux principes des lois, que l'on fait aujourd'hui du Capital sous le nom respectable de Propriété.

J'ai le dessein de rappeler les textes mêmes de la tradition concernant ce qu'on nomme le Capital. Mais il faut d'abord que je montre, au moins sommairement, les inconvénients de ce Capital, que toutes les lois humaines et divines condamnent.

Pour cela, je commencerai par parler de ce que les économistes appellent *défaut de subsistance;* mais j'en parlerai autrement qu'eux.

II.

Ce qu'on appelle défaut de subsistance.

On appelle *défaut de subsistance* le massacre que le Lucre, c'est-à-dire la Guerre et la Conquête sous sa forme moderne, produit dans l'Espèce Humaine.

L'accroissement des moyens de subsistance étant, suivant les économistes, impossible en certains pays, après que la population a atteint une certaine limite, et n'ayant lieu dans les pays les plus favorisés, et alors même que la population est encore peu nombreuse, qu'en proportion arithmétique, tandis que, suivant eux, l'accroissement de la population tendrait partout et constamment à avoir lieu en proportion géométrique, tout l'excédant de population possible se trouve détruit par le manque de subsistance. C'est ce meurtre que Malthus appelle *loi de la Nature*.

Ce meurtre s'opère de deux façons, sur ceux qui sont nés ou qui naissent, et sur ceux qui pourraient naître et qui sont éteints, pour ainsi dire, avant de naître.

Mais pourquoi l'accroissement des subsistances est-il impossible, ou n'a-t-il lieu qu'en proportion arithmétique, tandis que l'accroissement de population tendrait à avoir lieu en proportion géométrique?

Le salut de l'Humanité gît tout entier dans cette question.

C'est donc cette question qu'il fallait sonder, quand Malthus, il y a un demi-siècle, énonça ses fameuses propositions. Il s'agissait de voir comment se fait la production sous la loi du Capital, afin de découvrir si la production sous une autre loi ne serait pas toujours possible, et ne s'accroîtrait pas autrement qu'en proportion arithmétique; et si, également, sous une autre loi, la multiplication naturelle de l'espèce humaine serait celle que lui assignent les conjectures basées sur le fait actuel. Les deux termes de la formule, savoir l'accroissement de subsistance et l'accroissement de population, ont été étudiés, comparés, mis en opposition sous la loi de l'inégalité, sous la loi du Capital: que conclure de là? Que sous la loi du Capital les choses se passent ainsi; que sous cette loi la tendance de la population à s'accroître surpasse la possibilité qu'a cette population de se nourrir; que sous cette loi, par conséquent, il n'y a pas de salut pour l'Humanité; qu'il faut subir les divers fléaux de la destruction, et même en créer artificiellement; inventer, comme dit Herrenschwand, le maître de Malthus, des moyens *raisonnables* de se débarrasser de l'excès de population; condamner enfin toute piété humaine, toute charité, toute religion. Oui, tout cela est logique, tout cela est raisonnable, parceque tout cela est vrai, sous la loi du Ca-

pital. Mais tout cela n'est raisonnable et bon à soutenir que sous cette loi.

J'ai peine à comprendre que, dans les rangs ennemis de Malthus, il ne soit venu à l'esprit de personne d'opposer calcul à calcul, mathématique à mathématique, et de dire aux partisans de ses conclusions : « Vous comparez la progression arithmétique de l'accroissement de subsistance à la progression géométrique de la population. Mais si l'accroissement de subsistance n'a lieu, dans les conditions les plus favorables, et sauf le cas où le sol est vierge et inculte, qu'en proportion arithmétique, cela ne proviendrait-il pas de ce que le Capital croît, entre les mains d'un petit nombre d'hommes, en proportion géométrique ? Que diriez-vous si, à mesure que la Société humaine, par le développement de sa force, de sa moralité, et de sa science, enfante des moyens de produire et de se soumettre la Nature, ou plutôt de rentrer dans le domaine d'une fécondité inépuisable que cette Nature lui a décerné (1), un mauvais Génie lui dérobait ces moyens, ou du moins les frappait d'un impôt si pesant, qu'ils passeraient pour la plus grande partie dans les mains de ce mauvais Génie, qui se plairait à détruire, ou, pour employer votre langue, à *consommer improductivement* tout ce qu'il aurait ainsi prélevé sur l'Humanité ! N'est-il pas évident que ce

(1) C'est une vérité que nous exposerons tout-à-l'heure.

mauvais Génie ôterait à l'Humanité toute voie de salut, que l'Humanité ne pourrait s'accroître sous une pareille loi, et que par conséquent votre formule serait vraie relativement à l'existence de ce mauvais Génie, sans être vraie en elle-même? Or le Capital, n'est-ce pas ce mauvais Génie? »

Les géomètres ont un axiome : Deux forces égales qui agissent en sens contraire se détruisent mutuellement.

Or le principe de la multiplication de l'Espèce Humaine, et le principe de la multiplication du Capital entre les mains de l'Egoïsme individuel, sont deux forces qui agissent en sens contraire.

Ces deux forces se détruisent donc mutuellement, ou plutôt la plus forte détruit l'autre.

Et de là il résulte que l'Espèce Humaine est livrée fatalement à ce *défaut de subsistance* que Malthus prend pour la loi de la Nature.

III.

C'est le Capital qui tue l'Humanité.

C'est le Capital qui tue l'Humanité. Il la tue de mille façons : il la tue par les maladies, il la tue par le crime, il la tue par la prostitution, il la tue par toutes les plaies du corps et de l'âme.

Eh ! comment voulez-vous que le Capital ne tue pas ! La LOI DE L'HOMME, c'est de se multiplier au point qu'en partant de l'hypothèse du doublement de la population en trente-trois ans (ce qui n'est pas même la force naturelle de multiplication de notre espèce, suivant les observateurs), un couple humain arriverait, après mille ans, à produire une population de plus de trois milliards d'hommes ; tandis que la LOI DU CAPITAL, en supposant l'intérêt ou la rente de six pour cent, et en négligeant même totalement les intérêts des intérêts tant que le Capital n'est pas doublé, c'est de se multiplier au point qu'un franc, quadruplant ainsi géométriquement à chaque trente-trois ans, arriverait, au bout de la même période de mille ans, à concentrer dans les mains d'un seul homme, non pas des milliards, mais des milliards de milliards.

Voyez la preuve de cette vérité dans le tableau arithmétique suivant :

TABLEAU COMPARATIF

DE LA PROCRÉATION D'UN COUPLE DE L'ESPÈCE HUMAINE,

Dans l'hypothèse du doublement de ce couple en 16 ans 2/3, la durée moyenne de la vie étant supposée de 33 ans 1/3;

ET DE LA MULTIPLICATION D'UN CAPITAL QUELCONQUE,

En supposant l'intérêt au denier 16 2/3, c'est-à-dire de 6 pour 100, et en ne tenant compte des intérêts composés qu'après chaque doublement du Capital.

PÉRIODES DE 33 ANS.	NOMBRE D'ANNÉES.	MULTIPLICATION HUMAINE.	MULTIPLICATION PÉCUNIAIRE.
—	—	—	—
0	1	2	1
1	33 1/3	6	4
2	66 2/3	12	16
3	100	24	64
4	133 1/3	48	256
5	166 2/3	96	1,024
6	200	192	4,096
7	233	384	16,384
8	266	768	65,536
9	300	1,536	262,144
10	333	3,072	1,048,576
11	366	6,144	4,194,304
12	400	12,288	16,777,216
13	433	24,576	67,108,864
14	466	49,152	268,435,456
15	500	98,304	1,073,741,824
16	533	196,608	4,294,967,296
17	566	393,216	17,179,869,184
18	600	786,432	68,719,476,736
19	633	1,572,864	274,877,906,944
20	666	3,145,728	1,099,511,627,776
21	700	6,291,456	4,398,046,511,104
22	733	12,582,912	17,592,186,044,416
23	766	25,165,824	70,368,744,177,664
24	800	50,331,648	281,474,976,710,656
25	833	100,663,296	1,125,899,906,842,624
26	866	201,326,592	4,503,599,627,370,496
27	900	402,653,184	18,014,398,509,481,984
28	933	805,306,368	72,057,594,037,927,936
29	966	1,610,612,736	288,230,376,151,711,744
30	*1000*	*3,221,225,472*	1,152,921,504,606,846,976

On suppose, dans ce tableau, que la famille humaine individuelle, ou le couple, donne naissance, en moyenne, à 4 enfants, ou deux couples (1). Mais la durée moyenne de la vie étant environ de 33 ans, il en résulte qu'après chaque période de 33 ans, les couples procréatifs disparaissent de la population par la mort; ce qui fait que, bien que le doublement du couple ait lieu en 16 ans 2/3, le doublement de la population n'a pourtant lieu qu'en 33 ans 1/3. Le rapport de la progression représentant la multiplication humaine, ainsi divisée en périodes de 33 ans, est donc 2, tandis que le rapport de la progression qui représente la multiplication du Capital, divisée également en périodes de 33 ans, est 4. Le Capital, en effet, jouit d'une propriété dont ne jouit pas l'homme, celle de ne pas s'éteindre, de ne pas mourir. Il produit, et subsiste, et produit encore, pendant que ce qu'il a produit produit à son tour. On sait que le docteur Price, ayant voulu calculer ce que serait devenu un gros sou placé à intérêt composé depuis la naissance de Jésus-Christ, trouva qu'en 1791 ce gros sou se serait élevé à une valeur de trois cents millions de globes d'or aussi vastes que notre planète. L'intérêt composé, se multipliant en effet par tous les ins-

(1) C'est-à-dire qu'on suppose que quatre enfants seulement, ou deux couples, survivent aux causes destructives de l'enfance, et produisent à leur tour invariablement, comme le couple qui leur a donné naissance.

tants, n'a d'autre limite que celle qu'on lui donne en fixant une durée à chacun des instants après lesquels on le suppute. Et si, par la pensée, on le supposait procréatif à des instants infiniment petits, il serait infiniment grand au bout de n'importe quelle durée, et par conséquent par lui-même. Loin de nous attacher dans ce tableau aux intérêts composés, par jour, par mois, ni même par année, nous avons supposé que le Capital ne produisait que des intérêts simples, mais que l'intérêt était capitalisé quand il avait atteint la valeur du Capital, c'est-à-dire au bout de 16 ans 2/3, et rapportait à son tour des intérêts simples comme le Capital qui lui avait donné naissance. C'est placer l'intérêt à un taux bien inférieur à celui qui ruine constamment l'Humanité. Il est facile en effet de calculer que ce taux de six pour cent avec intérêts simples pendant 16 ans 2/3 ne revient pas au taux de cinq pour cent avec remboursement annuel. Or ce qu'on appelle le taux légal de l'intérêt permet le retour des intérêts au Capital à des époques indéterminées, dont la moyenne n'excède certainement pas une année. Qui ne sait d'ailleurs que ce taux légal est de beaucoup dépassé dans toutes les négociations où le capitaliste domine l'emprunteur, tandis qu'au contraire toutes les fois que le capitaliste emprunte pour ses spéculations, il emprunte à un taux inférieur à ce taux légal, ce qui est une double voie pour la multiplication du Capital.

Tous les gens d'affaires savent, en outre, que tous les emprunts par obligations, emportant les frais d'actes, d'enregistrement et d'hypothèques, ne se font pas au-dessous du taux énorme de douze à vingt-cinq pour cent. Nous pourrions citer aussi les monts-de-piété, ces établissements autorisés et fondés par les gouvernements, qui, prêtant sur gages, ne courent aucun risque, et qui cependant n'en exigent pas moins un intérêt qui varie également de douze à vingt-cinq pour cent. On conviendra donc que nous avons pris les données les plus modérées pour représenter par des chiffres la multiplication pécunaire.

La force du Capital, qui est adéquate à sa faculté procréative, croît dans ce tableau, comme les nombres qui le représentent. Il en est de même de la force de la population et de la faculté procréative humaine; l'une et l'autre sont représentées par les mêmes nombres. En comparant les deux nombres 3,221,225,472, et 1,152,921,504,606,846,976, qu'on obtient après mille ans, ou trente périodes de 33 ans, et qui représentent l'un la population, l'autre l'argent, on voit que la faculté procréative du Capital est, au bout de mille ans, environ trois cent millions de fois plus forte que la faculté procréative humaine.

Mais quand nous employons ce terme de faculté *procréative* pour l'argent ou le Capital, c'est évidemment afin de mieux caractériser le crime de *lèse-Humanité* qu'emporte cet ac-

croissement de capitaux dans les mains de l'égoïsme individuel, puisqu'il est bien vrai, comme nous allons le démontrer, que cette force qu'acquiert le Capital est destructive de l'Espèce Humaine, et est la négation la plus criminelle de la faculté de se multiplier qui a été donnée à cette espèce par le divin Créateur.

Opposons donc l'une à l'autre ces deux forces; c'est-à-dire montrons qu'elles sont contradictoires, et prouvons ce que nous avons énoncé, à savoir que *le Capital tue l'Humanité.* Pour cela, nous commencerons par caractériser chacune de ces forces isolément, et nous parlerons d'abord de la multiplication humaine.

IV.

De la multiplication humaine.

Les économistes, sous prétexte d'assurer notre subsistance, immolent sans pitié les générations humaines, pareils à des bouchers qui préparent dans la tuerie la matière de nos festins. Suivant eux, il y a toujours excès de population; ce qui est vrai au point de vue où ils se placent, *le besoin que les riches ont des pauvres.* Mais le chef-d'œuvre de leurs élucubrations sophistiques, sans profondeur aucune et sans science véritable, c'est d'offrir cette immolation des générations possibles, et même de tout ce qui dans les générations vi-

vantes leur paraît *bouches inutiles*, en holocauste à l'Humanité, avec un air de bonne foi et de zèle qui serait vraiment risible, s'il n'y avait pas quelque chose de douloureux à contempler une pareille folie. Il faut les entendre, en effet, parler avec douceur et bénignité de la nécessité d'empêcher la venue sur la terre de ces essaims d'enfants dévorateurs qui nous enlèveraient notre part de subsistance déjà si exigüe. Ils compareraient volontiers la descendance de l'Humanité à ces nuées de sauterelles qui, suivant la Bible, ravagèrent l'Egypte; ou plutôt ils n'ont pas besoin de faire cette comparaison, puisque, pour eux, le plus grand et pour ainsi dire l'unique fléau qu'ait à redouter le genre humain, c'est l'excès de population. Tous les autres fléaux, par cela seul qu'ils servent à combattre cet excès de population, leur paraissent non pas seulement tolérables, mais providentiels. Il faut les entendre, dis-je, quand, après avoir établi ce qu'ils appellent la base de leur science, à savoir que *la population est toujours proportionnée aux moyens de subsistance*, ils en concluent que *l'intérêt des hommes, sous tous les rapports, est que la population reste stationnaire ou diminue*; et qu'*il est non seulement absurde, mais barbare, de chercher à l'augmenter, puisqu'elle est toujours trop grande, et que son excès est la source de toutes les misères.* Ils ont vraiment des larmes dans la voix, quand ils supplient ainsi l'Humanité de sacrifier ses en-

fants, et de se faire semblable au vieux Saturne, qui, pour se nourrir, dévorait sa postérité.

Ah! ils ne connaissent pas le lien nécessaire qui unit l'homme à sa postérité, l'Humanité vivante à l'Humanité future! Ils se rient des livres saints et du précepte de la Genèse; mais c'est parcequ'ils ne comprennent pas ce précepte divin, qu'ils en parlent avec tant de dédain et d'ironie.

Croient-ils donc que la loi même de l'espèce, la loi dans laquelle viennent se résumer toutes nos facultés, puisse être violée, blessée, détruite, sans que la vie sous tous ses aspects soit violée, blessée, détruite? S'imaginent-ils qu'on puisse créer, comme ils le conseillent, des *checks* à la population, sans accabler l'Humanité de maux de tout genre, sans l'affliger de tous les vices, sans lui imposer toutes les espèces d'impuretés, sans faire de la vie humaine un enfer éternel!

Et quand ils considèrent le beau idéal de leur science, quand ils voient la population d'une nation rester stationnaire ou s'augmenter à peine, ne comprennent-ils donc pas qu'en vertu même de leurs doctes observations, cette immobilité de la population est un signe certain que cette nation est malheureuse!

Croient-ils, en effet, que les enfants meurent sans que les parents souffrent! Ils parlent de ces générations qu'il faut, suivant eux, immoler, ils en parlent, dis-je, comme s'il s'agissait d'une autre espèce! Mais ces enfants qu'ils

condamnent à ne pas être, c'est l'espèce même.

Croissez et multipliez, et remplissez la terre. Ce mot de la Bible est toute profondeur. Des nations entières, les Juifs, les Chrétiens l'ont médité depuis bien des siècles ; et il est encore toute profondeur.

La multiplication de l'espèce humaine sur la terre est le signe de sa prospérité ; sa diminution, le signe de son adversité. Il n'y a pas pour l'homme de meilleure mesure du bien et du mal. Les autres espèces ne sont pas unies par le lien de la famille au même point que la nôtre. Quelle que soit la force, l'intensité, l'ardeur de l'amour qui, dans toute la nature, lie les parents aux enfants, il n'y a que la société humaine où il y ait identité entre les uns et les autres, à ce point que les parents soient copartageants du bien et du mal de leurs enfants, et les enfants de celui de leurs pères. Un chêne n'en prospèrera que mieux si on frappe avec la cognée ses rejetons ; ce chêne est insensible et inconscient. Que la chasse dévaste la forêt, les anciens hôtes de la forêt pourront échapper et leurs petits périr ; l'absence de connaissance fera qu'ils n'éprouveront, du mal qui aura atteint leur progéniture, aucune douleur, tout au plus une sensation éphémère. D'un autre côté, la nature ayant fixé invariablement leurs parts, leurs générations ne reviendront qu'aux époques déterminées. Mais chez l'homme il n'en est pas ainsi ; la connaissance a développé ce qui était seulement en germe dans la nature. Les

parents conservent leur lien avec leurs enfants pendant toute la vie ; la famille est stable ; elle est la source et le miroir de tous biens et de tous maux. La population se trouve ainsi le *critérium* de la prospérité des peuples.

Il y a cependant une anomalie qui a souvent étonné les observateurs. On voit, comme pour résister à cette loi, des peuples ou des portions de peuple augmenter en nombre, alors que tous les genres de misère les accablent à la fois. L'Irlande est aujourd'hui vingt-sept ou vingt-huit fois plus peuplée qu'elle ne l'était au douzième siècle ; et vainement dirait-on, pour expliquer cet accroissement, que ce pays au douzième siècle était un désert. Car aujourd'hui même que ce pays est peuplé, sa population augmente, bien que ses habitants soient des plus misérables qui existent sur la terre. On a remarqué la même chose des classes les plus pauvres de la société, chez presque tous les peuples et dans toutes les civilisations. Mais cette apparente anomalie s'explique. Familiarisés avec toutes les souffrances et toutes les privations, et rendus pour ainsi dire invulnérables à force de dégradations, les hommes ressemblent alors, sous certains rapports, à ces espèces animales et végétales auxquelles les économistes prétendent en effet comparer l'Humanité quant à sa loi de multiplication. Comme le chêne dont nous parlions tout à l'heure, la mort a beau les frapper dans leurs rejetons, leur vitalité, qui n'est plus celle de l'homme,

mais celle de la brute, résiste à des chagrins qui ne sauraient les atteindre, puisque l'extrême misère a détruit en eux ce qui est le propre de l'homme, la sensibilité unie à la connaissance, pour ne laisser que la sensation. Et alors, comme s'ils voulaient prouver aux économistes que leur prétendue loi fondée sur le défaut de subsistance n'est pas vraie, ils pullulent au sein même de la souffrance et de la mort.

C'est ainsi que l'homme, dans toutes les situations, prouve la vérité de la loi divine exprimée dans la Genèse. S'il est véritablement homme, si la connaissance l'a arraché à la condition de l'animal pour en faire ce qu'on peut appeler un animal transformé par la raison, tout le mal et tout le bien qu'il éprouve vient se réfléchir dans le lien qui l'unit à la femme, et dans les produits de ce lien, dans la famille. Alors si les moyens de subsistance manquent, les souffrances qui frappent les enfants frappent les pères; et si la population diminue, on ne saurait dire que ce soit uniquement par la disparition des générations nouvelles, car les tiges souffrent avec les rejetons. Si, au contraire, la tyrannie d'un peuple sur un autre, ou la mauvaise organisation sociale, ont détruit dans l'homme le caractère d'homme, pour ne laisser subsister que les instincts et les sensations de la brute, on a beau faire un crime à ces malheureux de mettre au monde des enfants condamnés d'avance, ils rejettent sur leurs tyrans ce crime, s'il y en a, et, dégradés

de la sensibilité humaine par leurs oppresseurs, ils multiplient sans s'inquiéter du sort de leur postérité.

C'est donc une grande erreur que de s'imaginer que le précepte de la Bible est pour ainsi dire arbitraire, et de le regarder comme un ordre que Dieu pouvait donner ou ne pas donner. Le supprimer à ce titre, ce serait déjà nier toute Révélation; mais il y a une autre raison pour qu'on ne puisse le retrancher du livre sacré sans renverser de fond en comble toute religion et toute morale. C'est que ce précepte est l'essence même des choses, c'est qu'il exprime la vie; c'est que la loi qu'il révèle n'est pas une loi extérieure à notre espèce, mais, si je puis m'exprimer ainsi, une loi *immanente* à notre vie. Aussi les économistes, avec toutes les attaques qu'ils ont livrées à ce précepte depuis cinquante ans, n'ont fait qu'en confirmer la vérité et en manifester la profondeur, ou plutôt la divinité. Ils se sont plu à comparer l'homme aux plantes et aux animaux, et à faire ressortir son étonnante fécondité. Mais qu'ont-ils prouvé par là? Ils n'ont rien prouvé, sinon que le précepte exprimé dans la Bible nous est, comme je viens de le dire, *immanent*, et que le nier ou prétendre le détruire, c'est attaquer la vie, non pas hors de nous et dans une postérité imaginaire, mais en nous.

Ils peuvent s'être trompés d'ailleurs, et dans notre conviction, ils se sont grossièrement

trompés, lorsque, partant du fait actuel et regardant la création humaine comme achevée, ce qui est le point de vue de tous les savants dépourvus de l'idéal, ils ont exagéré cette fécondité, afin d'arriver à leurs déplorables conclusions. Mais quand il serait vrai que la loi de multiplication humaine qu'ils ont observée sur quelques portions de l'Humanité ne pût pas éprouver de modification par notre perfectionnement et fût absolument invincible, que s'ensuivrait-il? Que le stationnement de la population qu'ils vantent et qu'ils désirent est équivalent à tous les maux qui le causent. Car si cet arrêt de développement a lieu, il ne peut évidemment avoir lieu que parcequ'une force destructive pèse sur l'Humanité, non pas sur cette postérité qu'ils regardent bien à tort pourtant comme extérieure à l'Humanité, mais sur l'Humanité elle-même, sur l'Humanité vivante. Ils en conviennent, au surplus, puisqu'ils établissent que si la population ne croît pas, et même ne double pas en tout pays, en 25, 20, 15 ou même 10 ans, c'est que partout l'immense majorité du peuple, réduite à la condition du salaire, et ne vivant que sous le bon plaisir des riches, en raison de la demande que ces riches font de son travail, est immolée par la faim et par les maladies! Ils en conviennent donc, et pourtant ils concluent non pas seulement au stationnement, mais à la destruction de la population, et abolissent toute charité pour procurer artificiellement l'égorgement permanent

de l'Humanité ! On a peine à concevoir une telle déraison. Quoi ! ils voient ou paraissent voir qu'il y a identité entre la multiplication de l'espèce et le bonheur de cette espèce, et ils prétendent qu'il faut tout faire pour empêcher cette multiplication !

C'est que les économistes se placent au point de vue des propriétaires du Capital, et non pas à celui de l'Espèce ; au point de vue de la multiplication pécuniaire, et non pas de la multiplication humaine. Leur science n'a aucun rapport avec l'amélioration de l'Humanité ; elle n'a d'affinité qu'avec l'Usure, que condamnent toutes les lois divines et humaines. Et c'est au profit de l'Usure que cette fausse science a attaqué, avec tant de folie, de cynisme, et d'impiété, la première de toutes les lois divines : *Croissez et multipliez, et remplissez la terre.*

Je devrais prouver ici ce que je viens d'avancer, que la progression attribuée par les économistes à la multiplication humaine peut fort bien être vraie dans l'état de dégradation et d'ignorance où est encore plongée l'Humanité sous la domination de l'inégalité et du Capital, mais qu'elle n'est pas pour cela la véritable loi de notre nature. Je devrais faire connaître à ce sujet les méditations d'un homme de bien (1), qui, par l'observation et par la science, a été

(1) M. le docteur Charles Loudon, ex-commissaire de S. M. Britannique, chargé de l'inspection des enfants employés dans les manufactures d'Angleterre, dans ses Lettres à un médecin intitulées : *Solution du problème de la population.*

conduit à des conséquences toutes différentes de celles de Malthus, fondées, non pas sur ce qui se passe actuellement dans une partie du monde, ou sur ce qui a eu lieu dans les générations écoulées, mais sur ce que nous enseigne l'étude de notre organisation, au point de vue physiologique. Je réserve ce sujet pour une autre Section, et j'ai le droit de faire cette réserve sans nuire au but que je me suis proposé dans celle-ci. Car, je le répète, quand même la progression géométrique de la multiplication humaine serait aussi vraie qu'elle me paraît fausse pour l'Humanité ramenée aux véritables lois physiologiques; quand même Malthus et ses sectateurs auraient, en vertu de cette donnée, raison *à la limite,* c'est-à-dire après l'accomplissement de cette progression, il ne s'ensuivrait pas qu'ils eussent raison de préconiser ce qui empêche cette progression d'arriver à sa limite. Jusqu'à cette limite, au moins, il faudrait maudire une doctrine tournée vers l'Usure, et non vers l'Humanité. C'est le moment de parler de ce que les économistes appellent le Capital.

V.

De la multiplication pécuniaire.

Il y a cinquante ans, quand Malthus formula, dans son livre de bronze, la loi du Capital en ces termes, qu'il ne faut pas se lasser de répéter: « Un homme qui naît dans un monde déjà » occupé, si les riches n'ont pas besoin de son

» travail, n'a pas le moindre droit à réclamer
» une portion quelconque de nourriture, et il
» est réellement de trop sur la terre ; au grand
» banquet de la Nature, il n'y a point de couvert
» mis pour lui ; la Nature lui commande de s'en
» aller, et elle ne tardera pas à mettre elle-
» même son ordre à exécution ; » quand Malthus, dis-je, prononça en ces termes l'arrêt d'extermination du Genre Humain, Godwin lui répliqua : « Non, ce n'est pas la loi de la Na-
» ture, ce n'est que la loi d'un état social très
» factice, qui entasse sur une poignée d'indivi-
» dus une si énorme surabondance et leur pro-
» digue aveuglément les moyens de se livrer à
» toutes les folles dépenses, à toutes les jouis-
» sances du luxe et de la perversité, tandis que
» le corps du Genre Humain est condamné à
» languir dans le besoin ou à mourir d'inani-
» tion (1). »

La réponse est belle, solide, admirable ; et bénie soit la mémoire de celui qui l'a faite si à propos. Seulement Godwin aurait dû dire plus explicitement en quoi consiste cette *loi d'un état social très factice* qui fait que l'Espèce Humaine tout entière n'a droit à l'existence qu'en raison du besoin de quelques-uns de ses membres ; d'où il résulte, comme le déduit si judicieusement Malthus, que cette espèce, prise en masse, n'a point son couvert mis au grand banquet de la Nature.

Cette réponse était d'autant plus facile à faire

(1) *Recherches sur la population.*

qu'elle se trouve dans tous les monuments de la Religion et des Lois. Ouvrez le Lévitique et le Deutéronome, vous l'y trouverez; ouvrez l'Evangile, elle y est; consultez les Pères, tous leurs écrits en sont l'exposition, faite avec une verve inépuisable; interrogez les décrets des Conciles, vous la verrez exprimée sous la forme de prescriptions et sous celle d'anathèmes; consultez le Droit Canonique, il vous la fournira; enfin si vous voulez vous en tenir aux traités des jurisconsultes, lisez Domat et Pothier; ou bien prenez le texte des anciennes ordonnances; ou même interrogez seulement l'esprit de notre législation actuelle, que l'Economie Politique anglaise, grâce à Dieu, n'a pu encore pervertir totalement, et faire dévier de la vérité.

Cette réponse était donc pour ainsi dire sollicitée par la Tradition tout entière. Il suffisait de se demander pourquoi toutes les lois humaines et divines avaient toujours proscrit l'Usure, c'est-à-dire l'intérêt de l'argent, c'est-à-dire le Capital.

Il y a une raison de cela apparemment! Quand tous les anciens sages, à l'exemple de Caton, ont comparé le lucre que l'on retire sans travail de la richesse accumulée à l'*homicide,* ils avaient apparemment quelque motif pour caractériser ce lucre un véritable meurtre. Quand tous les anciens législateurs ont formellement interdit, au nom de la Divinité, tout profit de ce genre, ils avaient apparemment autorité et inspiration pour le faire; il

serait trop absurde de supposer qu'ils l'ont fait sans raison légitime. Si Moyse, assimilant l'intérêt qu'on retire ainsi d'un Capital à la Guerre et à la Conquête, permet aux Hébreux de prêter à intérêt aux peuples étrangers, leurs ennemis, et leur défend de se livrer à ce gain, qu'il qualifie de crime, envers leurs compatriotes, c'est apparemment que Moyse, ce divin législateur, savait que le Capital est l'équivalent de la Guerre et de la Conquête. Si Jésus dans le Sermon sur la montagne répète le même précepte, et si dans toute sa doctrine il proscrit le lucre à l'égal de l'enfer, apparemment que le Sauveur des hommes savait bien que cela importait au salut du Genre Humain. Si les Pères, si les Conciles, si toute l'Eglise jusqu'à ces derniers temps ont fulminé contre cet abus de la propriété, pour qu'une telle unanimité se rencontre pendant dix-huit siècles entre tous les représentants de l'Humanité, il faut bien que la question soit grave et intéresse au plus haut point les destinées de cette Humanité. Enfin si les légistes qui ont succédé aux docteurs du Droit Canonique n'ont nullement varié sur ce point, si tous ont affirmé la vérité du dogme religieux, si tous en ont senti l'importance, si tous se sont plu à mettre ce dogme en lumière, soit dans leurs traités généraux sur le droit, soit dans leurs écrits spéciaux sur la matière du prêt, et si la législation civile a marché constamment d'accord avec les jurisconsultes et avec l'Eglise ; si aujourd'hui même

le principe est encore conservé dans notre Code et dans nos lois accessoires ; si le Capital ne perçoit que par une tolérance de l'Etat ; si, mis en suspicion dans la pratique et nié en principe, il se montre ainsi ce qu'il est réellement, entièrement distinct et différent de la vraie propriété, n'est-ce pas qu'en effet, entre la notion de propriété et l'abus de la propriété connu sous le nom de Capital, il n'y a pas cause commune, et que, tandis que l'une a paru nécessaire, équitable et bonne, l'autre a toujours paru injuste et pernicieux ?

Quel accord dans toute la tradition pour condamner la base de l'Economie Politique anglaise ! Et d'où vient cet accord, sinon de la vérité que nous essayons d'exposer ici, à savoir que c'est le Capital qui, par sa loi même d'accroissement en progression géométrique, s'oppose à la loi d'accroissement de la population.

Il est certain, en effet, et en cela les économistes ne font que débiter une chose fort évidente d'elle-même, que l'Humanité ne peut pas s'accroître au delà des moyens qu'elle a de le faire, c'est-à-dire au delà de ses moyens de subsistance. Mais ce qui est tout aussi évident, quoique les économistes se gardent bien de le dire, c'est que si, à mesure qu'un accroissement dans les moyens de subsistance peut avoir lieu, cet accroissement se trouve transformé en Capital, c'est-à-dire enlevé à l'Humanité pour devenir ce qu'on appelle richesse accumulée portant intérêt au profit d'un propriétaire, qui

peut consommer improductivement les fruits de ce Capital quand il veut, c'est absolument, quant à la population générale, comme si l'accroissement de subsistance n'avait pas été obtenu.

Portez donc, peut-on dire aux économistes, la question sur ce terrain, et déclarez qu'il n'y a pas d'autre organisation possible que celle qui prend pour base la puissance du Capital dans des mains individuelles; que la production ne peut être mieux ni autrement organisée; qu'en un mot la richesse sociale ne peut être obtenue que d'une seule façon, à savoir par l'intervention des banquiers et des autres capitalistes. On comprendra alors pourquoi vous déclarez que la population est toujours excessive, et pourquoi vous condamnez l'Humanité à réagir violemment contre elle-même et contre la loi divine. Mais on vous montrera que, semblable à ceux qui, dans tous les temps, ont subi l'illusion du moment, *Vous prenez l'horizon pour les bornes du monde.*

Considéré en lui-même, le Capital est une bonne, une excellente chose, puisque c'est la prise de possession par l'Humanité de l'espace et du temps, le moyen d'augmenter la production, et par là de suffire à la loi même de l'espèce, à sa faculté de procréation. Mais c'est précisément parceque c'est une excellente chose, que, placé entre les mains de l'égoïsme, et ravi à la surveillance et à la direction de la Société collective, il produit tous les genres de maux, et, loin de servir la faculté humaine

de procréation, la détruit et, comme nous l'avons dit, *tue l'Humanité.*

Hobbes, contemplant les effets de l'égoïsme humain et la guerre que les hommes se sont faite et se font encore, les appela des loups les uns pour les autres. Les économistes ne s'aperçoivent pas que l'idole de leur science, le Capital, est une des formes les plus odieuses de cette guerre intestine de l'Humanité. Etonnez-vous donc, après cela, de la rectitude apparente de la science des économistes et de l'impiété de leurs conclusions! Ils partent d'un principe que toute la tradition a constamment déclaré être aussi dangereux, aussi funeste, aussi condamnable que la *guerre :* est-il étonnant qu'ils arrivent à leurs conclusions fatalistes ! Ils partent de quelque chose qui n'est pas l'homme et qu'ils appellent richesse, et donnent à ce quelque chose qui n'est pas l'homme la licence de croître sans cesse, de croître par son corps et par ses rejetons, par sa tige et par ses boutures, à quoi ils ajoutent encore la licence de se consommer improductivement au gré de tous les instincts libidineux les plus criminels, de s'engouffrer et de s'anéantir instantanément, quand il plaît à ce quelque chose de s'abymer, pour ainsi dire, dans le vide de l'enfer : est-il surprenant qu'ils arrivent, après cela, à découvrir que l'Espèce Humaine ne saurait s'accroître? Je le crois bien! ils ont lancé sur elle le *loup dévorant* que la prière chrétienne nous représente rôdant sans cesse autour de nous.

Montrons ici, en quelques mots, comment la simple concession que la richesse accumulée puisse rapporter un intérêt quelconque, *par elle-même, et indépendamment du travail et des soins de celui qui l'a accumulée ou qui la possède,* produit, comme conséquence nécessaire, tout ce que les économistes en ont, en effet, conclu avec une sagacité que nous sommes loin de mettre en doute. Oui, certes, ils ont très bien vu que l'Humanité, qui, au dire de Montesquieu, est cinquante fois moins nombreuse aujourd'hui qu'elle ne l'était au temps de César, est encore trop nombreuse, et que, fût-elle réduite de moitié, elle serait encore trop nombreuse. Leurs raisonnements contre la population et leurs conclusions finales contre toute charité publique et privée sont aussi justes que tout le reste de leurs idées, dès l'instant où l'on admet qu'il est bon et équitable qu'une chose qui ne participe pas de notre nature et de notre espèce croisse, grandisse, et pullule par son propre droit, et établisse un droit contre le droit humain.

Il ne s'agit pas, dans ce chapitre, je dois en prévenir le lecteur, de développements qui trouveront leur place plus tard; il s'agit uniquement de donner *la caractéristique* de ce qu'on appelle Capital. Ailleurs, nous montrerons avec plus de soins et de détails combien la notion du Capital diffère de la notion de la Propriété véritable (1).

(1) Ce point devait être traité dans un article de la *Revue*

Ce qui caractérise le Capital, c'est d'*être fondé sur une supposition absurde et contraire à la nature.* Chose étonnante ! tout sur la terre est sujet à une diminution et à une fin, le Capital n'en a jamais ; la richesse capitalisée est censée éternelle et incapable de déclin. Chose plus étonnante encore ! c'est sous le prétexte de cette décroissance universelle de tout ce qui existe, que l'avarice humaine a fondé l'intérêt du Capital, comme l'atteste le mot même d'*usure* (2). C'est sous le prétexte de la dépréciation produite par l'usage, c'est sous le prétexte de l'usure commune à toutes les choses du monde, qu'elle a obtenu le privilége de créer à la propriété le droit d'une chose qui ne s'userait jamais, qui serait toujours neuve, toujours active, toujours productive, sans fin, sans terme, sans altération, sans affaiblissement. Oh ! qu'on reconnaît bien dans ce faux prétexte

Sociale, où l'auteur se proposait d'exposer les doctrines de la jurisprudence et les prescriptions de la législation. Ce travail n'a pas encore paru.

(2) « On appelle *usure* le dépérissement qui arrive aux habits, aux meubles, etc., par le long usage qu'on en fait. On » appelle aussi *usure* le profit illégitime qu'on exige d'un argent ou d'une marchandise qu'on a prêtée. » (*Dictionnaire de l'Académie.*) Il suffit de rapprocher ces deux acceptions du mot *usure* pour voir sur quel prétexte est fondée la notion du Capital. Les étymologies des mots qui expriment l'*intérêt* dans les autres langues ne sont pas moins significatives. Mais la plus remarquable est peut-être celle du mot hébreu *nesec*, qui signifie *morsure*. C'est en effet une terrible *morsure* que l'ennemi du genre humain lui a faite en inventant le Capital au profit de l'égoïsme individuel.

l'hypocrisie de l'avarice, et que le vol est bien constaté, puisque ce vol se constitue sur la non-dépréciation, alors même qu'il se fonde sur la dépréciation. De deux choses l'une : ou le Capital, pendant le temps qu'il n'est pas aux mains du propriétaire, s'use, ou il ne s'use pas. Si le Capital s'use, de quel droit réclame-t-il un acquêt quand il retourne au propriétaire? S'il ne s'use pas, pourquoi fonde-t-il son droit à une indemnité sur l'usage qu'on en a fait et sur l'usure qui est résultée de cet usage? Voilà votre chose, je vous la rends; est-elle dépréciée? en ce cas, elle était susceptible de dépréciation, et il vous suffit bien que je vous la rende de même valeur que lorsque vous me l'avez remise. Est-elle la même? qu'avez-vous à réclamer de moi? qu'avez-vous fait pour elle pendant le temps qu'elle a été hors de vos mains? l'avez-vous accrue, pour avoir le droit de la redemander plus grande? Vous invoquez l'effet du temps sur toutes les choses de ce monde, l'action qui détruit toute chose et en altère la valeur, au moment même où vous soutenez que la chose que vous m'avez prêtée n'est pas susceptible de diminution. Vous prétendez donc créer, au milieu de ce monde où tout est soumis à l'action du temps, un privilége bien extraordinaire, celui d'une chose qui prospérerait au nom même du déclin de toutes les choses terrestres, et qui, étant d'un ordre à part, profiterait pourtant d'un droit qui ne peut appartenir qu'aux choses pé-

rissables et soumises à la diminution. Mais savez-vous que s'il y avait réellement dans le monde une chose ainsi élevée au-dessus de la condition de toutes les autres, victorieuse par elle-même du temps, inaccessible à ses ravages, et s'accroissant par les chocs mêmes de ce temps qui affaiblit et brise tous les êtres, ne fût-elle, cette chose incroyable, qu'un atome à l'origine, elle détruirait bientôt le monde, elle engloutirait l'univers ; et il ne lui faudrait pas beaucoup de temps pour cela ; car virtuellement elle produirait déjà cet effet par sa seule existence, puisqu'elle serait de sa natnre infinie et que tout dans le monde est fini.

Hé bien ! cette chose redoutable, cette force grandissante, indomptable, qui ne connaît d'autre limite que celle qu'elle voudra se donner à elle-même, cette puissance élevée au-dessus de toutes les lois naturelles et qui les renverse toutes, elle existe ; et c'est l'homme dans sa folie qui l'a créée contre lui-même : cette puissance insensée, funeste, destructrice de l'homme et de la nature, c'est le Capital.

Donc, quand Malthus fait ses calculs sur la multiplication humaine, dans le but de prouver qu'elle n'a pas de limites, tandis que la terre est bornée, afin d'arriver plus tard à ses conclusions homicides, on peut toujours lui répondre : « Je connais quelque chose qui pullule bien plus que l'Espèce Humaine n'est capable de le faire ; quelque chose dont la progression, au *minimum*, dans une certaine

période, n'a pas pour rapport *deux*, mais *deux fois deux*, attendu que cette chose est aussi éternelle que sa graine, et éternellement procréative; ce qui fait qu'au bout d'une période de mille ans, cette chose se trouve être trois cent millions de fois plus procréative que l'Espèce Humaine. Et c'est cette chose qui tue l'Espèce Humaine, et l'empêche de se multiplier. Et cette chose est la base de votre Économie Politique. Et cette chose a toujours été réputée criminelle; et voilà pourquoi, acceptant cette chose, vous êtes forcé de rejeter toute religion, de chasser de nos cœurs toute charité, de nier Dieu et sa Providence, de renoncer à la promesse divine de Salut, de fouler aux pieds la Bible et l'Evangile. »

VI.

Toute multiplication pécuniaire est usure. — Origine de l'Economie politique anglaise.

Bien que j'écarte pour le moment les considérations tirées de la tradition religieuse et de la législation, je ne quitterai pourtant pas ce point de la multiplication pécuniaire sans dire à l'Economie politique ce qu'elle est et d'où elle vient.

Au moment où j'écris, en Europe comme en Amérique, dans ce qu'on appelle la bourgeoisie, tous les cœurs, ou presque tous (car il y a encore des exceptions) sont tournés vers le Capital, devenu le Dieu de la terre. La science des économistes, qui s'est répandue de-

puis le milieu du dernier siècle, a bien contribué pour sa part, il faut en convenir, à dégrader ainsi l'Humanité par l'esprit d'avidité et d'avarice. C'est aux économistes que ce mot de Capital doit en partie le lustre dont il jouit. Cependant l'analogie ou plutôt l'identité de ce terme, qui exprime ce qui règne aujourd'hui, avec un terme qui exprimait autrefois l'infamie, avec l'*usure*, puisqu'il faut la nommer par son nom, n'a pu disparaître de notre langue. Vous ne dites Capital que parceque vous dites *intérêt*, c'est-à-dire *usure*.

Les lois qui défendaient l'intérêt de l'argent étant tombées en désuétude, et les économistes ayant préconisé l'Usure, et ayant achevé de renverser toutes les barrières qu'on lui avait opposées, en assimilant l'argent à une marchandise et le prêt à intérêt à un négoce quelconque et à tous les genres de conventions, il en est résulté ce que nous voyons aujourd'hui, à savoir que la destinée des nations est tombée dans les mains des Usuriers nommés Capitalistes. Si la législation sortie du Christianisme avait eu l'issue qu'elle devait avoir, si la *Fonction*, que la Propriété contenait en germe, avait pu s'établir, il n'en aurait pas été ainsi, et le Capital, si honoré aujourd'hui, ne serait qu'un souvenir des erreurs et des vices du passé.

Le Capital, que l'on confond avec la Propriété, est véritablement le contraire de la Propriété; car, comme je l'ai déjà dit, il en est l'abus, et par là même la destruction.

Qu'est-ce que le Capital? C'est le droit de tirer un profit, ou, pour employer le terme consacré, un intérêt du seul fait d'une richesse accumulée, *sans participer en rien à l'emploi utile de cette richesse.* Or la Propriété, entendue comme elle doit l'être et, j'espère le démontrer dans un prochain écrit, comme elle l'a toujours été au fond, avant la déplorable science des économistes, n'est pas cela; elle est l'usage direct et personnel de la richesse. La Propriété s'attache à la personne humaine, et, fondée sur un travail vrai ou supposé, sur une fonction en un mot, elle est, en germe du moins, ce qu'elle a le droit d'être, ce qu'elle sera un jour, une *fonction sociale.*

Quand j'exposerai les principes de la législation, je montrerai que, même dans cette propriété féodale si attaquée, et qu'on se vante depuis 1789 d'avoir détruite, il y avait quelque chose de fondé en raison comme en droit, et que c'est précisément ce qui n'était pas fondé dans cette propriété féodale, que c'est l'abus de cette propriété qui se trouve constituer aujourd'hui ce qu'on nomme le Capital. Je prouverai, en effet, jusqu'à la dernière évidence, que le droit procréatif donné à la richesse accumulée sans emploi personnel du propriétaire, sans fonction et sans travail de sa part, n'est autre que l'ancien droit du seigneur, le droit de redevance et de suzeraineté. Encore le suzerain était-il censé protéger et protégeait en effet le vassal auquel il confiait l'instrument de travail,

la terre, tandis que le capitaliste ne protége pas, il hypothèque.

Vainement donc les économistes confondent la cause du Capital et celle de la Propriété. Propriété et Capital sont deux choses tout-à-fait différentes. Pour qui connaît le droit, et en particulier le droit français, un mot suffit à le prouver : c'est que la législation, comme je l'ai déjà remarqué, a toujours sanctionné la Propriété, et toujours défendu l'intérêt de l'argent, sans lequel il n'y a pas de Capital.

Aujourd'hui même l'intérêt de l'argent, ou le revenu du Capital, n'existe pas dans nos lois à titre de propriété, mais à titre de pure *concession* que l'Etat fait aux Usuriers ou Capitalistes, leur permettant, par raison d'Etat, de tirer des intérêts du prêt d'argent, chose qui n'est pas licite par elle-même, chose contraire à l'équité, reconnue de tout temps pour destructive de la vraie propriété, et enfin condamnée d'un commun accord par le Christianisme et par la législation, à tel point que la peine prononcée par nos anciennes lois était, pour la première fois, l'amende honorable et le bannissement, et pour la seconde la peine de mort. Et qu'on ne croie pas (bien des gens pourraient se l'imaginer, vu l'éclat actuel du Capital et le respect qu'il inspire) qu'il y avait quelque distinction entre l'intérêt de l'argent à un taux modéré et ce qu'on appelle vulgairement l'usure; cette distinction, comme le savent tous ceux qui sont un peu versés dans l'histoire du

droit, n'existait pas. Tout intérêt était proscrit, comme contraire à la religion et à la bonne organisation des Etats. « On appelle usure, dit » Pothier, le profit, quel qu'il soit, que le prêteur exige de l'emprunteur au-delà du sort » principal pour le prêt qu'il lui a fait : *Lucrum » supra sortem exactum propter officium mutationis*, ou *Lucrum ex mutuo exactum*. — » Tout intérêt que le prêteur exige de l'emprunteur de plus que le sort principal est » usure : *Usura est quidquid ultra sortem mutuatam exigitur*. — L'usure, quelque modique qu'elle soit, est défendue par les ordonnances, etc. (1). »

Il est remarquable que c'est après la destruction de toute vraie théologie, lorsque le sens de la métaphysique chrétienne commença à disparaître au sein du Protestantisme, que les peuples marchands qui avaient adopté la Réforme osèrent, pour la première fois, émettre cette opinion que le Christianisme ne défendait pas l'usure commerciale. Une erreur si grossière devait précéder et amener l'Economie polique anglaise. « Plusieurs auteurs, dit encore Pothier, ont prétendu que la défense de » stipuler et d'exiger des intérêts dans le contrat du prêt d'argent devait souffrir exception » à l'égard des prêts d'argent qui étaient faits » à des commerçants qui empruntaient pour

(1) *Du Contrat de prêt*, partie II, section I, art. 1, 3, etc. *Voyez* aussi Domat et les autres jurisconsultes.

» employer dans leur commerce la somme qui » leur était prêtée et l'y faire fructifier. C'était » l'opinion de Calvin dans ses *Institutions*; il » prétend que la défense de prêter à intérêt » qui se trouve dans les livres saints ne con- » cerne que les prêts faits aux pauvres. En con- » séquence, les lois civiles des états protestants » ont permis le prêt à intérêt, pourvu que l'in- » térêt n'excède pas le taux réglé par la loi. » Pothier discute cette opinion, et la déclare « fausse de tous points, contraire à toutes les » lois divines et aux ordonnances du royau- » me (1). »

Il est certain que Calvin et les autres théologiens protestants qui approuvèrent le prêt à intérêt sous prétexte de commerce, ou le Capital des économistes, le firent par la même raison qui engagea Moyse à le permettre aux Juifs à l'égard des étrangers. Les Etats protestants étaient alors en lutte avouée ou secrète avec les Etats catholiques, tous plus puissants et plus anciennement constitués. Les saper par l'usure était un excellent moyen de les vaincre. Je ne dirai pas que ces théologiens de la seconde époque du Protestantisme lisaient beaucoup plus la Bible que l'Evangile, et s'inspiraient plus de ce que Dieu permit aux Hébreux, à cause de la dureté de leur cœur, que du fonds divin d'où l'Evangile lui-même est sorti, mais il me sera permis d'avancer que l'esprit de

(1) *Du Contrat de prêt*, partie II, section I, art. 1, 3, etc.

lucre, d'avidité, et d'avarice, qui animait les descendants des pirates saxons et ceux des pirates normands put et dut influer sur la décision des théologiens protestants. Quoi qu'il en soit, telle est l'origine très récente en Europe de l'opinion favorable au Capital; et si aujourd'hui, en France, par exemple, la propriété foncière est grevée de treize à quatorze milliards d'hypothèques (1), c'est-à-dire de la moitié de sa valeur, si des départements entiers sont inféodés à certains usuriers des bords du Rhin ou d'ailleurs, on peut s'en prendre à l'hérésie venue des bords de la Tamise et du lac Léman.

Telle est la noble origine de l'Economie politique anglaise. Cette science n'est que la Doctrine de l'Usure timidement introduite d'abord par une erreur temporaire des théologiens protestants, et élevée depuis à une insolence incommensurable.

Cette digression achevée, reprenons notre examen. Nous avons montré que la loi divine de la multiplication humaine est fondée sur *la nature,* et est identique avec le bonheur et la prospérité de notre espèce, tandis que la multiplication pécuniaire est établie *contre la nature.* Oublions pour un moment cette multiplication pécuniaire; nous y reviendrons plus

(1) Le relevé des dettes hypothécaires qui grèvent le sol porta la dette des propriétaires terriens, en 1840, à la somme de 12,544,098,600 francs. Avant vingt ans, toute la propriété foncière sera aux mains des Capitalistes.

tard. Les économistes nous disent que la multiplication humaine est impossible, vu le défaut de subsistance, et qu'en conséquence la loi divine doit être abrogée. Voyons sur quoi ils fondent cette assertion.

VII.

De l'accroissement de subsistance.

Les économistes se plaisent à remarquer que « la fécondité de la Nature est telle dans tous » les genres, que, si la presque totalité des germes qu'elle produit n'avortait pas, et si la » très majeure partie des êtres qui naissent ne » périssait pas presque tout de suite faute d'aliments, en très peu de temps une seule espèce de plantes suffirait pour couvrir toute » la terre, et une seule espèce d'animaux pour » la peupler tout entière (1). » Ils font à ce sujet étalage de science et de faits, toujours dans le but d'arriver à prouver que puisque la Nature, « uniquement occupée des espèces, et non des » individus, a prodigué les semences des êtres » d'une façon si prodigieuse, il n'est pas sage » de tant tenir à la multiplication des individus » dans l'espèce humaine, et qu'il faut bien reconnaître que cette espèce est soumise à la » loi commune, celle de la destruction des germes et des individus (2). » D'où les uns con-

(1) Destutt-Tracy, *Traité d'Economie politique*, chap. IX.

(2) *Ibid.* Tout en disant cela, et en professant avec un cynisme qui depuis a encore été surpassé les conclusions Malthu-

cluent, comme Malthus, au célibat ou aux *checks* artificiels, et les autres au *laissez faire*. « J'avoue, dit un de ces derniers, que je ne partage pas plus le zèle des moralistes pour diminuer ou gêner nos plaisirs, que celui des politiques (1) pour accroître notre fécondité et accélérer notre multiplication. Tout cela me paraît également contraire à la raison (2). » Et il se contente de prouver que « l'intérêt des hommes, sous tous les rapports, est de diminuer les effets de leur fécondité, » s'en remettant d'ailleurs au grand prévôt de Malthus, la Nature ou la Mort, qui *saura bien mettre ses ordres à exécution*. « Ce sujet, » ajoute-t-il, n'est que trop clair par lui-même, » sans avoir besoin d'en dire davantage (3). » O prodigieuse sagesse, qui se réduit à ceci : « L'Humanité dans ses attraits, non plus que dans son essence, n'a rien qui la différencie des

siennes, M. de Tracy ajoute que l'*Espèce Humaine est peut-être soumise à cette loi* (de multiplication d'une rapidité infinie) *à un moindre degré que bien d'autres*. Comment l'entend-il ? Il ne s'explique pas. Il aurait dit la vérité, s'il avait dit que l'Espèce Humaine, perfectionnée par le développement de sa science, de sa moralité, et de sa richesse, pourrait, en vertu même des lois physiologiques de notre nature, échapper de plus en plus à cette loi des espèces animales et végétales. C'est ce que nous montrerons plus tard en exposant les vues lumineuses du docteur Loudon sur cette partie du problème.

(1) Les politiques d'autrefois ; car depuis que la doctrine de Malthus est devenue l'*Économie politique officielle*, les politiques sont occupés de tout autre chose que d'encourager la population. Voyez la section précédente.

(2) Destutt-Tracy, *Traité d'Economie politique*.

(3) *Ibid.*

animaux ; la fatalité règne dans le monde : laissons donc faire sans nous mettre en peine, et buvons frais. »

Mais, admirables sages que vous êtes, j'ai une question à vous adresser au sujet de cette fécondité dont vous arguez à perte de vue. Cette fécondité, n'est-il pas vrai, n'est point particulière à l'homme?

—Non, sans doute, me répondent les économistes; n'entendez-vous pas ce que nous nous tuons de vous dire? La Nature, se souciant peu des individus, a créé d'innombrables germes dans toutes les espèces. Ainsi on a prouvé par le calcul que la quantité de froment que produit un arpent de terre suffirait, si on ensemençait chaque année la récolte, pour couvrir en quatorze années la surface entière du globe. Vauban a démontré qu'une truie peut produire, après dix générations, douze millions de porcs. Un physiologiste, Burdach, pense que la fécondité possible d'un couple de lapins ferait monter leur reproduction dans l'espace de quatre ans, si rien ne venait la troubler et l'interrompre, à plus d'un million. On a supputé que la reproduction d'un hareng pouvait s'élever à vingt mille individus. On sait qu'une disposition semblable....

Assez, mes maîtres, vous êtes fort savants, et je vous remercie de m'avoir démontré que vous êtes absurdes. Voyons, en effet, ce qui résulte de ce que vous venez de m'apprendre, et raisonnons un peu.

Puisque la nature est si féconde, puisqu'elle peut produire, la bonne mère qu'elle est, tant de grains, tant de fruits, tant d'animaux divers, comment se fait-il qu'elle ne puisse nourrir des hommes? Il me semble que l'homme est omnivore, et qu'il pourrait fort bien se nourrir sur cette terre si féconde. Les géographes calculent qu'il y a à peine sur toute la surface du globe un milliard d'hommes, et vous trouvez qu'un genre humain qui pourrait tenir tout entier dans six lieues carrées est beaucoup trop nombreux. Mais moi je trouve qu'une science qui limite ainsi l'Humanité ne mérite pas le nom de science, ne pouvant être, s'il y a un Dieu et une Providence, qu'une stupide erreur. Il me semble, en effet, que Dieu ne s'est pas seulement occupé de faire des bouches, mais qu'il a su créer aussi la nourriture qui devait les remplir.....

— Erreur! me répondent les partisans de Malthus; cela pourrait être vrai, si la manne tombait constamment du ciel.

— La manne ne tombe pas du ciel; mais, de votre aveu, il tombe du ciel une nourriture aussi substantielle, puisque, de votre aveu, la Nature est d'une fécondité sans bornes, et que l'homme, par sa constitution, peut se nourrir de toute la Nature. Réfléchissez, de grâce, mes maîtres, sur ce que vous dites; car il résulte de votre aphorisme concernant la fécondité infinie des espèces que la subsistance *humaine* est virtuellement et primordialement

infinie? N'est-il pas vrai que, dans la Nature, les espèces ne se dévorant que pour se nourrir, et la terre s'engraissant de leurs dépouilles et de leurs sécrétions, rien ne se perd, et qu'il n'y a pas de consommation improductive? N'est-il pas vrai aussi que tout ce grand travail d'élaboration de la Natnre aboutit à l'homme, et n'est pour ainsi dire que la fabrication de la subsistance humaine? Donc, de toute nécessité, il s'ensuit que la terre est pour l'homme ce Jardin dont parlaient toutes les anciennes théologies, ce Paradis, cet Eden, où sa subsistance, complètement assurée par la bonté du Créateur, serait restée éternellement ce qu'elle avait été créée sans la faute du genre humain. Comment donc avons-nous perdu notre héritage, et sommes-nous déchus, au point qu'un nombre d'hommes qui tiendraient tous dans la plaine Saint-Denis forment, suivant vous, une charge trop grande à nourrir pour une *faculté infinie* répandue dans un globe qui a trois mille lieues de diamètre? Expliquez-moi cela, je vous prie, mes maîtres; expliquez-moi comment vous accordez votre point de départ, *la fécondité infinie de la Nature* avec votre conclusion, qui équivaut à *la stérilité absolue de cette même nature?*

Voici une proposition aussi certaine que toute vérité mathématique: « La subsistance humaine a été créée par Dieu infinie; elle a été créée ainsi, et elle est ainsi virtuellement. Donc elle pourrait toujours être ce qu'elle est

virtuellement. Car elle est ainsi par l'essence même des choses, en vertu de la fécondité infinie de toutes les espèces, et par le don fait à l'homme de pouvoir profiter de toute la Nature. »

Et en voici une seconde qui n'est que la conséquence de la première : « La subsistance humaine, étant par essence infinie, n'est rare que par la faute du genre humain. »

Vous me demandez quelle est cette faute!... En effet, comment la verriez-vous, quand votre science est toute dévouée à celui que la Bible appelle *le grand adversaire* de l'œuvre divine, à celui qui, suivant cette Bible, a causé la chute de l'homme et qui entretient l'homme dans sa chute! Mais tenez, mes maîtres, n'insistons pas là-dessus; car il me serait aisé de prouver que tous les vices habituels et toutes les passions déréglées qui sont en nous la source ordinaire de nos péchés, et que les théologiens ont désignés sous le nom de péchés capitaux, l'orgueil, l'avarice, l'envie, la gourmandise, la luxure, la dureté égoïste, et la paresse ou l'oisiveté, ont tous leur justification et leur apologie dans votre science. Laissons cela, dis-je, pour votre honneur, et revenons à vos principes.

Vos principes! ils sont basés sur une incroyable contradiction. Pour prouver que la multiplication humaine est infinie, vous remarquez que la Nature déploye dans toutes les espèces une puissance de fécondité incalcula-

ble; mais quand vous arrivez aux moyens de subsistance de l'homme, vous oubliez ce que vous venez de dire; vous oubliez que si l'homme est doué de fécondité, il se trouve au sein d'une Nature que vous avez déclarée vous-mêmes douée, dans toutes ses espèces, d'une fécondité supérieure à celle de l'homme; vous oubliez que l'homme est, par son intelligence, le directeur et l'arbitre de cette Nature infiniment productive. Comment l'arbitre d'une faculté infinie de subsistance pourrait-il manquer de subsistance?

Les économistes n'ont pas compris que cette fécondité de la Nature dans toutes les espèces, d'où ils concluent la fécondité de l'Espèce Humaine pour la mieux détruire, est la garantie la plus évidente de la certitude et, si je puis m'exprimer ainsi, de la logique du précepte divin : *Croissez et multipliez, et remplissez la terre.* Dieu a mis dans la Nature une fécondité infinie : donc l'Espèce Humaine peut en toute sécurité et confiance obéir à ce précepte. Elle le pourrait du moins, si elle obéissait aux autres préceptes divins, et si elle ne s'affamait pas elle-même par la guerre intestine qu'elle se livre. La fécondité de la Nature est un gage que la fécondité de l'homme trouvera les moyens de subsistance qui lui sont nécessaires. L'homme n'est qu'une espèce, et Dieu, avant de la créer, a créé une multitude d'espèces pour la nourrir; il a donné à ces espèces une fécondité infinie, et à l'homme le

droit et la faculté de puiser sa nourriture au sein de cet infini de subsistance : comment l'homme craindrait-il donc et refuserait-il d'obéir à la loi divine, qui est la loi même de son être !

Mais l'homme a désobéi, et, par son immoralité, se trouve avoir non pas détruit, mais altéré profondément l'œuvre divine, et fait de cette Nature un désert stérile. Les économistes partent de là pour lui commander de continuer cette œuvre de désobéissauce et de destruction, et de la continuer jusqu'au *suicide.* Ce que toute science véritable devrait, au contraire, montrer à l'homme, c'est le moyen de rentrer dans cet Eden que la Nature contient virtuellement, et dont l'Espèce Humaine n'est sortie, par la connaissance imparfaite et par l'amour égoïste, que pour y rentrer un jour par la connaissance complète et par l'amour éclairé. Mais la fausse science des économistes, partant de la donnée de l'enfer actuel, ne sait que nous plonger plus avant dans cet enfer. La loi de production qu'elle prétend éterniser au profit de la disette et de la dépopulation, la seule loi de production qu'elle comprenne, c'est la loi du Capital, celle même que toutes les religions et toutes les législations ont justement condamnée.

Les économistes ont prétendu élever la négation de la subsistance humaine à la hauteur d'une loi de la Nature. Quand on y réfléchit, on s'étonne d'une telle impiété. La Nature

proteste contre leur assertion; la Nature crie par toutes ses voix que la dépopulation du genre humain vient de l'homme, et non pas de l'auteur de la Nature. La Nature donne en preuve sa fécondité et son asservissement aux volontés de l'homme, son favori, son fils, qui est en même temps son seigneur et son maître. Comme elle a tout fait pour lui, et s'est résumée en lui, nier la possibilité d'existence de l'Homme, c'est nier la puissance de la Nature, et c'est nier aussi l'existence de l'infinie Sagesse, de l'infini Amour, et de l'infinie Puissance en qui la Nature repose et vit éternellement.

VIII.

Suite. — L'homme est par sa seule organisation reproducteur de subsistance.

Oserai-je exprimer une vérité certaine, et montrer jusqu'à quel point le principe des économistes sur la rareté de la subsistance humaine comparée à la multiplication humaine est réfuté par la Nature? Pourquoi ne le ferais-je pas? Pourquoi la délicatesse de notre langue m'empêcherait-elle de répondre, au nom de la Nature, à celui qui a osé écrire : « Un homme qui naît dans un monde déjà oc- » cupé, si les riches n'ont pas besoin de son » travail, est de trop sur la terre?... » Vanini, accusé faussement d'athéisme, ramassa un fétu de paille dans la boue, et dit : « Je ne veux que ce brin de paille pour démontrer mon inno-

cence en prouvant l'existence de Dieu. » Il suffisait, faut-il le dire, des excréments de l'homme pour répondre à Malthus.

Est-ce, en effet, qu'avec toutes vos richesses vous produisez quelque chose? Non, c'est la Nature qui produit tout; et quand vous pénétrez au fond de vos moyens de produire, l'industrie vous renvoye à l'agriculture, et celle-ci à vos fumiers. La Nature a établi un *Circulus* entre la production et la consommation. Nous ne créons rien, nous n'anéantissons rien; nous opérons des changements. Avec des graines, de l'air, de la terre, de l'eau, et des fumiers, nous produisons des matières alimentaires pour nous nourrir; et en nous nourrissant, nous les convertissons en gaz et en fumiers qui en produisent d'autres : c'est là ce que nous appelons consommer. La consommation est le but de la production, mais elle en est aussi la cause. Or, quant aux graines, vous convenez vous-mêmes qu'un arpent en fournit assez pour couvrir en quatorze années la surface entière du globe. Pour de l'air, l'atmosphère par sa fluidité a échappé à l'avarice, et par son abondance appartient encore à tous les hommes. Il en est de même de l'eau; il y en a tant sur la terre et dans l'air que vous n'avez pas songé à vous l'approprier. Donc, de par la Nature, j'ai le droit de vivre sans la permission des seigneurs à qui Malthus livre ma vie. Car pourquoi ces seigneurs me défendraient-ils de vivre? Si je consomme, je produis. Avez-vous

droit sur mon fumier, pour dire que je n'ai le droit de vivre que sous le bon plaisir des riches?

Que la Religion, si méprisée des économistes, est belle, et que leur science est petite! La Religion, qui enseignait à l'homme sa spiritualité et lui assignait la vie éternelle, ne craignait pourtant pas de lui dire qu'il était poussière, cendre, terre, qu'il en était sorti, et qu'il y rentrerait. Les savants de nos jours ne sont pas même capables de tirer quelque conclusion élevée de leur science matérialiste!

Consultez-les, ces savants, ils vous diront que l'engrais excrémentitiel de l'homme est le plus fécondant qui existe, et que la quantité de cet engrais provenant du genre humain suffirait à la fécondation des terres nécessaires à la nourriture en céréales de ce genre humain tout entier, chaque homme en fournissant assez pour la reproduction de la quantité de froment nécessaire à sa propre alimentation (1). Ils ont

(1) Voyez les ouvrages de Thaër et de Wogth, les cours de l'Ecole de Grignon, etc. Voyez aussi les analyses des chimistes. MM. Payen et Boussingault, entre autres, ont trouvé que, sous le rapport de la richesse en azote, l'urine de l'homme était à l'urine de vache, et en général aux fumiers des animaux, dans le rapport de 23 à 3. Le guano, qu'on va chercher en ce moment aux extrémités du monde, n'est représenté dans leurs tables, sous le rapport de l'azote, que par le nombre 15. Et pourtant en ce moment, en France et dans beaucoup d'autres pays, on chasse l'homme des campagnes, au profit d'un faux système d'agriculture, dans lequel on remplace les hommes par du bétail! Mais à qui vendrez-vous ce bétail? peut-on dire aux spéculateurs en agriculture. L'immense majorité du peuple ne mange pas de viande, parce-

reconnu ce rapport; ils devraient en conclure le droit de chaque homme à la subsistance. Mais il y a si peu de lien aujourd'hui entre

qu'elle n'a pas de quoi en acheter. Ne voyez-vous pas qu'il vous faudrait commencer par enrichir le peuple, pour pouvoir ensuite trouver des débouchés à cette augmentation de bétail que vous imaginez ! L'Angleterre est, à cet égard, dans une situation toute différente; l'agriculture à prairies artificielles et à bétail a pu y faire des progrès, parceque les six cents familles propriétaires du sol ont un débouché assuré dans un peuple qui vit sur le commerce extérieur, sur un milliard et demi d'importations et autant d'exportations. Au surplus, nous traiterons ces questions, quand nous démontrerons que *l'agriculture en France ne peut faire aucun progrès réel sous la loi du Capital.* Qu'on nous permette seulement, à propos de la fécondité de l'engrais excrémentitiel de l'homme, de citer ce que nous écrit un de nos amis : « La loi que vous m'avez
» énoncée, que l'homme, au moyen de l'association, pouvait
» *se nourrir par sa seule faculté d'exister,* à cause de la puis-
» sance reproductive de ses secrétions, est une chose prouvée
» chimiquement. Ouvrez l'ouvrage d'un homme célèbre dans
» cette partie, Justus Liebig. Il arrive à démontrer que le but
» de l'agriculture doit être de donner le plus d'ammoniaque
» possible aux plantes, parceque les autres éléments, l'acide
» carbonique entre autres, sont fournis par l'atmosphère.
» Ensuite il fait voir que les fumiers des animaux n'ont au-
» cune valeur comme engrais, si ce n'est en donnant quelques
» sels à la terre; qu'il n'y a qu'un seul véritable engrais four-
» nissant l'ammoniaque, l'*urine humaine*, et que l'urine des
» animaux a une valeur infiniment moindre. Sa conclusion
» définitive est : *Chaque kilogramme d'urine qui se perd en-*
» *traîne la perte d'un kilogramme de blé.* D'où il suit que le
» système d'agriculture que vous m'avez exposé est le seul
» fondé en raison, comme il est le seul qui soit humain.
» Comme vous le dites fort bien, au lieu de chasser la popu-
» lation des campagnes par l'agriculture à l'anglaise, il faut
» se servir, pour nourrir tous les hommes, de la faculté
» reproductive si supérieure que leur donne la nature. Ce
» système d'agriculture est tout différent du système actuel,
» puisqu'il fournit la matière nutritive directement. Tandis
» que dans le système actuel les bêtes sont des machines à
» engrais, dans le vôtre elles ne seraient que des forces. »

toutes les sciences que, tandis que les agronomes découvrent cette vérité, les économistes l'ignorent ou n'en concluent rien, plus occupés qu'ils sont de la prospérité des Capitaux que des droits de l'homme.

Le Christianisme consacrait une de ses fêtes solennelles à enseigner à l'homme son affinité avec le limon de la terre : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* C'était la manifestation par le culte de ce *Circulus* de la Nature qui fait sortir le genre humain de la boue, et par là même élève le genre humain à la liberté et à l'égalité. Dans la Genèse, Dieu crée Adam, c'est-à-dire le genre humain, avec ce que le livre sacré appelle la poudre de la terre (1), et c'est aussi de ce principe qu'il tire l'Eden, c'est-à-dire cette inépuisable source de subsistance qu'il donne à l'homme, et en vertu de laquelle il lui commande ou lui permet (ce qui est tout un) de croître et de multiplier. Tout est complet dans la synthèse divine : tout est fragmentaire dans la prétendue science de nos savants. Ils ont beau toucher le limon de la terre, ils ne savent pas en faire sortir la vie.

Ainsi, pour nous résumer sur ce point, non seulement la Nature s'offre à fournir une subsistance indéfinie au genre humain tout entier; mais chaque homme même, s'il n'était pas exclu du *Circulus* de la production naturelle,

(1) Genèse, chap. II, v. 7.

a la faculté de reproduire au moins une grande partie de sa subsistance, indépendamment de sa relation avec les êtres vivants des autres espèces créées par Dieu. Il a cette faculté, parcequ'il participe de la faculté générale de produire, la seule qui existe au fond et dont toutes les richesses sont tirées. Il est producteur de sa subsistance avec le concours de la Nature, et en vertu de cette puissance divine du limon terrestre d'où l'auteur de la vie a fait sortir, c'est-à-dire fait sortir éternellement tous les êtres; il est producteur, dis-je, parcequ'il est consommateur, et sa faculté de produire est le gage de son droit de consommer. Mais en vain Dieu a parlé; l'on refuse, au nom du besoin limité des riches, le droit de vivre à l'Espèce Humaine presque tout entière.

Est-il possible!... Quoi! cet homme à qui l'on refuse le droit de vivre peut invoquer Dieu, l'auteur de la vie, pour garant de son droit, et on lui refuse ce droit! Il a encore pour garant la Nature, manifestation de la puissance divine; et, tout en reconnaissant que cette Nature est inépuisable, on refuse sa garantie! Bien plus, par une affreuse ironie, on conclut de la fécondité même de la Nature contre le droit que cet homme a de vivre, et on dit à cet homme : « Il ne nous plaît pas que tu vives; va t'ensevelir dans cette virtualité infinie de la Nature, avec tous les germes innombrables qu'elle contient. » Enfin cet homme à qui l'on refuse le droit de vivre a pour garant de son

droit la possibilité que la Nature lui a donnée de se nourrir par sa faculté même de consommer; mais en vain il représente que dans le *Circulus* naturel, sa production répond à sa consommation : on le chasse de ce *Circulus* au nom de ce que les économistes appellent la *circulation des richesses*, et Malthus lui répond : La terre est occupée!

Vous mentez, peut-on dire à Malthus; la terre n'est pas occupée. Dans les pays mêmes où vous déclarez la population arrivée à sa limite, la terre est possédée, mais n'est pas occupée. Vous savez bien vous-même que l'Angleterre, qui n'a que vingt-huit millions d'habitants, en pourrait nourrir trois cents millions (1). Donc la terre d'Angleterre est possédée (et elle l'est en effet par six cents familles), mais n'est pas occupée. Il en est de même des pays les plus peuplés. Il y a en France huit millions de population réduite aux aumônes de la charité publique et privée, et il y a dans cette même France huit millions d'hectares de terres incultes qui pourraient nourrir, sans autre engrais que le leur, ces huit millions de pauvres dévoués à pulluler sans cesse au sein même de la mort. Donc la terre, en

(1) « Il est certain, et des calculs non contestables faits à » deux époques éloignées l'une de l'autre, d'abord par lord » Lauderdale, et dans ces derniers temps par M. Alison, le » démontrent; il est certain, disons-nous, que l'Angleterre » peut alimenter cent vingt, deux cents, deux cent cinquante, » et même trois cent millions d'habitants. » (*Solution du problème de la population*, par M. Ch. Loudon.)

France aussi, peut être dite possédée, mais n'est pas occupée.

IX.

Le paradoxe des économistes, ou comment ils prétendent que le Capital des Capitalistes est le Capital des Nations.

« Mais, objectent les économistes, la terre ne produit pas instantanément; et pour transporter et faire vivre les prolétaires de la France sur ces terres incultes où vous dites que leur fumier seul pourrait les faire subsister, il faudrait un Capital. Il en est de même de toute amélioration possible dans l'espèce humaine. Voilà pourquoi notre science s'attache au Capital, c'est-à-dire à cette vertu qu'a la richesse accumulée de pouvoir produire d'autres richesses, en utilisant soit des hommes, soit la terre ou les autres instruments de travail. Faites donc, de grâce, quelque chose sans Capital, c'est-à-dire sans avance! c'est absolument impossible. Ne voyez-vous pas que la consommation ne peut avoir lieu qu'après la production? Or il est de la condition humaine que nous ayons besoin de consommer même avant d'avoir produit. Il est bien vrai qu'en consommant nous préparons la production future, mais nous ne faisons que la préparer. Le Capital ou l'avance est donc le lien qui rend possible la satisfaction de nos besoins, et par conséquent la création de nouvelles richesses. Il y a trois termes dans le phénomène de la *production-consommation*, le passé, le présent,

le futur ; et vous ne pouvez faire que ces trois termes coexistent. Le présent, comme dit Leibnitz, est gros du passé et engendrera l'avenir, ou bien, en d'autres termes, se nourrit du passé et produit l'avenir. Mais comment s'accomplit cette transmission de la vie, sinon par le Capital, par la richesse accumulée? Sans l'influence salutaire de cet agent de toute production et de toute consommation, la vie cesse, parceque la production et la consommation ne peuvent se joindre et se réunir. Au contraire, que le Capital existe, l'une et l'autre est possible. Alors, en effet, le présent a le passé à sa disposition sous une forme présente, la richesse accumulée ; il s'en nourrit donc pendant qu'il travaille, c'est-à-dire consomme, car au fond travail et consommation sont tout un ; et, par la vertu régénératrice que la Nature a mise dans l'acte de consommation, cette richesse accumulée reparaît ensuite, quelquefois accrue, quelquefois diminuée (ce sont les deux sortes de consommation, *reproductive* et *improductive*, que nous distinguons dans notre science) ; et ainsi se continue la vie des nations par ce que nous appelons la *circulation des richesses*, à l'instar, nous en convenons, du *Circulus* que la Nature a établi entre la production et la consommation, *Circulus* qu'au fond nous reconnaissons comme le seul producteur. Nier la vertu du Capital est donc folie, et c'est contre ce rocher que viendront se briser toutes les utopies humaines. »

Nous voilà enfin arrivés à la vraie question. La vraie question n'est ni celle de la prétendue loi de la multiplication humaine en progression géométrique, ni celle de la prétendue loi de l'accroissement de subsistance en progression arithmétique. La vraie question est celle du Capital. Les économistes ont, depuis cinquante ans, étrangement trompé l'Humanité, en détournant son attention du véritable point de la question, pour la porter sur des points accessoires. Ils ont effrayé et trompé l'Humanité de deux façons ; car au lieu de la lancer sur la piste du véritable fléau qui la dévore, ils l'ont engagée à se livrer de confiance à ce fléau, en lui faisant peur de deux fléaux imaginaires. 1° Ils ont consterné l'Humanité en lui faisant supposer qu'elle n'avait pas de plus grand ennemi qu'elle-même par son accroissement de population ; ils ont, à cet effet, exagéré sa loi de multiplication : non pas que leurs supputations sur ce qui s'est passé aux Etats-Unis et ailleurs manque d'exactitude, mais parcequ'il n'y a pas à conclure du fait présent au fait futur, et de l'Humanité vivant dans le vice et l'ignorence à l'Humanité plus morale et plus éclairée. 2° Ils l'ont désespérée encore en affirmant le défaut de subsistance ou le simple accroissement en proportion arithmétique. Mais ils n'ont pas discuté le Capital, sous la loi duquel s'opère aujourd'hui la production et se passent les faits observés par eux. Ils ont critiqué l'homme et

le futur ; et vous ne pouvez faire que ces trois termes coexistent. Le présent, comme dit Leibnitz, est gros du passé et engendrera l'avenir, ou bien, en d'autres termes, se nourrit du passé et produit l'avenir. Mais comment s'accomplit cette transmission de la vie, sinon par le Capital, par la richesse accumulée ? Sans l'influence salutaire de cet agent de toute production et de toute consommation, la vie cesse, parceque la production et la consommation ne peuvent se joindre et se réunir. Au contraire, que le Capital existe, l'une et l'autre est possible. Alors, en effet, le présent a le passé à sa disposition sous une forme présente, la richesse accumulée ; il s'en nourrit donc pendant qu'il travaille, c'est-à-dire consomme, car au fond travail et consommation sont tout un ; et, par la vertu régénératrice que la Nature a mise dans l'acte de consommation, cette richesse accumulée reparaît ensuite, quelquefois accrue, quelquefois diminuée (ce sont les deux sortes de consommation, *reproductive* et *improductive*, que nous distinguons dans notre science) ; et ainsi se continue la vie des nations par ce que nous appelons la *circulation des richesses*, à l'instar, nous en convenons, du *Circulus* que la Nature a établi entre la production et la consommation, *Circulus* qu'au fond nous reconnaissons comme le seul producteur. Nier la vertu du Capital est donc folie, et c'est contre ce rocher que viendront se briser toutes les utopies humaines. »

Nous voilà enfin arrivés à la vraie question. La vraie question n'est ni celle de la prétendue loi de la multiplication humaine en progression géométrique, ni celle de la prétendue loi de l'accroissement de subsistance en progression arithmétique. La vraie question est celle du Capital. Les économistes ont, depuis cinquante ans, étrangement trompé l'Humanité, en détournant son attention du véritable point de la question, pour la porter sur des points accessoires. Ils ont effrayé et trompé l'Humanité de deux façons; car au lieu de la lancer sur la piste du véritable fléau qui la dévore, ils l'ont engagée à se livrer de confiance à ce fléau, en lui faisant peur de deux fléaux imaginaires. 1° Ils ont consterné l'Humanité en lui faisant supposer qu'elle n'avait pas de plus grand ennemi qu'elle-même par son accroissement de population; ils ont, à cet effet, exagéré sa loi de multiplication : non pas que leurs supputations sur ce qui s'est passé aux Etats-Unis et ailleurs manque d'exactitude, mais parcequ'il n'y a pas à conclure du fait présent au fait futur, et de l'Humanité vivant dans le vice et l'ignorence à l'Humanité plus morale et plus éclairée. 2° Ils l'ont désespérée encore en affirmant le défaut de subsistance ou le simple accroissement en proportion arithmétique. Mais ils n'ont pas discuté le Capital, sous la loi duquel s'opère aujourd'hui la production et se passent les faits observés par eux. Ils ont critiqué l'homme et

son droit de vivre; ils ont critiqué aussi l'objet de l'homme ou son besoin; ils ont nié sa subsistance. Mais le lien actuel de l'homme à cette subsistance, ils ne se sont pas donné la peine de l'examiner, ils ne l'ont pas pesé dans leur docte balance. Ce point de la question était cependant inséparable des deux autres, ou plutôt, comme je viens de le dire, c'était là la vraie question.

La métaphysique que je viens de prêter aux économistes, et qui se trouve, en effet, d'une façon plus ou moins confuse, au fond de leurs écrits, n'a qu'un défaut : c'est de célébrer les avantages de la richesse accumulée, ou du Capital, comme si cette richesse accumulée était celle du genre humain, ou d'une nation, tandis qu'elle est celle de quelques individus. Elle n'a que ce défaut, dis-je; mais c'est un grand défaut.

Est-ce que le Capital de M. de Rothschild est le Capital de la France? Si on me répond oui, je n'ai rien à dire. Et pourtant il y a des gens assez infatués de l'Economie politique anglaise pour être prêts à me répondre que le Capital de M. de Rothschild est le Capital de la France, que les bénéfices que fait M. de Rothschild sont des bénéfices pour la France; que sans M. de Rothschild, le Capital actif de la France ne serait pas ce qu'il est, et qu'il est utile à la France que M. de Rothschild capitalise comme il le fait.

Mais à ceux qui me répondraient ainsi, je

tiens prête cette autre question : « Si M. de Rothschild ou ses héritiers jugeaient à propos de dépenser improductivement le Capital que vous soutenez être utile à la France, que diriez-vous ? M. de Rothschild ou ses héritiers ont-ils cette faculté ? Ils l'ont assurément ; vous ne sauriez le nier. Ainsi la France verrait tout-à-coup une portion notable de son Capital s'évanouir en pure perte ? Vous dites que le Capital de M. de Rothschild est le Capital de la France ; vous sous-entendez donc : *avec la permission de M. de Rothschild*. La France dépend donc des Capitalistes.

C'est en effet la vérité. La France et toutes les Nations où le Capital est toléré dépendent des Capitalistes.

Ecoutez l'Economie politique formulant ce qu'elle appelle la *circulation des richesses :*

« Les capitalistes directeurs de l'industrie » sont réellement *le cœur du corps politique,* » *et leurs capitaux en sont le sang.* Avec ces » capitaux ils donnent des salaires à la plus » grande partie des salariés ; ils donnent leurs » rentes à tous les oisifs possesseurs soit de » terres, soit d'argent, et par eux des salaires » au reste des salariés ; et tout cela leur revient » par les dépenses de tous ces gens-là, qui » leur payent ce qu'ils ont fait produire par » leurs salariés immédiats *plus cher* qu'il ne » leur en a coûté pour ces salaires et pour la » rente des terres et de l'argent empruntés. » Mais, dira-t-on, si cela est, et si les Capita-

» listes *actifs* recueillent en effet chaque année
» plus qu'ils n'ont semé, *ils devraient en très*
» *peu de temps avoir attiré à eux toute la*
» *fortune publique,* et bientôt *il ne devrait*
» *plus rester dans un Etat que des salariés*
» *sans avances et des capitalistes entrepre-*
» *neurs.* Cela est vrai ; et les choses seraient
» ainsi effectivement, si ces entrepreneurs ou
» leurs héritiers ne prenaient le parti de *se re-*
» *poser* à mesure qu'ils se sont enrichis, et
» n'allaient ainsi continuellement *recruter la*
» *classe des capitalistes oisifs* (1). »

Ainsi l'idéal de l'économie politique, c'est l'*activité* des LOUPS CERVIERS (ce n'est pas moi qui les nomme ainsi le premier) qui, par l'intérêt auquel ils empruntent et celui auquel ils prêtent, *gagnent sur tous,* et accumulent des richesses, pour ensuite *se reposer* et dépenser improductivement par le luxe ce qu'ils ont ainsi conquis par le lucre. Voilà ceux qu'elle proclame *le cœur du corps politique.*

N'est-il pas évident que quand les nations en sont là, les nations n'existent plus, qu'elles sont en *pourriture,* et que les gouvernements, qu'on suppose les représentants de ce qu'on appelait autrefois l'Etat, n'ont plus d'autre fonction que celle de *gendarmes* veillant à ce que le capitaliste *oisif* consomme sans trouble sa rente dans tous les débordements du luxe, pendant que son homonyme *actif* se prépare,

(1) Destutt-Tracy, *Traité d'Economie politique*, chap. XI.

par le lucre, la rapine et l'avarice, à faire tôt ou tard de même, lui ou son héritier?

C'est pour cela qu'il est difficile de nier aux économistes que le Capital des Capitalistes ne soit pas le Capital des Nations.

Il n'y a rien en vérité à leur répondre ; car il est évident que les nations ne tombent dans cette situation de n'avoir plus d'autres gouverneurs que les accapareurs de richesse, qu'aux époques de destruction, quand une civilisation est terminée. Seulement on peut toujours demander, au nom du bon sens et de la moralité humaine, si, les nations sortant de cette triste imbécilité, le Capital perdrait sa vertu salutaire parceque l'incarnation des nations dans les Capitalistes aurait lieu d'une autre façon.

Vous dites que le Capital de M. de Rothschild est le Capital de la France. J'ai eu tort de le nier, j'en conviens. Cela est en effet plus vrai que je ne le pensais d'abord. Car votre science me démontre qu'un Capital quelconque ne se forme que *par le travail général de cette nation, aux dépens de cette nation, et par la permission donnée à l'usure.* A mon tour donc, je vous demanderai s'il ne serait pas juste que la France fût réellement en possession de son Capital, et que M. de Rothschild et les autres Capitalistes ne fussent que ses fonctionnaires?

Quand ces fonctionnaires de la richesse auraient besoin de *se reposer*, on leur donnerait une retraite, comme on en donne aux minis-

tres, aux maréchaux de France, aux officiers de terre et de mer, aux juges, aux membres de l'université, en un mot à tous les fonctionnaires de l'Etat. Il est juste, en effet, que la richesse profite encore au fonctionnaire, alors qu'il cesse de lui faire rapporter de nouveaux fruits; il est juste qu'ayant travaillé pendant que la nature lui en donnait les moyens, il se repose et termine ses jours en paix, quand l'âge est venu lui enlever la faculté du travail. Mais alors le profit que rapporterait la richesse accumulée ne risquerait pas de produire ce luxe insensé par lequel toutes les nations ont été détruites.

On comprendrait l'accumulation des richesses, si elle était ainsi faite par l'Etat et pour l'Etat; on la comprendrait, dis-je, parcequ'elle aurait un but, celui de faire le bonheur de l'espèce humaine. Il y aurait une science de l'emploi par l'Etat, c'est-à-dire par la société elle-même, de cette richesse accumulée, de manière à procurer la meilleure hygiène morale, intellectuelle et physique de la société tout entière, conformément aux lois divines.

Mais que parlé-je de Capital et d'accumulation de richesses, dans l'hypothèse ou je me place! Le vrai Capital de la société, c'est la Moralité, aujourd'hui comptée pour rien. L'association humaine aurait pour effet immédiat de rendre inutile, au-delà de certaines bornes déterminées par la science en conformité avec la Nature, ce qu'on appelle aujourd'hui accu-

mulation de richesses. Dieu a mesuré les saisons! le présent, le passé, l'avenir ne sont pas aussi loin et ne se joignent pas aussi difficilement que les économistes le pensent. C'est parceque l'homme s'est fait l'ennemi de l'homme et s'est séparé de Dieu, que le passé, le présent, et l'avenir, ont des barrières infranchissables. Les économistes croient renverser ces barrières avec le Capital, c'est-à-dire l'avarice et l'avidité, et ne font que les redoubler. L'association humaine, en obéissant aux lois divines, les renverserait facilement. L'Humanité plus éclairée prendra un jour au sérieux la prière du Christ: « Notre Père, qui êtes » dans la lumière, donnez-nous aujourd'hui » notre *pain quotidien.* »

Le paradoxe des économistes n'est donc qu'un sophisme. Ils sacrifient l'Humanité à l'illusion d'une vertu bienfaisante de la richesse accumulée dans les mains d'un petit nombre d'individus; et pourtant ils reconnaissent : 1° que si la richesse augmente, elle n'augmente qu'entre les mains de ce petit nombre d'individus; 2° que tant que ces accapareurs de richesse sont *actifs*, ils ruinent le reste de la population par l'usure; et enfin 3° que quand ils se reposent ou deviennent *oisifs*, leur richesse s'absorbe dans le luxe, et se consomme improductivement.

Les économistes, qui appellent leur science la science de la richesse, ignorent véritablement ce que c'est que la richesse. La richesse vérita-

ble, c'est l'homme, c'est la vie humaine. La richesse est faite pour les hommes, et la richesse qui tue l'espèce humaine n'est pas la richesse.

X.

Conclusion.

Conclusion : C'est parceque la production se fait ainsi sous la loi du Capital, et c'est également parceque la consommation se passe sous la même loi que les fameuses propositions de Malthus sont exactes *sous cette loi ;* c'est, en un mot, parceque le Capital règle production et consommation, que la multiplication humaine excède toujours les moyens de subsistance.

Donc, quand Malthus, et depuis lui tous les économistes, ont observé ce qu'ils appellent la loi fatale des sociétés humaines (loi que les politiques, à leur suite, ont érigée en axiome gouvernemental et traduite en pratique), ils n'ont pas observé autre chose que les effets du Capital. En considérant la misère ils ont cru voir les effets d'une loi de la Nature ; mais ils n'ont vu, en réalité, que les effets de la mauvaise organisation de la production et de la consommation.

Donc leur science, prise dans sa totalité, est une absurdité. Car ils posent un principe, le CAPITAL, d'où suit nécessairement une conséquence, le DÉFAUT DE SUBSISTANCE, qu'ils at-

tribuent, non pas à leur principe, sa véritable cause, mais à la Nature.

Mais cette fausse science est plus qu'une absurdité ! Elle mène l'Humanité au désespoir ; elle autorise et elle justifie tous les vices, toutes les impuretés, et tous les crimes ; elle détruit toute religion, elle éteint toute piété et toute charité parmi les hommes ; elle abolit de fond en comble les principes que l'Evangile a établis dans le monde.

QUATRIÈME SECTION.

(AVRIL 1846.)

Y AURA-T-IL TOUJOURS DES PAUVRES?

« Tant que le péché originel et ses lamentables
» conséquences domineront le monde, tant
» qu'il y aura des passions, il y aura des
» pauvres. » (L'ABBÉ DUPANLOUP.)

« Il y a un enfer et des feux éternels. Jamais»
» jamais l'éternité malheureuse n'aura de
» terme, jamais elle n'aura de fin! Je le
» crois, c'est ma foi, je la professe et la
» révèle de toute l'énergie de mes convic-
» tions et de mon dévouement. Mais Dieu
» est juste, Dieu est bon, et il sera éternel-
» lement l'un et l'autre, même en enfer. »
(L'ABBÉ DE RAVIGNAN.)

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Le manége des prédicateurs du jour.

Il y a un accord touchant, une véritable *entente cordiale*, entre les économistes de l'école anglaise et les prédicateurs catholiques d'aujourd'hui. Passer, comme nous le faisons, des uns aux autres, ce n'est pas changer de sujet.

S'il faut s'en rapporter aux *conférences religieuses*, *sermons de semaine sainte*, *discours de charité*, et autres œuvres oratoires ecclésiastiques que l'*Epoque* et les feuilles à

grand format ses rivales publient en ce moment, et qui servent de pendant aux œuvres fort profanes, mais non moins morales assurément, dont sont farcies les immenses colonnes de ces journaux, il ne tiendra pas au clergé catholique que l'Evangile ne reste enseveli dans d'éternelles ténèbres. Il s'est élevé dans ces derniers temps, et il s'élève de plus en plus au sein de l'Humanité, chez toutes les nations et dans toutes les classes, un esprit régénérateur qui procède à la fois de l'Evangile et de la Philosophie; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'au fond l'Evangile est, comme le disaient les Pères des premiers siècles, la *sainte Philosophie*. Hé bien! au lieu de seconder cet esprit, ces prédicateurs s'attachent à le combattre, pour perpétuer, autant qu'il est en eux, la mort et l'ensevelissement du Christianisme.

Après la Conférence du R. P. Lacordaire en faveur du Capital et du Monachisme, l'un portant l'autre, le Capital considéré comme ayant droit avant l'Evangile, et le Monachisme présenté comme la meilleure ou plutôt la seule solution du problème de la population et du prolétariat (1), voici qu'il nous pleut un nombre infini de sermons également dévoués à la cause du Capital. Il semble que tous les prédicateurs de Paris et des départements se soient donné le mot pour traiter cette année,

(1) Voyez plus haut la Seconde Section.

pendant le carême, le sujet par lequel M. Lacordaire a terminé ses conférences. On ne voit que ministres des autels occupés à rassurer Mammon sur la durée de son empire. Tous protestent, au nom de l'Evangile, de leur inviolable attachement à la cause du Veau d'Or. C'est un spectacle fort touchant! La formule du célèbre prédicateur de l'ordre restauré de S. Dominique paraît avoir fait fortune; car le fond de tous ces sermons, c'est toujours *l'harmonie établie par le Christianisme entre l'humanité riche et l'humanité pauvre.*

Le sens du Christianisme est si clair, qu'il paraît fort difficile d'abaisser ainsi aux pieds de la Ploutocratie régnante le Christ, dont le règne est promis. Mais à quoi ne parvient-on pas avec un peu d'adresse? Plus l'Evangile résiste, plus on mettra de subtilité pour en altérer le sens.

Le manége de ces brillants orateurs de la chaire, comme on les nomme, est véritablement si curieux, que le lecteur me saura gré de le lui faire connaître. J'arriverai ensuite à la question sérieuse que ces oraisons cléricales m'ont suggérée, et qui doit faire le sujet principal de cette Section.

D'abord le prédicateur commence toujours pas rassurer le Dieu actuel de la terre, le seigneur Capital. On dirait qu'il est moins soucieux de plaire à son divin maître Jésus que tremblant de déplaire aux riches qui l'écou-

tent. Voici à peu près comment il s'exprime : « Ne craignez pas, mes frères, que je vienne » mêler ma voix à des diatribes absurdes et » souvent si cruelles contre les grands et les » riches de la terre. Non, je ne veux pas unir » mes efforts à tant de violences coupables par » lesquelles on essaye de remuer la société » jusque dans ses dernières bases; et si je » viens, sous la lumière de l'Evangile, vous » découvrir les fondements même de la société » humaine, c'est pour vous inviter, au nom » de la religion, à les rétablir et à les affermir » sur les bases éternelles de la charité et de la » justice, et à entrer par là dans l'ordre réparateur » de la Providence. »

Cela dit, et pour mieux convaincre ses auditeurs qu'il n'y aura rien de factieux dans ses paroles, il annonce que s'il se permet de traiter la question du paupérisme, c'est qu'il y sait une réponse qui satisfera les plus méticuleux : « Je ne soulèverais pas cette grave question, » si je la savais sans réponse. » A bon entendeur, salut!

Il déclame alors pendant un quart d'heure, au nom de la religion, contre « les déclamateurs » et les sophistes qui n'ont jamais manqué » aux nations vaines, aux siècles orgueilleux. » C'est le moyen pour lui d'achever de bien séparer la cause du clergé de celle des réformateurs. Malheureusement il ne s'aperçoit pas, le pauvre homme, qu'il prêche en plein contre l'Evangile, contre Jésus-Christ, contre ses

apôtres, contre ses saints, contre les Pères de l'Eglise, contre le Christianisme tout entier; car sur cette question de la propriété jamais déclamateur, jamais sophiste, parlant aux nations vaines, aux siècles orgueilleux, n'a rien dit qui ne pâlisse devant les vérités divines et divinement exprimées qui font la substance même du Christianisme.

Enfin, toutes ses précautions étant ainsi prises, le prédicateur se décide à poser la question de l'inégalité des conditions en ces termes : « Il » y a des riches, il y a des pauvres, et l'Evan- » gile commence par nous déclarer qu'il y en » aura toujours : *Pauperes semper habebitis* » *vobiscum.* »

Ici je me permets d'interrompre le prédicateur pour lui faire observer qu'il commet un mensonge. Où a-t-il vu que *l'Evangile commence par nous déclarer qu'il y aura toujours des pauvres?* Je savais bien que M. Guizot, dont les paroles, certes, ne sont point paroles d'Evangile, impatienté un jour de ce qu'on lui parlait des millions d'hommes qui meurent de tous les genres de misère dans cette France si bien gouvernée par lui, répondit du haut de la tribune par cet axiome : *Il y aura toujours des pauvres.* Mais pour trouver cela dans l'Evangile, il fallait être l'abbé dont je cite textuellement les paroles. Au nom de l'Evangile, je réponds à cet abbé, qui se nomme Dupanloup (1), qu'il falsifie l'Evangile.

(1) Voyez le journal l'*Epoque*, numéro du 8 mars. 1846.

Il suffit, en effet, de se reporter au passage d'où l'on a extrait ce texte *en l'altérant*, pour juger de l'imposture.

L'Evangile raconte que « six jours avant la » Pâque, Jésus vint à Béthanie, où était mort » Lazare, qu'il avait ressuscité. Là on lui pré- » para à souper; et Marthe servait, et Lazare » était un de ceux qui étaient à table avec lui. » Marie prit une livre de parfum de nard » choisi, et en oignit les pieds de Jésus, et les » essuya avec ses cheveux; et toute la maison » fut remplie de l'odeur du parfum. Un de ses » disciples, Judas Iscariote, qui devait le tra- » hir, dit : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce » parfum trois cents deniers, qu'on aurait don- » nés aux pauvres? Il dit cela non qu'il se » souciât des pauvres, mais parcequ'il était » voleur, et qu'ayant la bourse, il portait ce » qu'on mettait dedans. Jésus lui dit donc : » Laissez-la, elle a gardé ce parfum pour le » jour de ma sépulture. Vous avez toujours » des pauvres parmi vous; mais vous ne m'au- » rez pas toujours (1). »

(1) S. Jean, ch. XII, v. 2-8. Le même récit se trouve dans S. Marc, avec quelques différences, mais qui ne portent pas sur les paroles qui nous occupent. Voici le texte de S. Marc (ch. XIV, v. 3-9) : « Et comme il était à Béthanie, dans la » maison de Simon le lépreux, à table, une femme vint avec » un vase d'albâtre pleid d'un parfum de nard précieux; et » ayant rompu le vase, elle répandit le parfum sur sa tête. » Plusieurs s'en indignèrent en eux-mêmes, disant : A quoi » bon perdre ainsi ce parfum? on aurait pu le vendre plus de » trois cents deniers et les donner aux pauvres. Et ils se cour- » rouçaient contre elle. Mais Jésus dit : Laissez-la; pourquoi

Tel est ce passage, dont le sens assurément n'a aucun rapport avec le méchant axiome, tout gros d'impiété, qu'on en déduit avec tant d'effronterie (nous n'avons pas d'autre terme pour exprimer notre juste indignation). Quoi! Jésus aurait prononcé que la misère et l'inégalité étaient le lot éternel de l'Humanité, lui Jésus dont la *bonne nouvelle* a consisté précisément à dire que la misère humaine, fruit de l'ignorance et du péché, pouvait être rachetée et le serait par sa doctrine et par sa mort, lui qui n'a souffert que pour abolir l'inégalité et établir la Communion, lui qui a enseigné que le Salut consistait dans l'Unité; lui qui, avant son sacrifice, donnant la raison de ce sacrifice, prie son Père, notre Père à tous, afin que tous les hommes soient, comme il dit, *en un:* UT OMNES UNUM SINT. Ah! vraiment altérer aussi profondément l'Evangile est un sacrilége.

Mais y a-t-il donc dans le passage que je viens de citer un motif quelconque pour excuser une pareille erreur? Non; ce passage ne présente aucune obscurité. Jésus est là ce qu'il est dans tout l'Evangile, peu soucieux des richesses, parcequ'il sait en quoi consiste la véritable richesse matérielle et spirituelle. En contraste avec lui, Judas représente l'avidité, l'esprit d'accaparement, qui allègue la valeur

» la blâmez-vous? ce qu'elle m'a fait est bien fait. Car vous » avez toujours parmi vous des pauvres, et vous pouvez leur » faire du bien quand vous voudrez; mais moi, vous ne m'au- » rez pas toujours. »

des choses, et qui, sous le prétexte de l'utilité et sous le masque de la prévoyance, cache les passions les plus viles. Si je disais que Judas Iscariote représente l'Economie politique anglaise, qui songe avant tout au Capital, je dirais vrai. C'est lui, en effet, lui Judas, descendant en droite ligne de Caïn, qui, alors qu'il blâme si aigrement la charitable Marie de n'avoir pas songé à la valeur d'un parfum aussi précieux, profère implicitement cet axiome : *Il y aura toujours des pauvres.* Mais Jésus, le sauveur des hommes, flétrit cette avarice qui se déguise sous la couleur de faire du bien aux pauvres. Jésus est en cette circonstance conforme à lui-même, et toujours d'accord avec sa prière sur la montagne : « Notre Père, qui » êtes dans la lumière, donnez-nous aujour- » d'hui notre *pain quotidien.* »

Jésus, suivant ce que nous représente l'Evangile, marchait entouré de pauvres; il lui en venait de tous côtés, et ses disciples étaient habitués à ce cortége. Il dit donc à ceux qui pouvaient penser comme Judas, au sujet de ces trois cents deniers dépensés en parfums : « Vous ne manquerez pas de pauvres pour leur faire du bien, vous en avez toujours avec vous : *Pauperes semper habetis vobiscum;* mais bientôt je vous manquerai, et vous ne pourrez plus rien faire qui me soit agréable; car un de vous, celui-là même qui regrette le plus cette dépense, va me trahir. Ne vous affligez donc pas de ce que je vous coûte aujourd'hui un peu cher;

vous ne m'aurez pas toujours. Toi, Judas, qui prends tant d'intérêt aux pauvres, il te restera après ma mort assez d'occasions pour exercer ta charité. Mais sache-le, cette femme a bien fait de garder ce parfum pour le jour de ma sépulture, pour le jour de ta trahison, au lieu de le vendre pour en amasser de l'argent; et elle fait bien de le répandre sur moi, car je vais mourir. » Voilà ce qu'il y a dans l'Evangile, et il n'y a pas autre chose.

Mais pourquoi, saint homme que vous êtes, ne vous contentant pas d'interpréter faussement, altérez-vous le texte même? Ce texte proteste contre vous. Jésus dit à ses disciples : Manquez-vous d'occasions pour faire du bien aux pauvres? VOUS AVEZ *toujours des pauvres avec vous :* PAUPERES SEMPER HABETIS VOBISCUM, comme porte la Vulgate, ou, comme le texte grec, Τοὺς πτωχοὺς γὰρ πάντοτε ἜΧΕΤΕ μεθ' ἑαυτούς. Pourquoi substituez-vous au présent *habetis* le futur *habebitis*? Certes, quand on prend cette phrase dans son véritable sens, et qu'on la met en rapport avec ce qui la suit, il n'y a aucun inconvénient à traduire indifféremment : « *Vous aurez* ou *vous avez* toujours des pau- » vres pour leur faire du bien, mais vous ne » m'aurez pas toujours. » Le présent : *vous avez toujours des pauvres*, ou le futur : *vous aurez toujours des pauvres*, se rapportant évidemment à une époque déterminée et temporaire, c'est-à-dire au fait dont il est question (le fait des apôtres au moment où Jésus va être

livré à ses persécuteurs), la substitution d'un temps du verbe à un autre peut se faire sans inconvénient. Mais altérer sciemment et perfidement le texte pour arriver à faire dire à l'Evangile le contraire de ce qu'annonce l'Evangile dans sa totalité, c'est une énormité bien étrange!

Quand le prédicateur a ainsi rassuré complètement les riches qui l'écoutent, il se regarde comme étant parfaitement en mesure pour remplir son rôle évangélique; car enfin il faut bien qu'il remplisse ce rôle d'une façon quelconque. Pourquoi serait-il monté en chaire, et aurait-il choisi un semblable sujet? Son but n'est pas seulement d'étouffer l'esprit de l'Evangile; son but est de défendre les droits et de conserver les aubaines du clergé. Le clergé est pouvoir établi; il fait, à certaines conditions, alliance avec les autres puissances. Or le Capital est la plus grande puissance qu'il y ait aujourd'hui. On s'arrange donc avec le Capital, mais à condition qu'on recevra de lui l'aumône pour soi et ses clients : *Passez-moi la rhubarbe, et je vous passerai le séné.* Si l'Egalité, enseignée et prophétisée par l'Evangile, parvenait à s'organiser, l'aumône avilissante disparaîtrait des sociétés humaines. Il s'agit de conserver l'inégalité et l'aumône. Pour conserver l'inégalité, il faut faire ce qu'on vient de faire, falsifier l'Evangile, lui faire dire ce qu'il ne dit pas et le contraire de ce qu'il dit à toutes les pages, prétendre que

l'Egalité est une chimère, que la Fraternité est un rêve, que la Misère éternelle du genre humain est une loi portée par Dieu lui-même, que l'Evangile l'autorise, la sanctionne, et la commande. Mais tout cela fait, reste un second point. Il s'agit maintenant de se contredire assez habilement pour qu'il n'y paraisse pas. Le prédicateur prend sa grosse voix, et tâche d'intéresser Mammon et de le faire réfléchir :
« Il y a des riches, il y a des pauvres, dit-il.
» Ici se présente à résoudre cette grave question qui a préoccupé les sages dans leurs plus profondes pensées, et troublé quelquefois les justes dans leur foi. Ici se présente ce profond et redoutable mystère de l'inégalité des conditions humaines. Pourquoi des riches? pourquoi des pauvres? Pourquoi vous, peut-être, vivez-vous dans l'abondance de tous les biens de la vie? pourquoi vos greniers regorgent-ils de tous les fruits de la terre? pourquoi votre table est-elle tous les jours si abondamment servie, tandis que tant d'autres se trouvent sans pain sur la terre? pourquoi habitez-vous une maison somptueuse, où vos enfants croissent et se multiplient sous vos regards, tandis que tant d'autres sont relégués dans des habitations basses, où l'humidité les pénètre, où le froid les glace, et où leurs visages amaigris et leurs fronds pâles indiquent assez qu'il respirent un poison mortel? »
Pendant que le prédicateur se livre à ce dé-

bordement d'interrogations, Mammon, qu'il a préliminairement encensé et dont il a reconnu le droit, l'écoute fort tranquillement, sachant bien qu'il n'a rien à craindre de ce foudre d'éloquence. Le prédicateur continue ainsi : « Pourquoi êtes-vous couverts, pendant la » saison rigoureuse, de vêtements si chauds, » de fourrures si riches, et, pendant la belle » saison, de vêtements si légers, tandis que » tant d'autres n'ont, pour se défendre contre » les rigueurs de l'hiver et les ardeurs de l'été, » que les haillons de la misère? » Mammon, toujours calme, répond en lui-même au prédicateur : « Tu le sais aussi bien que moi, toi qui ne veux pas mêler ta voix à des diatribes absurdes contre les grands de la terre. » Enfin le prédicateur achève ses pourquoi : « En un » mot, pourquoi, après n'avoir jamais tra- » vaillé, rien fait sur la terre, terminez-vous » votre vie, comme dit l'Esprit-Saint, dans l'a- » bondance et les délices de la gloire, que » vous n'avez pas méritées, tandis que le pau- » vre, après avoir usé ses jours avant le temps, » s'en va, dit encore l'Esprit-Saint, finir sa » vie, disons tout, s'en va mourir à l'hôpital, » loin des siens, dans l'opprobre et le délaisse- » ment absolu? Certes, mes frères, ces ques- » tions sont graves, effrayantes, terribles; elles » pourraient soulever la terre contre le ciel, » et, ébranlant la société jusque dans ses der- » niers fondements, faire trembler tous les » cœurs. » Mammon pourtant ne tremble pas;

il sait d'avance que l'habile discoureur ne continuera pas longtemps sur ce ton ; et en effet le prédicateur, comme effrayé lui-même de ce qu'il vient de dire, tourne bride, et redouble ses invectives contre les philosophes et les réformateurs : « Une philosophie vaine, et qui » manque encore plus de cœur que d'intelli- » gence, a beau faire ; elle est impuissante à » résoudre ces questions. Je la défie de rien » dire ici de raisonnable, et d'expliquer rien » sérieusement. La religion seule peut le faire, » et voilà pourquoi j'ai abordé ce sujet au pied » même des autels. C'est à la religion même » et à ses lumières que j'en demanderai la solu- » tion. » Mammon sourit en écoutant ces paroles ; car la religion, entendue comme l'entend cet homme, est son meilleur auxiliaire. Enfin, pour la troisième fois, l'orateur sacré se pose cette question : « Pourquoi des riches? » pourquoi des pauvres? » Et il répond.... ce qu'il a déjà répondu ; c'est qu'*il y en aura toujours* : « Je vous l'ai dit, mes frères, la pre- » mière réponse que fait l'Eglise, c'est qu'il y » en aura toujours : *pauperes semper habebitis* » *vobiscum.* » Le Diable, à cette conclusion, rit à gorge déployée, se voyant si bien servi au nom de l'Evangile même ; et il s'admire dans cette falsification audacieuse du sens et du texte du livre sacré.

Mais écoutons encore. Il est impossible que le prédicateur se borne à cette singulière réponse : « Il y a des pauvres et des riches *parce-*

qu'il y en aura toujours. » Je vois bien où il en veut venir ; il veut des pauvres et des riches, et il va prétendre tout-à-l'heure que Dieu a fait le riche pour le pauvre et le pauvre pour le riche. C'est le raisonnement de ceux qui, dans l'antiquité, défendaient l'esclavage, en soutenant que Dieu avait fait le maître pour l'esclave et l'esclave pour le maître. Mais si cela eût été vrai, la société à esclaves aurait été une admirable société, le maître et l'esclave se servant ainsi de complément l'un à l'autre, et ce paradis d'esclavage aurait subsisté éternellement. De même, si Dieu a fait le riche pour le pauvre et le pauvre pour le riche, la société actuelle est un Eden où tout le monde doit être fort heureux. D'où vient donc que ce prédicateur trace un tableau si hideux des souffrances du pauvre, en opposition avec le luxe et les plaisirs des riches ? Si Dieu a fait le riche pour le pauvre, d'où vient que Malthus, et tous les économistes avec lui, et toutes les académies politiques et morales, et tous les gouvernants, se plaignent qu'il y ait infiniment trop de pauvres *pour le besoin des riches ?* d'où vient que leur grande occupation est d'anéantir toute charité publique, afin d'empêcher les pauvres de pulluler ? d'où vient qu'ils déclarent tout accroissement de population un fléau insupportable pour la société, et dont elle doit se défendre par tous les moyens possibles ? d'où vient enfin cette misère que vous reconnaissez, et pour laquelle vous invoquez la com-

passion des riches? Quoi? êtes-vous tellement ignorant que vous ne sachiez pas ce que depuis cinquante ans tous les observateurs proclament, à savoir qu'avec cette organisation de riches et de pauvres, les moyens de subsistance ne suffisent pas à la population, et que toutes les richesses des riches, si elles étaient prodiguées par la charité aux pauvres, ne feraient qu'amener une augmentation de population qui reproduirait de nouveau la misère! La question que vous avez posée reste donc toujours à résoudre : « *Pourquoi des pauvres, pourquoi des riches?* » Vous nous avez donné une bien mauvaise solution de ce problème dont vous dites vous-même qu'*il pourrait soulever la terre contre le ciel.* Ce n'est pas répondre, en effet, ou c'est répondre comme un bouffon, que de répondre : « Il y a des pauvres parcequ'il y en aura toujours. » C'est répondre comme M. Guizot, qui, tout occupé de sa petite personne,

Prend *son gouvernement* pour les bornes du monde;

mais ne n'est pas répondre en homme sérieux, en ministre des autels, qui doit avoir quelque science, quelque notion de métaphysique, qui doit avoir médité sur ces grands livres qu'on appelle la Bible et l'Evangile. Voyons, répondez-nous. Nous vous avons prouvé, texte en main, que votre citation de l'Evangile pour corroborer un absurde rai-

sonnement est (pardonnez-nous la dureté de notre expression) une honteuse et coupable falsification. Nous vous défions de citer, dans toutes les Ecritures, un seul passage qui prouve qu'il y aura toujours des pauvres, tandis que la Religion tout entière a pour principe et pour but l'établissement de la fraternité humaine et de l'égalité sur la terre. Depuis le Sépher de Moyse jusqu'aux écrits des Pères, avec l'Evangile au milieu, ce diamant de l'idéal le plus pur qui prend sa lumière dans la Bible et la transmet aux divins docteurs qui ont fondé le Christianisme, tous les monuments, sans exception, proclament qu'il n'y aura pas toujours des pauvres sur la terre. Qui dit Chrétien dit un homme qui ne croit pas à une humanité riche et à une humanité pauvre, qui ne croit qu'à une Humanité; quiconque est disciple du Christ croit à la fraternité humaine, et s'efforce de la pratiquer : or est-ce y croire et la pratiquer que d'établir des castes dans le genre humain! Ah! prêtre du Christ, vous célèbrez les Mystères sans y rien comprendre! vous participez au divin Sacrifice sans en avoir l'intelligence! vous rassemblez les hommes à la Sainte Table sans savoir seulement pourquoi cette Table a été instituée! malheureux que vous êtes d'avoir ainsi à votre disposition les rits saints sans en posséder le sens!

J'ai beau attendre une réponse à ce problème posé par le prédicateur : *Pourquoi des riches, pourquoi des pauvres?* cette réponse

n'arrive pas. L'homme de Dieu se borne à déclarer que sa raison ne conçoit pas qu'il puisse en être autrement. L'homme de Dieu n'a pas un grain de cette foi qui, suivant l'Evangile, transporte les montagnes; il ne comprend que ce qu'il voit: or il y a aujourd'hui des riches et des pauvres, donc il y en aura toujours, et il est impossible qu'il en soit autrement: « La » religion et ma raison me déclarent que l'égale » répartition des biens sur la terre serait une » impossibilité. Quand, en bouleversant le » monde, on parviendrait à établir un jour » l'égalité, le lendemain l'économie, le travail, » la prudence, d'un côté; l'oisiveté, la témé- » rité, la prodigalité, de l'autre, suffiraient à » renverser cette entreprise insensée. Tous les » jours, toutes les semaines, il y aurait à re- » commencer sur de nouveaux frais. L'égalité » des biens est donc un rêve creux, une chi- » mère. »

O étonnante ignorance, si ce n'est pas coupable hypocrisie! Eh! qui a jamais dit que ce soit par *un partage égal des biens* que les peuples échapperont à la misère? Aujourd'hui, en l'absence d'une véritable organisation, les instruments du travail sont abandonnés à la concurrence des individus, et il en résulte cette misère que vous déplorez, tout en la justifiant et en la déclarant éternelle; et vous vous imaginez que tous les efforts de la philosophie tendent à augmenter cette concurrence, et à la rendre infinie, éternelle, et sans limites! Mais

où avez-vous rêvé que jamais réformateur ait proposé ce *partage* que l'on appelle vulgairement *loi agraire?* On parle d'une équitable répartition des fruits du travail, et vous parlez de loi agraire! On parle d'organisation, et vous entendez qu'il s'agit de partage? On parle de perfectionner la société dans son unité collective, et vous accusez les sages qui ont en vue la solution de cet important problème, et qui s'efforcent de faire servir la religion à le résoudre, de vouloir « éparpiller en morceaux » la société humaine, pour en faire une multi- » tude de petits morceaux qui reprendraient » bientôt leurs volumes inégaux, » en sorte que, comme vous le dites élégamment, « tous » les jours, toutes les semaines, il y aurait à » recommencer sur de nouveaux frais. » En vérité, pareille ignorance est-elle croyable! est-il croyable qu'au milieu de Paris, au sein de l'établissement (1) le plus célèbre du clergé catholique, de pareilles absurdités soient proférées avec emphase, pour être répétées ensuite dans les journaux et répandues dans toute la France, comme un antidote précieux contre les maux actuels de l'Humanité!

(1) Ce sermon a été prêché à Saint-Sulpice en présence du grand Séminaire. L'orateur, si nous ne nous trompons pas, a été supérieur de Saint-Sulpice, et est aujourd'hui supérieur du petit séminaire de Pontoise.

II.

Du péché originel considéré comme la cause de la pauvreté.

J'entends les faux théologiens du jour s'écrier : « TANT QUE LE PÉCHÉ ORIGINEL ET SES » LAMENTABLES CONSÉQUENCES DOMINERONT LE » MONDE, TANT QU'IL Y AURA DES PASSIONS, IL Y » AURA DES PAUVRES (1). »

Pourquoi disent-ils cela? C'est parcequ'ils veulent dire : *Il y aura toujours des pauvres.* Or ils ne sauraient comment justifier cette éternité promise au mal; ils invoquent donc pour la justifier le péché originel. Le péché originel leur devient un argument, et leur sert de pierre d'assise pour bâtir dessus l'éternité de la misère!

C'est à merveille, mes maîtres, et bien fou serait celui qui vous nierait votre formule, qui vous dirait, comme aurait pu faire un incrédule du dernier siècle, qu'il n'y a pas de péché originel, que la chute du premier homme et de la première femme est une fable, qu'il n'y avait pas grand mal après tout à manger une pomme, qu'on ne conçoit pas le genre humain maudit pour un pareil délit, que la réversibilité paraît contraire à la justice divine, et mille autres choses qui se trouvent dans Voltaire et

(1) C'est la thèse soutenue en général dans les sermons dont je viens de parler, et énoncée textuellement dans celui que j'ai cité.

dans tous les sceptiques. Oh! non, je me garderai bien de vous répondre ainsi. Il y a un péché originel qui pèse sur notre espèce; je n'en fais aucun doute, et j'en vois la preuve dans les efforts que vous faites pour le perpétuer.

C'est bien, vous dis-je, et votre formule est vraie, sauf pourtant cette explication que vous ajoutez et qui pourrait prêter à l'erreur : *tant qu'il y aura des passions;* car pour détruire le mal sur la terre, ou plus exactement dans la vie, il n'est pas nécessaire d'abolir la vie. Le mal, comme je vais le prouver tout-à-l'heure, n'est pas la conséquence indispensable des besoins et des facultés naturelles de l'homme, lesquels besoins et facultés sont l'origine de ce que nous appelons les *passions;* le mal, en ce sens, n'est pas dans les passions des hommes, qui en elles-mêmes et par leur essence peuvent se tourner vers le bien comme vers le mal. Le mal véritable est DANS NOTRE IGNORANCE. Avec cette correction, j'adopte votre formule, et je dis avec vous : *Tant que le péché originel et ses lamentables conséquences domineront le monde, il y aura des pauvres.* Nous verrons plus loin en quoi consiste précisément ce péché originel auquel vous attribuez une durée sans limite.

Mais dites-moi, je vous en supplie, que faut-il faire pour que le péché originel cesse de dominer le monde?

Faut-il, comme vous, diviser l'Humanité en

castes, et distinguer deux humanités, *une humanité riche* et *une humanité pauvre?*

Faut-il, comme vous, ériger en axiome qu'*il y aura toujours des pauvres?*

Faut-il, comme vous, traiter l'égalité humaine de *rêve creux*, de *chimère?*

Ne voyez-vous donc pas, aveugles que vous êtes, que faire ce que vous faites, dire ce que vous dites, penser ce que vous pensez, c'est éterniser le péché originel, et faire que ses lamentables conséquences dominent éternellement le monde!

Vous créez, si je puis m'exprimer ainsi, le péché originel, vous le créez en vous et dans ceux qui vous écoutent; et puis vous raisonnez ainsi : « Il y aura toujours des pauvres, à cause du péché originel. » Mais c'est très mal raisonner.

Qu'est-ce donc à vos yeux que le Christianisme? Ne dites-vous pas que Jésus est venu ôter la tache du péché? Si Jésus est venu ôter cette tache, le péché ne subsiste donc plus. Il ne subsiste, du moins, que parceque la doctrine de Jésus n'est pas suivie; c'est-à-dire qu'il ne subsiste plus *en essence*. Donc quand vous dites, sous la loi du Christianisme, sous la loi de grâce, pour employer vos termes, que les conséquences du péché originel sont éternelles et qu'il y aura toujours des pauvres, vous dites la chose du monde la plus contradictoire à votre doctrine du rachat du genre humain par celui que vous nommez le

divin Médiateur et le Sauveur des hommes.

Ou ce rachat a eu lieu, en effet, ou il n'a pas eu lieu. Si le péché a été racheté, comment peut-il subsister *en essence,* au point qu'il soit vrai de dire qu'*il y aura toujours des pauvres!* Quelle contradiction! Suivant vous le péché originel aurait été détruit, et néanmoins ses conséquences subsisteraient, comme si ce péché n'avait pas été atteint! elles subsisteraient aussi intactes qu'avant la venue du Messie! Le rachat aurait racheté le péché sans racheter en rien ses conséquences! Ce rachat serait donc comme s'il n'avait pas eu lieu! Ce rachat n'aurait rien racheté!

Si, au contraire, le rachat du péché originel par Jésus-Christ n'a pas eu lieu, votre proposition qu'*il y aura toujours des pauvres* cesse d'être absurde au premier chef; mais, en ce cas, c'est votre doctrine tout entière qui le devient. En effet, dans cette hypothèse, un Dieu serait venu sur la terre voulant effacer la tache du péché originel, et il ne l'aurait pas effacée! Dieu même se serait incarné pour racheter l'Humanité, et il n'aurait pu y parvenir! La division du genre humain, la guerre intestine de ce genre humain, persisterait *en essence* après la venue sur la terre de la Divinité elle-même! Mais y pensez vous! Cette incarnation divine, qui aurait voulu atteindre le mal dans son essence, et qui ne l'aurait pas pu, serait la chose la plus misérable, la plus nulle, et, permettez-moi de le dire, la plus niaise

qu'on pût concevoir! Et pourtant c'est ce que vous osez exprimer, quand vous dites : *Il y aura toujours des pauvres.* Car c'est dire : Le dualisme du genre humain est éternel, et persiste malgré la venue de Jésus sur la terre; l'incarnation n'a pas détruit le péché, l'essence de ce péché subsiste.

Ainsi vous faites intervenir la Divinité au temps choisi par elle, vous la faites sortir de son infinité cachée, vous la faites contrevenir à toutes les lois qu'elle a établies dans le monde, vous la faites se manifester miraculeusement, vous la faites naître au sein d'une vierge par une opération surnaturelle, vous la faites vivre et mourir par miracle, conformément à des prophéties qui se rapportent à cette vie et à cette mort d'une façon non moins miraculeuse; et tout cela pour rien, pour que l'*essence* du péché subsiste avec toutes ses conséquences! Oh! vous révoltez la raison quand vous accumulez ainsi des montagnes de puissance divine, d'amour divin, d'intelligence divine, pour leur faire produire.... rien :

Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.

Il semble qu'Horace dans ce vers se soit moqué de la comédie que vous faites jouer à la divine rédemption. Il y a un précepte du même Horace, dicté par le goût et par le bon sens; c'est de ne pas faire intervenir la divinité dans

un drame, à moins que ce ne soit pour lui faire jouer un rôle digne d'elle :

Nec deus intersit nisi dignus vindice nodus.

Horace demande que le drame soit assez difficile à dénouer pour qu'il y faille une puissance surhumaine; il permet alors à la divinité de paraître. Suivant vous, le drame n'aurait pas manqué, mais le dieu aurait manqué au drame; le nœud eût été trop difficile à résoudre, et la Divinité y aurait été impuissante. Mais peut-on faire un outrage plus grand à la Divinité! Quoi! le Dieu que vous adorez est le Dieu du ciel et de la terre, le Créateur, l'Eternel, l'Infini; il est le Tout-Puissant, et il n'a pu faire ce que, suivant vous, il a voulu! Vous dites, avec S. Jean, que son Verbe était prédestiné de toute éternité à se manifester sous la forme humaine afin de sauver le genre humain, et vous osez penser et dire que ce Verbe créateur n'a rien sauvé!

III.

De la Rédemption.

Comment est-il possible qu'un prédicateur parlant au nom du Christ, et se servant presque à chaque période, pour s'adresser à ses auditeurs, du terme si caractéristique de *frères*, se complaise à démontrer qu'*il y aura toujours des pauvres!* Ou le Christianisme est

une chimère, ou il est le gage que l'égalité, qu'il porte dans ses flancs sous le nom de fraternité, s'établira sur la terre, et par conséquent qu'il n'y aura pas toujours des pauvres.

Comprend-on un disciple du Christ qui monte en chaire pour dire : « Mes frères, nous sommes tous frères, nous sommes tous fils de Dieu ; mais Dieu s'étant incarné, il y a dix-huit cents ans, dans notre humanité, et ayant été crucifié pour notre salut à tous, il en résulte que les uns, en très petit nombre, jouiront de tous les biens de la terre, qu'à eux seuls appartiendra tout l'héritage de l'Humanité, et que les autres, c'est-à-dire la presque universalité du genre humain, seront complètement déshérités. »

C'est pourtant ce que les prêtres disent aujourd'hui, quand ils prétendent qu'il y aura toujours des riches et des pauvres.

Ils mettent en avant, pour prouver leur triste assertion, d'abord le péché originel, et subsidiairement les passions, suite de ce péché. *Tant qu'il y aura des passions,* disent-ils, *il y aura des pauvres.* Mais qu'entendent-ils par *passions?* Ils entendent tous les vices habituels qui sont en nous la source ordinaire de nos péchés, et qu'eux-mêmes, lorsqu'ils répètent les leçons de leurs théologiens, désignent sous le nom de péchés capitaux : l'orgueil, l'avarice, l'envie, la gourmandise, la luxure, la dureté égoïste, et la paresse ou l'oisiveté. Donc, quand ils proclament qu'il y aura toujours des pau-

vres, ils proclament en même temps la durée et le triomphe éternel des sept péchés capitaux. Et comme dans leur théologie, ainsi que dans le poème de Milton, ces vices sont fils de la Mort et du Péché, ils proclament le triomphe de la Mort et du Péché, ou en définitive, pour parler encore leur langage, la victoire de Satan.

Avais-je tort, tout à l'heure, quand je représentais le Diable assistant avec jubilation à leurs prédications? Que peut-on faire pour lui de plus agréable que de célébrer son triomphe, de déclarer que la venue du Christ n'a en rien affaibli la solidité de son empire, que tant qu'il y aura des hommes sur la terre, Satan règnera dans leurs cœurs, et fera régner avec lui tous les démons qui vivent de son souffle! O vertus théologales, vertus du prêtre, qui consistiez à croire, malgré tous les démentis du monde, au triomphe de l'Evangile, au salut du genre humain, à espérer ce salut avec la même ardeur que s'il était déjà réalisé, à en vivre par avance, et à le procurer aux autres par l'effusion de tous les dons matériels et spirituels; vertus sans lesquelles l'Eglise n'est plus un vivant, mais le masque d'un mort, vertus saintes, vertus divines, qu'êtes-vous devenues? Le prêtre croit à Satan, le prêtre n'espère pas que Jésus soit vainqueur, le prêtre n'aime pas assez Dieu et son prochain pour tâcher de faire en sorte qu'il n'y ait plus de pauvres sur la terre!

Quelle religion reste-t-il donc à ce prêtre

qui a le malheur de céder ainsi dans le fond de son âme à cette *figure du monde* condamnée à disparaître devant le monde nouveau de l'Evangile (1)? et quelle idée se fait-il de la rédemption, lui qui croit que le péché originel persiste en essence après la venue du Messie?

Cette question mériterait de fixer l'attention du Clergé en général, et de chacun de ses membres en particulier.

Qu'est-ce que la rédemption? quelle idée le Chrétien doit-il se faire de ce miracle fondamental sur lequel repose tout le Christianisme? Le prêtre répondra-t-il que la rédemption est la rédemption des âmes seulement, qu'il ne s'agit pas dans ce mystère du salut de nos corps, qu'il ne s'agit pas du monde temporel, mais du monde spirituel? Le prêtre qui répondrait cela répondrait mal, et se contredirait, et se réfuterait lui-même, outre qu'il serait réfuté par l'Ecriture tout entière.

D'abord il répondrait mal, à ne consulter que le bon sens. Car y a-t-il un seul phénomène humain qui ne soit à la fois matériel et spirituel? L'âme peut-elle être saine dans un corps malade? Un homme épuisé par la faim peut-il aisément conserver le calme et la netteté de l'intelligence? Un enfant né dans ce qu'on appelle les derniers rangs de la société, privé d'instruction et d'éducation, deviendra-

(1) « Præterit enim figura hujus mundi. » (*I. Cor.*, c. VII, v. 31.)

t-il, au sein de la plus profonde ignorance, un type de moralité, et résistera-t-il à ces passions que l'on nous dit être la suite fatale du péché originel? Un malheureux couvert de la lèpre des plus affreuses maladies peut-il adresser au ciel des actions de grâce, et est-il bien muni pour repousser le mal et la tentation? La mère qui presse dans ses bras le cadavre de son enfant mort de froid et de misère, et dont la sensibilité en délire trouble la raison, est-elle dans un état que vous aimiez à contempler comme voisin de la perfection religieuse? En un mot, l'homme est-il destiné à souffrir le martyre dans ce que vous appelez sa chair; et lorsqu'il souffre ce martyre, est-il capable de s'arracher à ce que vous appelez le démon? L'homme sans doute, avec la grâce de Dieu et le secours de l'Humanité, peut vaincre tous les maux, et rester fidèle à l'idéal, en embrassant la mort comme la fin de ses tortures; il le peut, dis-je, avec la grâce de Dieu et le secours de l'Humanité. Mais si vous commencez par lui ôter le canal même de la grâce divine, à savoir la charité humaine, l'amour de l'Humanité, l'espérance du salut de cette Humanité, et la certitude de lui être utile, comment voulez-vous qu'il résiste aux souffrances du corps? Oui, l'homme peut vaincre dans cet enfer même de misère que votre imagination sans idéal crée au genre humain sur la terre pour toute la durée des siècles; il le peut si, grâce à cet amour pour le genre humain que vous

aspirez à détruire, il est doué d'une foi, d'une espérance, et d'une charité égales aux souffrances matérielles que le bourreau du genre humain, celui que vous appelez le Diable, entassera sur son corps, c'est-à-dire sur ses facultés de sensation et de sensibilité, et capables aussi de surmonter ou d'équilibrer tous les obstacles que ce même bourreau opposera à sa volonté; mais il ne le peut qu'à cette condition. Autrement, pourquoi admirerions-nous la pauvreté et la mort de Socrate, la pauvreté et le sacrifice de Jésus? Pourquoi y aurait-il des saints et des martyrs honorés dans l'Eglise? Je vous le demande, en effet; si tous les hommes pouvaient s'élever à ce point de sainteté et de divinité que la torture du corps laissât leur âme saine, entière, invulnérable, et constamment tournée vers l'idéal, pourquoi la théologie chrétienne aurait-elle admis une réversibilité des saints et des martyrs sur le reste du genre humain? Ou supprimez les honneurs que vous rendez aux saints, ou convenez que s'ils ont souffert dans leurs corps, c'est afin que la nature humaine ne soit pas toujours exposée à souffrir corporellement.

En second lieu, le prêtre qui répondrait ainsi serait dans une contradiction flagrante avec lui-même. Car en disant que la misère est la conséquence des vices de l'Humanité, il dit implicitement que la destruction de ces vices entraîne nécessairement la destruction de cette misère. Or, d'un autre côté, quand

il affirme que la rédemption a eu lieu pour racheter nos âmes, il n'affirme rien autre chose, sinon que cette rédemption a pour objet de détruire les vices qui souillent l'Humanité. Donc, par une conséquence nécessaire, il devrait conclure que la rédemption a pour but de détruire la misère. Donc ce prêtre se réfute lui-même lorsqu'il dit que la rédemption, par cela qu'elle s'applique à l'âme, ne s'applique pas au corps ; que la rédemption concerne la partie immatérielle de notre être, et non pas notre être tout entier ; que ce mystère agit au spirituel, et non pas au temporel ; et que, bien que nous soyons sauvés ou devions l'être par la grâce de Jésus-Christ, il y aura toujours des pauvres. Non, de votre aveu même, si Jésus est venu racheter nos âmes, il n'y aura pas toujours des pauvres, puisque l'inégalité et la misère, suivant votre propre aveu, ne sont que la conséquence de nos vices, et que la rédemption ne peut enlever ces vices sans enlever l'inégalité et la misère. Otez du monde l'orgueil qui fait les despotes, et il n'y aura plus d'esclaves ; détruisez l'avarice, et il n'y aura plus de pauvres ; abolissez l'envie, la fraternité régnera sur la terre ; sauvez les hommes de la luxure, le Couple humain sera sanctifié ; flétrissez la dureté égoïste, tous les hommes seront libres ; que la gourmandise et la dissipation des dons du Créateur deviennent une flétrissure, et il y aura du pain pour tous ; détruisez l'oisiveté, mettez le travail en honneur,

et vous ne verrez plus des travailleurs mourant de faim et des oisifs vivant dans la paresse et dans le luxe. Que veut donc dire ce mauvais raisonneur qui croit à la rédemption des âmes, et ne croit pas à la destruction des péchés qui ont provoqué cette rédemption ; ou bien qui s'imagine que l'on peut guérir l'âme de l'Humanité sans guérir le corps de cette même Humanité, comme si la manifestation de l'être n'était pas toujours adéquate à la virtualité de l'être ! En vérité, ce logicien qui se contredit d'une façon si criante me paraît être plutôt un détestable ouvrier dans la vigne du Seigneur. Il se dit qu'il y a trop de ronces à enlever, trop de labeur à supporter, pour détruire les vices qui souillent encore l'homme, et il aime mieux tolérer, sinon cultiver ces vices. Et c'est pour cela qu'il fait de la rédemption une abstraction stérile ayant pour objet une entité imaginaire ; si bien que comme il est impossible d'apprécier les effets de cette abstraction dans le monde, où ils ne se manifestent jamais, on peut toujours les supposer et renvoyer la preuve à ce qu'on appelle l'autre monde. Honteuse désertion du soldat de la croix, du ministre de Jésus-Christ, qui abaisse devant la fatalité les armes qui lui ont été confiées pour le triomphe ! Mais, en même temps, choquante contradiction d'un homme qui se dit à la fois disciple de la rédemption et fataliste !

En troisième lieu, enfin, quel outrage pour l'Evangile que cette interprétation de la rédemp-

tion, qui la fait impuissante à guérir l'homme tout entier, ou plutôt qui, sous prétexte que cette rédemption ne s'applique qu'à l'âme, et non au corps, ne lui fait pas même guérir la moitié de l'homme, ne lui fait rien guérir! Quel outrage, dis-je, pour l'Evangile, où jamais n'apparaît cette futile distinction!

Est-ce que Jésus, quand il guérit quelqu'un dans l'Evangile ne guérit que son âme? L'Evangile est plein de miracles qui se rapportent au corps comme à l'âme. Quelquefois le Christ guérit l'âme par sa seule présence et par la foi que le malade prête à sa mission, et la guérison du corps suit; mais d'autres fois il guérit le corps le premier, et la foi vient après le miracle. Il ne dit jamais: « Je ne suis venu guérir que les âmes, je ne suis pas venu guérir les corps: » de même qu'il ne dit pas non plus: « Il y aura toujours des riches et des pauvres. » C'est une horrible imposture, comme je l'ai montré plus haut, que d'altérer un texte de l'Evangile pour faire dire au Sauveur du genre humain une pareille impiété. Il dit au contraire à ses disciples que nul n'entrera dans le royaume du ciel, s'il n'abandonne ses richesses par avance et ne les distribue aux pauvres. Il blâme partout l'avarice, et ne veut pas même de prévoyance; il veut que nous demandions à Dieu notre pain de chaque jour; il veut que nous nous reposions sur Dieu de toutes choses, que nous soyons comme les oiseaux du ciel et le lys de la vallée; il déclare que nul ne

peut servir Dieu, s'il sert Mammon. Donc, suivant lui, il n'y aura pas toujours des riches et des pauvres; ou bien il aurait jugé lui-même sa mission inutile, et la réformation du genre humain impossible. Or il l'a jugée possible, et c'est là précisément en quoi consiste ce que vous appelez vous-même sa divinité. Il était tellement le fils de Dieu, ou fils de Dieu, pour parler plus exactement et comme lui, qu'il a cru et senti en lui que le royaume de Dieu viendrait sur la terre, et qu'il l'a dit, et qu'il a été persécuté pour cela, et qu'il est mort pour cela, et que ses apôtres édifiés par lui ont cru cela et ont souffert et sont morts pour cela, et que Saul, leur persécuteur, l'a cru comme eux, après avoir été éclairé divinement, et que, changeant son nom de Saul, qui dans la langue des Gentils voulait dire *faible* ou *seul*, en Paul, qui dans la même langue voulait dire *la multitude* (1), il s'est fait l'apôtre de l'Hu-

(1) On sait l'importance que les anciens, et les Juifs en particulier, attachaient aux noms. Le changement de nom de S. Paul a beaucoup occupé les Pères. Les Actes le nomment Saul jusqu'au moment où il commença à entrer en Grèce pour opérer la conversion des Gentils. On conçoit facilement qu'il ait abandonné le nom de Saul, qui lui rappelait son rôle de persécuteur; le roi Saül avait persécuté David, comme lui-même avait persécuté le Christ. Prit-il le nom de Paul à cause du proconsul Serge Paul, qu'il convertit? C'est ce qu'inclinent à penser S. Jérôme et S. Augustin. Cependant presque tous les anciens commentateurs se sont attachés à voir dans ce changement de nom quelque chose de significatif, comme dans le nom de Pierre donné à S. Pierre par Jésus lui-même. Primase, Isidore de Séville, et tous les étymologistes à leur suite, prétendent que S. Paul voulut exprimer par là qu'il

-manité et a appelé le genre humain tout entier à ce qu'il nomme, après Jésus, l'*héritage*. Or quel est cet héritage? c'est la terre, vous dis-je. Vous ne me croyez pas; ouvrons l'Evangile. Jésus monte sur la montagne, et dit :

« Heureux les humbles, car ILS HERITERONT LA TERRE : Μακάριοι οἱ πραεῖς, ὅτι αὐτοὶ κληρονομήσουσι τὴν ΓΗ͂Ν (1). »

Si vous êtes Chrétiens, si vous croyez au livre sacré, ce passage seul doit vous éclairer; l'Evangile ne dirait pas que les humbles auront la TERRE en héritage, s'il devait toujours y avoir, comme vous osez le soutenir, des pauvres et des riches sur la terre.

Certes je ne vais pas faire ici un tableau de l'Evangile pour réfuter votre impiété; il me faudrait citer les quatre Evangélistes tout entiers. Je me bornerai seulement à cette remarque, que, s'il est vrai que les Juifs se soient trompés parcequ'ils attendaient un Messie temporel et un roi matériel pour ainsi dire, il n'est

était le dernier venu des apôtres : « *Paulus, id est novissimus Apostolorum, quasi humilis ac modicus.* » Mais cette étymologie, qu'ils tirent du grec παῦρος, *paucus*, ou de l'adverbe latin *paulo*, est fort peu vraisemblable. Si on considère que *Saul*, avec la terminaison grecque aurait signifié *chétif*, *faible*, *délicat*, *efféminé*, et, avec la terminaison latine, *seul*, *isolé* (des mots Σαυλος et *Solus*), on concevra facilement que S. Paul ait abandonné ce nom pour celui du proconsul converti par lui, d'autant plus que le nom de Paul avait le plus grand rapport avec le mot qui en grec exprime la multitude, le peuple en général, οἱ πολλοὶ, de πολὺς ou πολλὸς, *multus*, d'où πόλις, ville, etc.

(1) S. Matthieu, chap. V, v. 5.

pas moins coupable de commettre l'erreur inverse, et de faire de la royauté de Jésus une abstraction spirituelle. Jésus n'a jamais dit, comme les faux traducteurs le lui ont fait dire, que son royaume n'était pas de ce monde. Au contraire, dans toutes ses prophéties il promet la terre à ses diciples, la terre transformée par la révolution religieuse opérée dans l'intellect, dans le cœur, et dans l'activité du genre humain, la terre ainsi sanctifiée, ainsi arrachée à l'ennemi de ce genre humain.

Jésus naît dans la persécution, et les grands de la terre le poursuivent; ils veulent le faire mourir, parcequ'ils ont peur qu'il ne les détrône; et quand, à la fin de sa vie, Pilate lui demande : « Est-il vrai que tu sois roi, » il répond : « Oui, je suis roi; mais ma royauté n'est » pas encore de ce temps-ci : ΝΥΝ δὲ ἡ βασιλεία » ἡ ἐμὴ οὐκ ἔστιν ἐντεῦθεν (1). » Sa royauté, qui est celle de la vérité et de la justice, viendra donc, puisqu'il dit qu'*elle n'est pas encore venue*. Oui, sa royauté viendra, et elle viendra sur la terre, sur cette terre promise par lui aux humbles et aux humiliés. Et quand vous dites qu'il a promis le ciel, vous ne vous trompez pas, puisqu'il a promis le ciel et la terre à la fois aux hommes rentrés dans la loi divine.

Certes, en un sens, Jésus, bien qu'il prenne partout dans l'Evangile le parti des pauvres contre les riches, n'est ni pour les pauvres ni

(1) S. Jean, ch. XVIII, v. 36.

pour les riches ; il ne connaît que les enfants de Dieu. Sa doctrine est, comme il le dit lui-même, que nous sommes tous enfants de Dieu (1), et que nous pouvons et devons redevenir ce que nous sommes nés, et rentrer dans l'*héritage*. Cet *héritage*, je viens de vous dire ou plutôt l'Evangile vient de vous dire que c'était la terre, et c'est en effet la terre : mais c'est aussi le ciel. Car, suivant la doctrine de l'Evangile, Dieu, prenant possession de toute l'Humanité, fera régner sa propre nature dans ses enfants transformés; et c'est ainsi que le Christ entend que les désintéressés, les affligés, les doux, les justes, les miséricordieux, ceux qui ont le cœur pur, les pacifiques, ceux qui souffrent la persécution pour la justice, prendront possession du royaume céleste, qui est en même temps la terre :

« Heureux les pauvres dont le cœur est détaché des richesses, car le royaume céleste » est à eux. Heureux ceux qui pleurent, car ils » seront consolés. Heureux ceux qui sont doux » et humbles, car ils possèderont la terre. Heu» reux ceux qui ont faim et soif de la justice, » car ils seront rassasiés. Heureux les miséri» cordieux, car ils obtiendront miséricorde. » Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils » verront Dieu. Heureux les pacifiques, car ils » seront appelés enfants de Dieu. Heureux ceux

(1) S. Jean, ch. X, v. 30-38.

» qui souffrent persécution pour la justice, car » le royaume céleste est à eux (1). »

Ne voyez-vous pas dans ce passage que la terre et le ciel sont mêlés, et que Jésus promet indifféremment le ciel ou la terre, parceque c'est tout un pour les hommes régénérés, n'y ayant pas d'autre terre et d'autre ciel que la vie, et la dualité du ciel et de la terre n'étant que le résultat de nos vices et de notre impiété? Ne voyez-vous pas que c'est en cela que consiste cette rédemption que S. Paul explique en effet de cette façon lorsqu'il dit que « Dieu a envoyé son bien-aimé afin que tout » fût réuni par lui en un commun héritage, » les choses du ciel et celles de la terre (2). »

En vérité, quand on a l'honneur d'être les ministres d'une telle doctrine, n'est-ce pas une abomination que de soutenir froidement, comme une thèse agréable à Dieu et digne de l'Evangile, l'éternité de l'enfer que font aux hommes les vices réprouvés par l'Evangile, de plaider pour l'inégalité des conditions, d'ériger en maxime divine qu'il y aura toujours sur la terre des pauvres et des riches; d'argumenter froidement, pendant des heures entières, devant les fidèles assemblés dans les somptueuses églises qui ont coûté tant de sueur et tant de sang aux pauvres travailleurs de l'Humanité, pour démontrer, au nom de ce qu'on appelle

(1) S. Matthieu, ch. V, v. 3-10.
(2) Ephes., ch. I.

la religion et la raison, que l'inégalité même la plus excessive et la misère même la plus profonde sont la conséquence de la nature humaine; que rien ne peut les détruire, qu'on les détruirait aujourd'hui qu'elles renaîtraient demain; que les bases de la société sont ainsi faites; et que ni la rédemption ni la doctrine du rédempteur n'ont rien changé à ces bases, qu'elles n'ont fait au contraire que les confirmer et les affermir! Mais, vous qui dites cela en présence de Jésus sur la croix, et sous l'autorité de son nom déifié par les souffrants de la terre qui ont cru en lui, assurément vous auriez crucifié Jésus comme firent les Scribes et les docteurs du Pharisaïsme, si vous aviez vécu de son temps; car vous le crucifiez aujourd'hui même, après qu'il a prodigué et son sang et les trésors de sa doctrine pour éclairer votre âme.

SECONDE PARTIE.

DE LA RÉDEMPTION DU GENRE HUMAIN, OU DE LA PERFECTIBILITÉ HUMAINE.

I.

La Rédemption du genre humain, c'est la Perfectibilité humaine.

Hé bien, nous qui ne parlons pas au nom de Jésus, qui n'avons pas autorité spéciale pour cela, nous allons démontrer que sa promesse n'est pas d'un insensé, et que la raison

s'accorde avec ce que l'esprit divin, l'esprit prophétique lui inspira, il y a bientôt deux mille ans, pour le salut du monde.

Assez longtemps la Philosophie, ne voyant dans le Christianisme que l'idolâtrie qui le défigure et l'obscurcit, a poursuivi le Christ de ses attaques et de ses injures. Mais il y a déjà des années que la vraie Philosophie est sortie de cette route qui n'aboutissait qu'à un abyme.

Au nom de la raison, à l'aide des sciences d'observation, à l'aide de l'histoire, et délaissant, du moins en apparence, le domaine de la théologie, nous allons venger l'injure faite à l'Evangile par les gardiens officiels de cet Evangile, et défendre le roi divin, le Christ (1), roi de justice et de vérité, roi de la terre un jour (bien que, quant à présent, il soit remonté au Ciel dans le sein de son Père, de notre Père à tous), contre les lévites chargés de le défendre.

Ce n'est point la haine du Clergé, ce n'est pas l'esprit de critique qui nous inspire; et s'il y a eu, dans ce qui précède, quelques paroles trop amères, qu'on les pardonne à notre intention sincère d'opérer le bien. Dans les combats de l'intelligence, dont la fin est l'avancement et le progrès de tous les hommes, Jésus lui-même nous a donné l'exemple que l'on peut poursuivre ardemment l'erreur, tout en désirant le salut de ceux qu'on répri-

(1) On sait que Christ veut dire *roi*.

mande, parcequ'on ne les réprimande pas dans l'intérêt des passions humaines, mais dans l'intérêt de la vérité.

Divine Lumière qui ne nous es pas venue seulement par l'Evangile, mais par tous les grands monuments antérieurs ou postérieurs que l'Humanité nous a transmis et par l'influence des vertus et du dévouement de la foule des martyrs, non pas seulement du Christianisme, mais de l'Humanité, que ne nous est-il donné de te réfléchir assez fortement pour qu'entrant dans le cœur et dans l'esprit de ces prêtres du Christ, tu les éclaires et les échauffes, afin que, suivant la parole même de leur maître, ils deviennent *un avec nous,* pour ton service, ô divine Lumière!

Frères, leur dirons-nous, car nous sommes frères, vous le dites dans vos chaires, et vous avez raison de le dire, nous sommes tous frères, nous sommes tous fils de Dieu, Dieu nous a tous créés à son image; et comme il est la Trinité divine, chacun de nous est une trinité qui reflète, à des degrés imparfaits, et dans la mesure du fini, les rayons substantiels de notre Créateur. Dieu est sensation ou puissance infinie, amour infini, intelligence infinie. Nous sommes tous et chacun de nous est sensation, et sentiment, et connaissance. Comment donc pouvez-vous refuser d'admettre que Dieu nous ayant tous créés à son image, et nous ayant faits ainsi *un en plusieurs,* ou, ce qui est la même chose, *plusieurs en un,* il

nous soit à jamais défendu par ce qu'on appelle destin, sort, fatalité, de créer l'harmonie sur la terre !

Ne sommes-nous pas puissance comme Dieu, quoiqu'à un degré infiniment moindre ? Ne sommes-nous pas comme lui amour, et comme lui intelligence, bien que notre amour et notre intelligence ne soient qu'un néant auprès de son amour et de son intelligence, puisque notre amour même ne respire que par le sien, et que notre intelligence ne connaît que par la sienne. Mais avec sa grâce, et en suivant ses lois, notre amour et notre intelligence, de même que notre puissance peuvent devenir indéfinis. Comment donc un amour indéfini, une intelligence indéfinie, une puissance indéfinie n'arriveraient-ils pas à créer l'harmonie !

Quoi ! aveugles que vous êtes (nous vous parlons ici fraternellement), ne voyez-vous pas que l'harmonie est au fond même de notre nature, puisque nous sommes tous semblables, et en même temps divers, afin que nul ne soit inutiles à ses frères ? D'un côté, donc, nous portons substantiellement l'harmonie ; mais, d'autre part, nous sommes susceptibles d'un progrès indéfini. Comment n'arriverions-nous pas, au moyen de ce progrès, à manifester cette harmonie qui est en germe en nous, et qui est de l'essence de notre création ?

Et vous parlez de l'éternité du mal, quand nous portons l'harmonie dans notre être, et quand la perfectibilité nous accompagne !

Quoi ! étant ainsi faits à l'image de Dieu, recélant en nous la puissance créatrice, parceque nous recélons une étincelle de la Trinité sainte ; susceptibles de progrès dans tout notre être, par un effet de cette puissance de créer qui nous a été donnée, et par là capables de dominer divinement la nature extérieure, au sein de laquelle nous avons été placés ; liés d'ailleurs à cette nature, qui se trouve résumée dans ce que nous appelons nos organes et notre corps ; appuyés sur elle comme la statue d'un Dieu sur son piédestal ; maîtres de découvrir ses phénomènes divers, tous produits par une seule loi, la loi de la vie, qui est en nous ! grandissant ainsi en nous-mêmes et dans notre milieu lié à nous, l'univers ; grandissant en science, en amour, en puissance ; grandissant tous, parceque nous sommes solidaires, parceque nous sommes *tous en un, un en tous ;* grandissant par notre diversité dans l'unité, qui fait refluer dans chacun les dons des autres ; en un mot créateurs à trois titres, 1° en nous, c'est-à-dire chacun en lui-même ; 2° chez nous, c'est-à-dire chacun dans les autres ; 3° hors de nous, c'est-à-dire chacun et tous dans la nature et le monde extérieur ; étant ainsi faits, dis-je, si nous dirigions les rayons de notre âme vers un but permis ou marqué par Dieu même, vous nous refuseriez la puissance d'atteindre ce but ! Mais vous n'y pensez pas ! Nous l'atteindrions aussi infailliblement, ce but, que Dieu existe et que nous sommes faits à son image !

L'harmonie en essence, et l'harmonie manifestée et parfaite à la limite, voilà la loi *immanente* de l'Humanité. L'Humanité a été créée dans et pour le bien, et elle manifestera ce bien pour lequel et dans lequel elle a été créée ! Elle porte en elle-même et dans sa création sa fin, et sa loi. Fille de Dieu, elle doit glorifier et représenter son Créateur ; émanation de Dieu, elle doit incarner Dieu sur la terre.

II.

Du Principe moteur de la Perfectibilité ou de la Rédemption.

J'ai dit que je voulais m'écarter du champ de la théologie, et j'ai peine, je l'avoue, à le faire, parceque nulle part cette grande vérité de la PERFECTIBILITÉ INDÉFINIE DU GENRE HUMAIN, en laquelle, comme je l'ai prouvé il y a déjà bien des années, est venue se résumer toute la Philosophie, ne brille d'un éclat plus magnifique que dans les monuments de la Religion : preuve certaine de l'identité au fond de la Religion et de la Philosophie.

Prêtres, qu'enseignez-vous quand vous expliquez la Genèse et l'Evangile,

Quand vous dites que Dieu a créé l'homme à son image ;

Que Dieu est la Trinité ;

Qu'une des personnes de cette Trinité est le Verbe ;

Que ce Verbe, bien qu'étant une des personnes de la Trinité, est Dieu ;

Que ce Verbe s'est incarné ;

Que ce Verbe viendra de nouveau sur la terre ;

Qu'il y règnera et y fera régner la volonté divine, la volonté de son Père, de notre Père à tous ?

Vous n'énoncez pas autre chose que la DOCTRINE DE LA VIE, la doctrine de la création successive s'élevant de plus en plus vers son principe, et manifestant de plus en plus ce principe sur la terre.

Vous êtes les gardiens de l'antique Philosophie ; mais la Philosophie moderne a retrouvé les secrets que vous aviez laissé perdre. Pourquoi vous obstinez-vous à ne présenter aux hommes que la lettre de vos dogmes, au lieu d'en présenter l'esprit ! « La lettre tue, disait Jésus aux prêtres de son temps, et l'esprit vivifie. »

Quoi ! vous croyez au Verbe créateur, vous croyez, avec S. Jean, que ce Verbe *illumine tout homme venant en ce monde* (1), et vous refuseriez à ce Verbe la puissance de manifester ce qu'il a mis en nous ! Il serait en nous, et il resterait prisonnier en nous ; nous l'étoufferions dans les ténèbres, comme les Juifs ont fait de Jésus : « Et la lumière luit dans les ténè- » bres, et les ténèbres ne l'ont pas reçue. Il

(1) S. Jean, chap. I, v. 9.

» était dans le monde, et le monde a été fait » par lui, mais le monde ne l'a point con» nu (1). » Non, si ce Verbe existe, s'il a créé le monde, s'il nous a créés, s'il est en nous, il ne peut pas être étouffé éternellement dans les ténèbres. Si Dieu a mis en nous une étincelle de la divine Trinité, cette étincelle peut et doit reproduire le Soleil dont elle est émanée.

Or, au nom de la science, au nom de la psychologie, je dis que ce Verbe existe, qu'il est immanent en nous.

Qu'est-ce que la Vie dans chacun de nous, à chacun de nos instants? Un homme ne vit que parcequ'il a un désir. Dans l'ordre de la vie, la modification de la pensée est inséparable de la pensée considérée comme substance; le sujet s'unit à l'objet. Mais qui provoque cette union, et qui cause ainsi la vie? C'est le désir, ce que l'on peut appeler le *verbe* dans l'homme, et ce qui, dans la langue humaine, se traduit en effet par celle des trois espèces de mots composant toute langue qu'on appelle *verbe*. Ainsi du fond de notre être naît un désir, qui nous fait tendre à un acte pour réaliser ce désir, et voilà la vie. La vie est une aspiration, dont le Verbe ou le désir est le moteur.

L'homme est sensation-sentiment-connaissance; mais le désir est tout cela à la fois, car le désir comprend à la fois le sujet et l'objet.

(1) S. Jean, ch. I, v. 5 et 10.

Ainsi le verbe de l'homme est l'homme tout entier, de même que, dans la nature divine, le Verbe de Dieu est la Trinité tout entière sous une de ses hypostases.

Mais ce désir qui crée en nous, et qui au fond est un, bien qu'à cause du fini de notre être, il ne nous apparaisse que sous la forme de mille désirs incohérents et ayant pour objets une multitude d'êtres divers, d'où prend-il sa source et son origine? Du Désir collectif que Dieu a donné à l'Humanité en la créant, du Verbe général mis par Dieu dans l'Humanité. Niera-t-on que tous les hommes soient semblables, c'est-à-dire *un et divers*, qu'ils aient au fond la même nature, les mêmes facultés, les mêmes besoins, les mêmes droits? Non, on ne niera pas cela. L'espèce humaine est une, et c'est ce que vous exprimez en disant, avec le *Sépher* de Moyse, qu'elle est sortie tout entière d'Adam. Donc, malgré l'incohérence de tous nos désirs, malgré la profonde anarchie du genre humain, malgré les ténèbres où l'homme est tombé sur ses vrais besoins et sur ce qu'il appelle le bonheur, malgré tous nos vices, tous nos crimes, et toutes nos misères, au fond le même type humain se reproduisant dans chaque homme, tous nos désirs ne sont que des manifestations plus ou moins altérées du Désir ou du Verbe que le Créateur a mis dans notre espèce. Or ce Désir typique, c'est le Verbe divin lui-même : car ce ne peut-être autre chose, puisque Dieu nous a créés *à son image*, puis-

qu'il n'a pu d'ailleurs nous créer que par son Verbe, son Verbe seul étant créateur, ou plutôt son Verbe étant, comme vous le dites, Dieu créateur. Donc, au fond, et dans quelque abyme de ténèbres que nous soyons tombés, nous retrouvons en nous, à la base de notre être, à la source de notre vie, le Désir divin, le Verbe de Dieu, moteur éternel et infini qui nous sollicite et nous fait vivre.

Donc, prêtres, vous avez raison, ou plutôt vos monuments ont raison ; le Verbe de Dieu illumine tout homme venant en ce monde.

Oui, le Verbe de Dieu est en nous, et nous appelle tous au bonheur en suivant les lois divines. Nous n'avons pas pu être créés par un acte divin sans que cet acte se continue en nous ; donc cet acte n'est pas achevé. Dieu, qui crée éternellement, crée éternellement en nous.

Donc le Verbe de Dieu immanent en nous créera l'harmonie sur la terre.

N'est-il pas écrit dans le livre que vous vénérez par dessus tous les livres que cette terre ne passera pas jusqu'à ce que la Loi soit accomplie : « Je vous le dis en vérité, le ciel et la » terre ne passeront point que toute la Loi ne » soit accomplie, jusqu'à la dernière lettre et » au dernier point (1) ? » Or la Loi est-elle accomplie jusqu'à la dernière lettre et au dernier point ?

La Loi n'est pas accomplie, puisque le Verbe

(1) S. Matthieu, chap. V, v. 18.

divin gémit et pleure dans tous les hommes.

La Loi, c'est l'Harmonie. Donc la Loi n'est pas accomplie.

Donc elle s'accomplira.

III.

L'Evangile.

Vous refusez de le croire, vous les dépositaires de tous les monuments qui l'attestent!

Je viens de vous prouver que l'harmonie est au fond de notre être et de l'essence de notre création; que l'espèce humaine étant une, tous les hommes étant *des semblables* ou *des frères*, ayant les mêmes facultés à des degrés différents, les mêmes besoins, les mêmes droits, étant enfin *la même Trinité*, et étant par là *tous en un*, ou *un en tous*, il en résulte nécessairement la possibilité de l'harmonie, à tel point, que ce qui a dû frapper les sages, et leur paraître bizarre, étrange, monstrueux, ce n'est pas que cette harmonie pût exister, mais c'est qu'elle n'existât pas. D'où ils ont conclu ce que vous appelez, avec le *Sépher* de Moyse, le péché originel. Je viens, dis-je, de vous prouver cela avec vos propres dogmes, et pourtant vous refusez de croire à la possibilité de l'harmonie sur la terre!

En second lieu, je viens de vous prouver, et toujours d'accord avec vos dogmes, que non

seulement cette harmonie préexiste éternellement dans la création de l'Humanité, mais que le Verbe divin immanent en chacun de nous en sollicite et en provoque la réalisation. Ainsi non seulement l'harmonie est possible, mais elle viendra nécessairement, puisqu'il y a en chacun de nous, en *tout hommes venant dans le monde*, un promoteur de cette harmonie, qui est ce même Verbe divin, ce même Créateur qui nous l'a donnée en germe, et qui en a gravé le sceau dans notre nature. Je vous ai prouvé ce second point, tout aussi clairement que le premier, et vous refusez encore de croire que l'harmonie soit possible sur la terre!

Vous proclamez le désordre éternel, l'inégalité éternelle! Ah! dans quelles ténèbres êtes-vous tombés, vous qui étouffez en vous et qui incitez les hommes séduits par votre parole à étouffer en eux le Verbe de Dieu immanent en chaque homme?

Mais comment faites-vous donc pour persévérer dans de pareilles erreurs après le venue de Jésus! comment faites-vous pour soutenir l'éternité sur la terre de l'inégalité humaine après l'Evangile!

Car ce n'est pas assez pour vous que de croire au Verbe immanent en chaque homme, vous croyez encore à une incarnation spéciale de ce Verbe dans la nature humaine pour sauver l'Humanité, pour détruire la tache du péché, pour rétablir l'homme dans l'état de grâce, pour délivrer le Verbe captif dans chaque

homme; vous faites, dis-je, descendre Dieu sur la terre, et s'en éloigner ensuite, chassé par les bourreaux, mais avec promesse d'y revenir, et d'y revenir cette fois pour faire régner la justice et la vérité. Je vous demande si ce roi de justice et de vérité doit revenir sur la terre. Vous me répondez que c'est bien sur la terre (1), et que ce que vous appelez la résurrection sera corporelle aussi bien que spirituelle. La seule question est donc de savoir si l'Evangile entend que le monde restera la proie du mal, ou de ce que vous appelez Satan, jusqu'à ce qu'arrive ce que vous appellez le jugement dernier, ou si l'Evangile entend que le règne de la justice et de la vérité qui doit arriver sur la terre est ouvert depuis la venue et le sacrifice de Jésus. Prenons donc l'Evangile, et que l'Evangile soit juge.

Jésus, trahi, sait qu'il va mourir et célèbre sa dernière pâque: « Or il y avait plusieurs » Gentils de ceux qui étaient montés pour adorer le jour de la fête; ceux-ci s'approchèrent » de Philippe qui était de Béthsaïde en Galilée, » et ils le priaient, disant: Seigneur, nous voudrions voir Jésus. Philippe vint, et le dit à » André; puis André et Philippe le dirent à Jésus. Jésus, leur répondant, dit : L'heure est » venue où le fils de l'homme doit être glori-

(1) « Qui propter nos homines, et propter NOSTRAM SALUTEM descendit, et incarnatus est, et homo factus passus est, » et resurrexit tertia die, et ascendit in cœlos, et ITERUM » VENTURUS EST... » (*Symbolum Nicæni Concilii.*)

» fié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le
» grain de froment, tombant sur la terre, ne
» meurt, il ne produit pas ; mais s'il meurt, il
» porte beaucoup de fruit. Qui aime sa vie la
» perdra, et qui sacrifie sa vie en ce monde la
» sauve dans la vie éternelle. Si quelqu'un me
» sert, qu'il me suive ; et où je suis, là sera
» aussi mon serviteur. Si quelqu'un me sert,
» mon Père l'honorera. Maintenant mon âme
» est troublée. Et que dirai-je ? Père, sauvez-
» moi de cette heure ? Mais c'est pour cette
» heure même que je suis venu. Père, glori-
» fiez mon nom. Et une voix vint du ciel : Je
» l'ai glorifié, et je le glorierai encore. La foule
» qui était là et qui entendait disait : C'est le
» tonnerre. D'autres disaient : Un ange lui a
» parlé. Jésus dit : Ce n'est pas pour moi que
» cette voix est venue, mais pour vous. *C'est*
» *maintenant que se fait le jugement de ce*
» *monde ; c'est maintenant que le prince de*
» *ce monde va en être chassé. Et moi quand*
» *j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai*
» *tous les hommes à moi* : Νῦν κρίσις ἐστὶ τοῦ
» κόσμου τούτου, νῦν ὁ ἄρχων τοῦ κόσμου τούτου ἐκ-
» βληθήσεται ἔξω. Καγὼ, ἐὰν ὑπωσθῶ ἐκ τῆς γῆς, πάν-
» τας ἑλκύσω πρὸς ἐμαυτόν (1). »

Que pouvez-vous répondre à ce passage, où Jésus explique si clairement la raison et l'utilité de son sacrifice, où il se compare au grain de froment qui, suivant l'idée qu'on se faisait

(1) S. Jean, chap. XII, v. 20-32.

alors de la fructification, *meurt* pour *produire beaucoup de fruit;* où il dit qu'il *est venu pour cette heure*, c'est-à-dire pour mourir afin que les hommes soient régénérés par sa mort, et que le prince du monde, c'est-à-dire Satan, c'est-à-dire l'inégalité et le mal, *va être chassé de ce monde ;* que ce monde d'inégalité, de désordre, et de mal, *est jugé à cette heure*, et que lui Jésus, ayant consommé son sacrifice, *va attirer tous les hommes à lui.* Dites, que pouvez-vous répondre à cela?

Si le jugement du monde a commencé au moment où Jésus a été élevé sur la croix, si Jésus a dit à l'instant de son sacrifice : « *C'est* » *maintenant* que le prince de ce monde va en » être chassé; et quant j'aurai été élevé en » croix j'attirerai tous les hommes à moi, » n'est-il pas évident que l'obstacle surnaturel que, par une fause interprétation du dogme du péché originel, vous supposez avoir existé à l'action du Verbe immanent en chacun de nous pour réaliser l'harmonie, ou amener ce que l'Evangile appelle le royaume céleste, le royaume du ciel, le royaume de la lumière, le royaume de la vérité, le royaume de la justice, le royaume voulu par Dieu même; n'est-il pas, dis-je, certain, incontestable que *cet obstacle a été levé* du jour où Jésus a subi son sacrifice, et s'est fait, comme vous le dites, la victime immolée pour le rachat du péché originel? Donc, cet obstale n'existant plus depuis la venue du Messie, l'harmonie du genre hu-

main est possible sur la terre, au moins depuis cette venue.

Ainsi : 1° cette harmonie est de l'essence de l'Humanité, elle est la loi de sa création ; et, à ce titre, elle est possible en elle-même ;

2° Elle est voulue par l'acte continué et permanent de cette création, que vous appelez le Verbe divin immanent en chacun de nous ;

3° Enfin s'il y avait un obstacle à sa réalisation, cet obstacle a été levé par le sacrifice de Jésus et par l'émission de sa doctrine.

Donc, suivant tous vos dogmes, pour détruire le mal sur la terre, ou plus exactement dans la vie, il n'est pas nécessaire d'abolir la terre, d'abolir la vie.

Eh ! comment pouvez-vous dire qu'il faut abolir la terre, quand vous déclarez divines tant de paroles où la terre est exaltée et glorifiée ! Ne chantez-vous pas avec le Psalmiste que la grandeur et la magnificence de Dieu éclatent dans la création : *Cœli enarrant gloriam Dei!* Ne répétez-vous pas avec ce même roi-prophète, tige du prophète-roi Jésus, que ce ne sont pas les morts qui loueront le Seigneur, mais ceux qui vivent, ceux qui sont manifestés : *Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in inferum, sed qui vivunt!* Pourquoi donc voudriez-vous qu'il fût nécessaire d'abolir cette création que vous déclarez l'ouvrage de Dieu, digne de sa magnificence, et pourquoi, reconnaissant que c'est la vie seule qui peut louer dignement le

Seigneur de la Vie, prétendez-vous attendre et nous faire attendre l'abolition de la Vie pour réaliser les dons du Créateur!

IV.

L'Idéal ou la Communion.

Non, quoi que vous en disiez, pour détruire le mal sur la terre, ou plus exactement dans la vie, il n'est pas nécessaire d'abolir la terre, d'abolir la vie. Il suffit de perfectionner la terre et la vie.

Rédemption, Perfectibilité, deux formules pour la même idée! La Perfectibilité, c'est la rédemption du genre humain par la réalisation de plus en plus grande de l'Idéal. Mais l'Idéal étant primitivement en nous, par le fait même de notre création, laquelle est bonne dans son essence et prédestinée à l'ordre, à l'union, à l'harmonie, la Rédemption se trouve être le développement progressif de l'Humanité, conformément au type placé primordialement en nous par le divin Créateur.

Ainsi se trouvent d'accord la Religion et la Philosophie.

Chose admirable! lorsque les détenteurs de la Religion, c'est-à-dire de la Philosophie dans ses antiques formules, refusèrent de laisser tomber les voiles qui cachaient le tabernacle, et que, faisant abus du respect qu'avait pour eux l'Humanité, ils prétendirent arrêter l'in-

flux dans cette Humanité tout entière du Verbe divin révélé à cette Humanité par les sages, ou, ce qui était la même chose, empêcher le développement du Verbe divin immanent en tout homme venant dans le monde, les nouveaux sages s'éloignèrent peu à peu de cette Religion, et, cherchant librement la vérité, finirent par prendre la Théologie en dégoût et en aversion. Mais, après bien des siècles de travaux et de recherches, ils aboutirent à formuler sous des noms différents les mêmes vérités que l'antique Philosophie avait connues et proclamées.

Ont-ils perdu leur temps, les nouveaux sages qui ont ainsi délaissé la Théologie pour la Philosophie, et qui ont abouti aux mêmes vérités essentielles? Oh! non, certes; car ils ont affranchi le Verbe divin, que l'on prétendait enchaîner et immobiliser, au moyen des anciennes formules.

Qu'il paraisse donc de plus en plus ce Verbe, et qu'il règne sur la terre? Il est en nous subjectivement par les facultés qui constituent le type qui nous est commun à tous, et de plus il nous a été révélé objectivement par les martyrs de l'Humanité.

Prêtres, si vous nous fermez le champ de l'espérance, la Philosophie l'ouvre devant nous. Si vous réduisez à néant la rédemption du genre humain par celui que vous nommez pourtant le Sauveur des hommes, la Philosophie, prenant en main son Evangile qui est sa

plus fidèle image, placera cet Evangile dans le Panthéon du Genre Humain, et s'en servira pour enseigner la rédemption par la perfectibilité.

Prêtres, la doctrine de vos livres sacrés est plus éclatante que l'astre du jour, et elle brille à travers vos symboles et vos rites, qui n'ont pas été établis primitivement pour l'obscurcir, mais pour la manifester.

Le péché originel, c'est la division des hommes; le rachat de ce péché, ou la rédemption, c'est donc leur communion. Le péché, c'est la caste; le salut, c'est l'unité.

Voilà ce que vos livres sacrés proclament, depuis le premier verset du *Sépher* de Moyse, jusqu'à la divine prière où Jésus, achevant d'expliquer son sacrifice, dit qu'il est venu souffrir et mourir sur la terre afin que les hommes soient *consommés dans l'unité* : ἵνα ὦσι τετελειωμένοι εἰς ἓν, *ut sint consummati in unum* (1). L'Evangile, qui dit *unité*, répond à la Genèse, qui avait dit *séparation*, et Jésus vient, comme il le dit, confirmer et compléter Moyse.

Que parlez-vous donc de l'éternité du mal, et pourquoi, au nom du Christianisme, prêchez-vous aujourd'hui l'inégalité parmi les hommes? Pourquoi, prophètes de malheur, prétendez-vous que Dieu a fait des riches et des pauvres, qu'il a attaché le salut à ce qu'il y

(1) S. Jean, chap. XVII, v. 23.

eût des castes dans le genre humain, et qu'en conséquence l'inégalité et la misère seront éternelles, de par la volonté divine? Vous n'êtes donc plus les ministres de Dieu marchant à la destruction de Satan, vous qui proclamez Satan *nécessaire à la théodicée*, vous qui ne concevez pas le salut sans la permanence absolue du péché, que vous constituez ainsi en essence, comme étant une partie de la pensée et de la substance divine!

Quoi! vous administrez aux hommes le sacrement de *Communion*, et vous prêchez l'inégalité comme doctrine!....

La Philosophie, comme je le disais tout-à-l'heure, a, en ce cas, bien dépassé la Théologie; car la Philosophie a découvert, par les simples lumières de la raison, c'est-à-dire par la révélation éternelle qui brille au sein de l'Humanité, d'où vient le mal sur la terre, et le moyen de le faire disparaître.

C'est le sujet sérieux sur lequel je veux attirer votre attention, afin que votre foi dans l'Evangile renaisse, en voyant que des hommes vos frères, qui ne sont pas investis du saint ministère auquel vous avez été élevés, ne croient pas à l'existence éternelle de Satan, et croient à la vertu de cette doctrine de l'Eucharistie ou de la Communion en laquelle se résume le Christianisme tout entier.

Je vais donc, en aussi peu de termes que je pourrai, démontrer que pour détruire le mal sur la terre, ou plus exactement dans la vie,

il n'est pas nécessaire d'abolir la terre, d'abolir la vie.

L'homme étant sensation-sentiment-connaissance, les maux qui assiégent sa nature se rapportent nécessairement d'une façon prédominante soit à la sensation, soit au sentiment, soit à la connaissance, bien qu'ils tiennent toujours à la fois de ces trois aspects de notre être.

Les maux qui se rapportent à la sensation ont pour source principale la *propriété*.

Ceux qui se rapportent au sentiment ont pour cause principale la *famille*.

Ceux qui se rapportent à la connaissance dérivent principalement de l'imperfection de la société collective ou de la *cité*.

En dehors des maux qui nous arrivent par ces trois sources, il n'y a pas de mal pour nous; car il n'y a pas de mal réellement humain hors de ces trois sources.

Vainement dirait-on qu'il y a, en dehors d'elles, le mal physique, tel que la maladie et la douleur; car il est évident que la maladie et la douleur proviennent du mal moral même. Cela, dis-je, est évident *à priori*, et certain *à posteriori*. Tous les observateurs ne s'accordent-ils pas à reconnaître et tous les faits ne prouvent-ils pas que l'immense majorité des maux dits physiques ou matériels qui accablent le genre humain proviennent de la mauvaise organisation de la société humaine? La douleur physique est le résultat de nos vices, et nos vices sont le résultat de la division du genre humain.

Si donc, prenant la famille, la cité, la propriété, nous démontrons qu'elles ne sont sources de mal que parcequ'elles ont été jusqu'ici mal organisées, nous aurons démontré par là même que le mal peut disparaître graduellement des sociétés humaines.

V.

Le mal ou la famille caste.

L'Être Universel ayant fait aux hommes une loi de l'unité et de la communion, ce qui viole d'une façon absolue cette unité et cette communion est le mal absolu. Là donc où la famille s'est retranchée comme en Orient, et a voulu se tenir hors de la communion humaine, l'homme s'est corrompu, la famille s'est corrompue, et tout dans le monde s'est corrompu.

Pourquoi le Brahme Indien, pourquoi le prêtre d'Egypte, ont-ils vu leurs dieux tomber et leur empire s'écrouler? C'est parcequ'ils avaient séparé absolument leur vie de la vie du reste des hommes.

En Orient, le représentant de l'intelligence avait voulu s'isoler, lui et toute sa postérité, du vulgaire de l'Humanité; il avait voulu, lui et toute sa postérité, rester pur des vices des autres hommes. Mais voyez ce qui est arrivé. D'abord le Brahme, en s'isolant des autres castes, s'est corrompu par là même; car il est

devenu forcément lâche devant le Chatria, imposteur avec le Soudra. Ainsi voilà le représentant de l'intelligence devenu lâche et imposteur. Mais le fils du Brahme que la nature avait destiné aux fonctions des Chatrias et des Soudras est devenu forcément esclave de son père, qui lui a imposé d'être lâche et imposteur. Ainsi voilà le despotisme dans la famille du représentant de l'intelligence. Quant à la femme, dans de telles conditions, elle est devenue nécessairement une propriété, une esclave, et non pas une personne humaine.

Donc tous les maux de la famille Orientale sont venus de l'isolement absolu où la famille avait prétendu se tenir; et c'est par la famille ainsi corrompue que l'Orient a péri.

Les Guèbres ont péri parceque là les frères épousaient les sœurs, et qu'ainsi la famille excluait toutes les autres familles et le genre humain tout entier. L'Inde et l'Egypte ont péri pour une raison analogue.

Oui, c'est ainsi que l'Orient s'est écroulé dans le mal; c'est pour avoir violé le principe de l'unité et de la communion humaine qu'il n'y a plus en Orient que des ruines.

Mais laissons l'Orient. Voilà la famille romaine; voilà le père qui élève ou abandonne à son gré, juge, tue ses enfants, ou les vend comme esclaves. D'où vient ce mal affreux sur la terre? Est-ce un fruit nécessaire de la nature corrompue de l'homme? est-ce un effet nécessaire de l'essence même de la famille?

Non ; car, à quelques siècles de là ces horribles exécutions, ces abandons cruels, ce despotisme redoutable, n'existeront plus. Ne voyez-vous pas que le progrès des lois et le progrès des siècles a été de détruire cette justice privée de la famille, et de relier sous ce rapport la famille à la société ? Ce progrès s'est fait, et voilà que la famille ayant perdu sa justice privée, c'est-à-dire s'étant unie sous ce rapport à la société humaine, les enfants dans la famille ne sont plus esclaves. Le despotisme absolu dans la famille venait donc du besoin qu'avait la famille de l'appui d'une société plus générale. La famille a-t-elle été anéantie par un si grand changement? Non, car nous avons encore la famille ; et pourtant nous ne concevons plus aujourd'hui la famille antique.

Mais l'avenir n'aura-t-il pas également peine à comprendre la nôtre, où le fils est encore tellement enchaîné à la condition de son père que le fils du prolétaire est par là même prolétaire, et que dans toutes les classes l'éducation du fils dépend de la volonté, des ressources, des vertus ou des vices de son père ; d'où résulte ensuite pour lui toute la condition de sa vie : esclavage comparable à bien des égards à celui de la famille antique? L'avenir aussi comprendra-t-il cet autre despotisme encore subsistant de la famille qui enchaîne ce qui dans la nature humaine devrait être le plus libre, le plus spontané, le plus vrai, et par conséquent le plus saint et le plus vénéré, l'a-

mour? L'avenir comprendra-t-il l'esclavage actuel de la femme et la vénalité du mariage?

L'avenir aura peine à comprendre cette condition actuelle de la famille, comme nous avons peine à comprendre aujourd'hui la famille antique. C'est que l'avenir verra la cité donner aide à la famille sous le rapport de l'éducation et des fonctions. L'éducation par la cité, les fonctions par la cité, ôteront à la famille le despotisme et le hideux côté qui lui restent, même après que la justice par la cité a déjà dépouillé cette famille de son ancienne horreur et de son primitif despotisme.

Le mal qui résulte de la famille n'est donc pas de l'essence de la famille ni de l'essence de la nature humaine. Il vient de l'isolement de la famille; il vient de ce que la famille doit être reliée au genre humain (sans cesser d'être la famille) ; faute de quoi le mal entre nécessairement dans la famille. Si la cité n'a pas une justice, le père, comme chez les Romains, juge ses enfants, et voilà la famille esclave. Si la cité n'a pas une éducation, le père, comme chez nous aujourd'hui, éduque ses enfants, et voilà la famille esclave. Si la cité n'a pas de fonctions, le père, comme chez nous encore, décide de la condition de ses enfants, violente l'inclination de ses fils, marie arbitrairement ses filles, et voilà la famille esclave.

Que d'atroces scènes de despotisme devaient se passer dans ces familles romaines où le père avait droit de vie et de mort sur sa femme et

ses enfants, comme sur ses esclaves! Ce qui se pratique aujourd'hui encore dans nos colonies d'Amérique, où l'on voit des blancs, pères infâmes, vendre non seulement les négresses dont ils ont eu des enfants, mais ces enfants eux-mêmes, et trafiquer ainsi de leur propre sang, peut nous en donner une idée. Que d'horribles scènes le despotisme familial a dû aussi produire, à l'ombre des donjons, durant les jours du Moyen-Age! et aujourd'hui encore dans notre Europe qu'elles atroces scènes de despotisme se passent journellement dans les familles, soit parmi les riches, soit parmi les pauvres! A l'heure qu'il est, ne fait-on pas en Angleterre d'inutiles remontrances contre ce trafic des enfants, qui consiste à les vendre, non comme esclaves positivement, mais en place d'esclaves, jusqu'à les priver de sommeil, et à les dévouer à un travail malsain vingt heures sur vingt-quatre, en dépit de toutes les enquêtes du parlement, vaines contre le despotisme paternel et la liberté mercantile!

J'accepte donc toutes les iniquités qui se sont produites dans cette forme essentielle de notre nature qu'on appelle la famille; j'accorde que la moitié des crimes dont s'est souillée la terre depuis que le genre humain existe sont sortis de la famille. J'accorde que c'est dans la famille que les poètes ont trouvé leurs tableaux de l'enfer les plus horribles et les plus déchirants. Shakespeare n'a-t-il pas tiré de l'état de la famille *Othello*, *Juliette*, et le *roi*

Lear ; le despotisme aveugle de l'amant, le despotisme du père sur la fille, l'atroce ingratitude des enfants envers le père !

Hé bien ! de tous ces crimes de la famille, depuis le premier que la Bible a symbolisé dans Caïn meurtrier de son frère, faut-il accuser absolument la nature humaine, et dire qu'elle est corrompue par elle-même et par elle-même incapable de rachat ? Non, c'est l'ignorance humaine qu'il faut accuser ; c'est l'organisation défectueuse de la famille ; c'est en un mot la caste. La nature humaine a produit ces crimes dans la famille caste, et devait les produire, parceque la famille caste entraîne le mal, la corruption, le crime.

Je vois bien, certes, que la nature humaine est engagée dans toutes les horreurs qui sont sorties de la famille à travers le cours des siècles, ou qu'elle engendrera encore. Mais ce que je nie, c'est que la nature humaine, par sa seule corruption, et en vertu de son essence, produise de pareils maux. Je dis que ces maux sont rachetables par la nature humaine plus éclairée ; je dis qu'ils ne sortent pas de la famille même, mais de la forme qu'a revêtue la famille.

VI.

Le mal ou la cité caste.

Il en est de même de la cité ou patrie.

L'Etre Universel ayant fait aux hommes une loi de l'unité et de la communion, ce qui viole d'une façon absolue cette unité et cette communion est le mal absolu. Là donc où la cité s'est retranchée et a voulu se tenir hors de la communion humaine, l'homme s'est corrompu, la cité s'est corrompue, et tout dans le monde s'est corrompu.

Que de maux sont résultés pour l'homme de la cité, bien que ce soit une forme aussi essentielle de notre nature que la famille même! Arrêtons-nous, il le faut, à considérer ces maux, comme nous venons de faire pour la famille, afin de bien voir qu'ils ont en effet pour cause, comme ceux de la famille, la caste, source de tous les maux.

Que d'absurdes cités ont régné et règnent encore! que de mauvaises lois ont été faites, que d'injustices ont été commises au nom de ces lois! que de cruautés les hommes ont souffertes de la part des divers pouvoirs qui se sont établis sur la terre! Le mot même de politique ne rappelle guère à l'esprit que des crimes et l'intérêt, père de tous les crimes. Il semble que le gouvernement du monde ait été dévolu au génie du mal et à ceux qui incarnent ce gé-

nie en eux. L'esprit s'effraye à considérer ce spectacle, et Herder s'écrie : « Combien j'ai » connu de sages qui, sur l'immense océan de » l'histoire humaine, cherchaient en vain ce » Dieu que, dans l'immuable sphère du monde » physique, ils apercevaient des yeux de leur » âme et reconnaissaient avec une émotion » toujours nouvelle dans chaque brin d'herbe, » dans chaque grain de sable! Dans le temple » de la création terrestre, de toutes parts s'é- » levait un hymne à la gloire de la puissance et » de la sagesse éternelle. Au contraire, sur le » théâtre des actions humaines, ce n'était qu'un » conflit permanent de passions aveugles, de » forces déréglées, d'arts destructeurs, de bons » desseins évanouis. L'histoire ressemble à » cette toile déliée suspendue à l'angle d'un » palais, et dont les fils inextricables conservent » encore les traces d'un carnage récent après » que l'insecte qui l'a tissue s'est dérobé aux » regards. » L'araignée sanguinaire qui tisse de siècle en siècle ce qu'on appelle l'histoire, c'est le despotisme, qui meurt, et renaît, et renaît encore, et renaît toujours, pour immoler l'Humanité et se repaître de son sang.

Mais est-il impossible de détruire ce monstre! Non, il suffit de lui enlever son secret, de montrer comment sa toile homicide est tissue. C'est l'énigme du Sphinx jetée à l'Humanité; celui qui ne la devinait pas était dévoré, mais le mal n'avait pas prise sur ceux qui devinaient.

A quoi tient l'existence du despotisme? Est-ce à la nature humaine? est-ce à l'existence même des sociétés? Non : elle tient à la guerre intestine du genre humain, divisé en nations, et ne se concevant pas virtuellement un et solidaire. Rome a dû avoir des tyrans parceque Rome avait des esclaves. Les despotes répondent aux esclaves; les esclaves répondent à la guerre entre les nations. Que l'idée de patrie comprenne virtuellement tous les hommes, et la monstruosité qu'on appelle un despote n'est plus possible.

On cherche d'où viennent les despotes; leur origine est pourtant facile à découvrir. La Bible, d'ailleurs, l'a marquée en caractères ineffaçables. « Etablis sur nous un roi qui *con-* » *duira nos guerres,* » dirent un jour les Juifs à Samuel : « Et cette parole déplut à Samuel; » et Samuel pria l'Eternel. Et l'Eternel dit à » Samuel : Obéis à la voix du peuple, dans tout » ce qu'ils diront; car il ne t'ont point rejeté, » mais c'est moi qu'ils ont rejeté, afin que je » ne règne point sur eux. Maintenant donc » obéis à leur voix; toutefois ne manque point » de protester expressément contre eux, et de » leur déclarer comment le roi qui règnera sur » eux les traitera. Ainsi Samuel dit toutes les » paroles de l'Eternel au peuple, qui lui avait » demandé un roi. Il leur dit donc : Voici » comme vous traitera le roi qui règnera sur » vous : il prendra vos fils, et il les mettra sur » ses chariots et parmi ses gens de cheval, et

» ils courront devant son char; il les prendra » aussi pour les établir gouverneurs sur des » milliers et gouverneurs sur des cinquan- » taines, pour labourer ses champs, pour faire » sa moisson, et ses instruments de guerre, et » tout l'attirail de ses chariots; il prendra aussi » vos filles, pour en faire des parfumeuses, des » cuisinières, et des boulangères; il prendra » aussi vos champs, vos vignes et vos bons oli- » viers, et il les donnera à ses serviteurs; il dî- » mera ce que vous aurez semé et ce que vous » aurez vendangé, et il le donnera à ses offi- » ciers; il dîmera vos troupeaux, et vous serez » ses esclaves; alors vous crierez à cause de » votre roi, que vous vous serez choisi, et l'É- » ternel ne vous exaucera point (1). »

Voilà ce que l'Eternel dit aux Juifs qui voulaient un roi *pour conduire leurs guerres*, et voilà ce que l'Eternel dit à tous les hommes qui isolent d'une façon absolue leur cité de la grande Cité qui est le Genre Humain.

L'établissement de cette seconde forme du mal, les castes de patrie, se rapporte principalement à ce que j'appelle l'Antiquité Moyenne, ou l'Epoque Méditerranéenne, les Grecs et les Romains. On a fait bien des livres sur la Grèce et sur Rome sans expliquer véritablement d'où est venue la grandeur et ensuite la décadence de cette forme de la civilisation. La grandeur des Grecs et des Romains a tenu à la des-

(1) I. Samuel, ch. IX, v. 6-18.

truction des castes primitives, des castes de famille, des castes orientales; et leur décadence est venue de ce qu'elles constituèrent des castes nouvelles, les castes de patrie. L'unité humaine se révéla aux hommes, quoique d'une manière incomplète, en Grèce et à Rome, sous les noms de patrie et de république. Et voilà pourquoi cette phase de la vie de l'Humanité a jeté tant d'éclat, a été à quelques égards si belle et si justement admirée. Mais à quel prix fut constituée cette unité incomplète, cette humanité ennemie de l'Humanité qui s'appela, par exemple, l'Empire Romain? Ce fut au prix d'une dualité nouvelle substituée à l'ancienne, la dualité Romains et Barbares, conquérants et conquis, maîtres et esclaves.

Pourquoi les Grecs sont-ils descendus au point d'être les esclaves des Turcs, et pourquoi le Russe et l'Autrichien ont-ils le pied sur cette tombe qui fut Rome? Vous me dites que ce sont là les vicissitudes des siècles. Mais les vicissitudes des siècles ont leur cause; ce n'est point la fatalité qui conduit le monde. Ce qui a détruit la Grèce et l'Empire Romain, c'est la caste, c'est le mal contenu dans la caste: il n'y a pas d'autre destin.

Pour juger comment la Grèce et Rome ont péri, il suffit de voir comment elles se sont élevées. Leur virtualité est venue de ce qu'elles ont été un pas fait par l'Humanité vers son but suprême, l'unité, la communion; et leur destruction est venue de ce qu'elles n'ont pu faire

ce progrès qu'en constituant une nouvelle déviation de cette unité même et de cette communion, d'où sort tout bien, et hors de laquelle tout est mal.

Qui pourrait, en effet, nier le caractère distinctif de cette seconde époque de l'Humanité? Qui pourrait nier que la république grecque ou romaine ait été la réduction à une loi uniforme des clans primitifs, des familles primordiales, de ce qu'on appelait *tribus* en Grèce, et *gentes* à Rome? Parceque vous retrouvez des patriciens et des plébéiens à Rome, nierez-vous que le système des castes de naissance, tel qu'il existait aux bords du Gange, et même en Egypte, n'ait disparu chez les Romains? L'histoire romaine tout entière n'est-elle pas, au contraire, l'histoire de cette fusion des castes de naissance, et de l'établissement dans le monde d'une nouvelle caste unique, appelée *cité, patrie, république, empire?* Le prêtre de l'Orient était à lui seul une cité, la cité des Brahmes; le guerrier de l'Orient était à lui seul une cité, la cité des Chatrias; l'industriel de l'Orient était une autre cité, la cité des Vaisyas et des Soudras; puis, écrasés et foulés aux pieds, sans lois, sans religion, sans dieux tutélaires, considérés comme des brutes, gisaient les Parias, qui vivaient sans cité. A Rome, au contraire, et en Grèce, le prêtre fut Romain ou Grec; le guerrier fut Romain ou Grec; l'industriel fut Romain ou Grec; et le *proletarius* lui-même, sans être citoyen, fut pourtant

décoré du nom sinon du titre de Romain ou de Grec. Immense différence, qui marque le pas que fit alors l'Humanité!

Mais ce progrès ne s'accomplit qu'avec une affreuse imperfection. L'esprit de caste et l'esprit d'unité se mêlèrent à la fois dans la constitution même de ce peuple Romain, qui ne fut le peuple-roi que grâce au bien, l'unité, et qui ne tomba du faîte où il s'était élevé qu'à cause du mal, la caste, la division (1).

D'abord la cité fut le privilége des patriciens; et même parmi ces privilégiés se retrouva toujours la distinction primitive des clans et des tribus. La caste orientale se survivait encore, même alors que tous les patriciens étaient confondus dans le même sénat (2).

Ensuite ces patriciens ne s'unirent entre eux que par l'intérêt commun qui les rassemblait contre la plèbe. De là naquit la dualité du Sénat et du Peuple, de l'Aristocratie et de la Démocratie. La caste détruisait déjà en germe ce que l'unité édifiait.

Une nouvelle dualité sortit de cette première. Le peuple, auquel les patriciens refusaient la cité, imita les patriciens dans leur

(1) On dirait ce mélange caractérisé dès l'origine de Rome par l'esprit religieux de Numa et l'esprit guerrier de Romulus.

(2) Le lien qui unissait les patriciens entre eux n'empêchait pas qu'on ne distinguât les clans primitifs dont l'origine remontait aux castes de naissance. La différence même des divinités tutélaires : *Di majorum gentium, Di minorum gentium*, attesterait au besoin ces origines et l'imperfection de cette cité des patriciens qu'on appelait Sénat.

orgueil et leur cruauté ; tout ce qui n'était pas Romain fut ennemi, et la dualité Romains et Barbares ensanglanta le monde. Rome fut un camp où la guerre civile ne cessait que grâce à la guerre étrangère. On éleva un temple à Janus qu'on devait fermer pendant la paix, mais ce temple resta presque toujours ouvert. Le patriciat et le peuple prirent pour objet de leur ambition et de leur conquête d'abord l'Italie, puis la Grèce, puis le monde. Etait-ce pour constituer l'unité du monde? Oui, dans les vues de la Providence ; mais quant aux Romains, ce n'était pas la communion du genre humain qu'ils cherchaient, c'était la proie, c'était l'usurpation, c'était la conquête. Rome fut la personnification de ce dieu Mars dont elle disait descendre; elle commença par Romulus qui tua son frère, et elle finit par César que tua son fils. Puis elle s'abyma dans l'orgie, en attendant les Barbares qui devaient un jour punir son égoïsme et détruire sa cité caste. Alors elle ne fut plus qu'une multitude ayant pour tête un tyran, un Tibère, un Néron, un Caligula, un Commode, vingt monstres d'imbécilité ou de cruauté; et elle finit par jeter les Chrétiens aux lions du cirque, par persécuter le Verbe qui voulait lui révéler le but providentiel de ses conquêtes, l'unité du genre humain. Rome était jugée, et les Barbares vengèrent les esclaves.

L'histoire depuis cette époque, n'est autre chose que le tableau de la ruine successive de

tout ce qui s'est appelé empire et domination : preuve évidente que la cité n'est pas, dans son essence, un empire et une domination.

Comment ont fini toutes les noblesses de l'Europe, c'est-à-dire comment a fini universellement la caste guerrière qui s'établit dans cette Europe sur les ruines de l'empire romain? Toutes ces noblesses ont fini par se perdre dans la noblesse d'un seul, et cela a constitué les grandes monarchies; et toutes les monarchies ont fini de même, par un despotisme sans solidité et que le vent des révolutions a facilement couché sur la terre.

Nous sommes encore plongés, il est vrai, dans cette athmosphère de mal et de crime qui a pour source la cité caste. Mais est-ce une raison pour croire que l'immensité de maux qui en résultent soient éternels et dérivent de la nature humaine? Non, car jamais rien de pareil à la domination romaine ne renaîtra sur la terre. Les castes de patrie sont aujourd'hui ruinées dans l'esprit humain. L'homme moderne a pris pour devise les droits de l'homme, la *liberté*, l'*égalité*, la *fraternité*; or il n'y avait ni liberté, ni égalité, ni fraternité, dans les castes de patrie. L'Humanité a tellement pris le dessus sur l'ignorance et l'égoïsme, qu'aujourd'hui c'est elle qu'on incarne dans les nationalités, tandis qu'autrefois les nationalités existaient pour elles-mêmes et contre l'Humanité.

VII.

Suite.

J'entends, au moment où j'écris, une démonstration de ce que j'énonce donnée dans toute l'Europe par des millions de voix, et par tous les partis qui divisent cette Europe.

Il s'est formé, à la suite du Catholicisme, à la suite aussi de la Philosophie et de la Révolution Française, à la suite de l'Empire (cette mission armée, qui porta partout les principes de la France, les germes de l'avenir), une unité qui n'a pas encore d'organisation matérielle, mais qui en aura une un jour. C'est l'Union européenne, pour employer le nom sous lequel je la saluai il y a vingt ans (1); c'est l'esprit général de l'Europe, et même jusqu'à un certain point du monde entier, qui fait que la patrie est pour nous partout où l'homme combat pour la justice et pour la vérité, pour la liberté, pour la fraternité, pour l'égalité.

Pourquoi la France s'est-elle émue quand elle a appris l'insurrection de Pologne, comme s'il se fût agi d'elle-même? C'est que l'ère des castes de patrie, limitées par l'égoïsme et l'ignorance, est à jamais loin de nous.

Et qu'ont fait pour comprimer cet élan de la

(1) *De l'Union Européenne, ou de l'origine et du développement du principe pacifique*, dans l'ancien *Globe*, 1826.

France ceux qui compriment tous les élans généreux, ceux qui font cause commune avec les oppresseurs de la nationalité polonaise? Ils ont objecté la paix; ils ont dit que la paix est le plus grand bien des peuples, et qu'il faut tout faire pour conserver la paix.

Ah! combien nous sommes loin déjà du temps où tous les politiques considéraient la guerre comme l'état naturel des sociétés, où Bodin, Machiavel, Hobbes, Bacon, Grotius, Puffendorff, et Montesquieu lui-même, érigeaient en principe que les nations n'avaient pas d'autre règle à consulter que leur intérêt égoïste; que la guerre en elle-même était une bonne chose, et, comme ils disaient, *un exercice salutaire*, nécessaire à la stabilité des empires. Que nous sommes loin, dis-je, d'une pareille doctrine! L'ère de tous les combats qui ont formé l'homme moderne, et composé les grands corps de l'Europe, est donc passée, à jamais passée! Nous entrons dans l'ère où, d'un bout de l'Europe à l'autre, comme dans une seule patrie, la justice combattra contre l'iniquité, la vérité contre l'erreur, l'égalité contre l'inégalité, la liberté contre le despotisme, la fraternité contre la division.

Ceux qui parlent de paix aujourd'hui et qui, au nom de la paix, protègent l'assassinat de la Pologne, rendent aux principes un éclatant hommage, quand ils déclarent que la guerre est un mal; que l'immoralité marche à sa *suite*; qu'elle remue les passions les plus terri-

bles ; qu'elle prive d'une partie considérable de leur bonheur domestique les pères, les mères, les sœurs, les frères, les femmes, les enfants et les amis ; qu'elle déchire les cœurs des fiancés ; qu'elle met en opposition des individus qui ne se sont jamais porté de haine ; qu'elle est enfin, sous le rapport de la morale et de la religion, une violation des lois suprêmes du Créateur ; que des législateurs qui se disent Chrétiens ne peuvent maintenir un pareil mode de terminer leurs différends, d'autant plus qu'il est en opposition avec les principes mêmes de la législation de leurs pays ; qu'il est impossible de concilier la guerre avec le commandement divin : *Tu ne tueras point* ; que, sous le rapport matériel, la guerre entraîne avec elle tous les fléaux, qu'elle ravage les fruits de la terre, porte la désolation et la terreur dans les contrées envahies, amène à sa suite les fièvres, le typhus et la peste sous différentes formes ; que la vaine gloire, l'ambition des princes, et les faux sentiments d'orgueil national, ne compenseront jamais les atrocités qu'elle fait naître ; que la guerre dissipe les produits accumulés et l'industrie d'un pays ; qu'elle tarit les sources de la richesse des nations ; que, par toutes ces raisons, la guerre est un vice du passé qu'il faut ensevelir dans l'oubli ; que les congrès et les médiations commencent heureusement à remplacer ces barbares et sauvages appels aux armes, et que la portion éclairée et pensante de la société n'ignore pas que, dans

la situation présente du monde, une guerre européenne se terminerait par une simple négociation, par laquelle elle aurait pu commencer. Voilà ce que nos gouvernants disent pour maintenir la paix, même au prix de l'ignominie qui pèse sur leur tête et que la postérité assurément leur réserve; car s'ils se font ainsi les apologistes de la paix à tout prix, ce n'est pas avec un cœur pur, et ce n'est pas la paix qu'ils aiment, c'est la guerre. C'est la guerre voilée et déguisée sous le masque de la paix; c'est l'inégalité humaine, c'est le maintien du despotisme, la conservation des priviléges, la conservation de l'ordre factice qui, pour me servir des paroles de Godwin, entasse sur une poignée d'individus une si énorme surabondance, et leur prodigue aveuglément les moyens de se livrer à toutes les folles dépenses, à toutes les jouissances du luxe et de la perversité, tandis que le corps du genre humain est condamné à languir dans le besoin ou à mourir d'inanition. Au fond, c'est cet état social factice, c'est cette guerre qui tue plus d'hommes par la misère que jamais la guerre n'en a tués, qu'ils défendent et protégent en s'armant ainsi du beau nom de paix. Mais enfin ils portent témoignage en faveur des principes. L'hypocrisie, comme on l'a dit, est un hommage que le vice rend à la vertu. Le mal, en effet, n'a d'autre moyen de se maintenir dans le monde que de prendre l'apparence du bien.

Et que disent ceux qui demandent la guerre

pour défendre nos frères de Pologne? Est-ce la guerre qu'ils aiment? est-ce pour que la France s'agrandisse qu'ils appellent son intervention? Pensent-ils à ce qu'on appelait autrefois le fruit légitime de la guerre, des conquêtes? Non, l'avantage qu'il y aurait à reprendre ce qu'on nomme nos frontières naturelles, à reporter nos limites jusqu'aux bords du Rhin, n'a pas même été mis en avant. C'est à peine si on a parlé de la crainte, pourtant bien légitime, que la croissance démesurée de l'empire russe peut inspirer à l'Europe. Ce ne sont donc ni des motifs d'intérêt, ni des raisons de prévoyance, qui ont produit ce mouvement auquel les gouvernements résistent en invoquant la paix. Ceux qui demandent la guerre sont au fond plus pacifiques que ceux qui parlent de paix. Ceux qui demandent la guerre ne la demandent que parceque, si on ne tue plus en Europe avec du canon, on tue autrement; que les Russes tuent les Polonais, comme en 1812; que les Autrichiens tuent les Italiens, comme en 1812, et que l'effroyable crise dans laquelle l'Europe se trouvait engagée en 1812 dure encore sous l'apparence de ce que l'on nomme la paix.

Prêtres, ce spectacle ne vous dit-il rien? Vous qui parlez du règne spirituel, ne sentez-vous pas qu'il s'agit aujourd'hui de l'avènement de ce règne spirituel sur lequel vous avez toujours, à vous entendre, les regards tournés? En France, en Belgique, en Allemagne,

en Angleterre, en Espagne, en Italie, partout, si l'esprit général des gouvernements, qui lutte contre l'esprit général des nations, n'y mettait pas obstacle, vous verriez les hommes se lever comme au temps des Croisades pour aller défendre en Pologne la Patrie de l'Humanité, la justice! Oui, des millions d'hommes seraient prêts à prendre la croix et à marcher contre la barbarie. Il a suffi de la nouvelle pour faire battre tous les cœurs, il suffirait de la permission pour rassembler des armées. L'esprit qui jadis provoqua les saints à la guerre sainte, l'esprit de Pierre l'Hermite, de S. Bernard, et de S. Louis, l'esprit des croisades et de la chevalerie, n'est donc pas éteint dans les âmes.

Pourquoi manquez-vous donc, hommes de l'idéal, hommes de la religion, à ce ciel qui s'agite aujourd'hui dans nos cœurs! N'étaient-ce pas vous autrefois qui donniez le signal, et qui, par vos exhortations, sollicitiez dans chaque homme le Verbe divin? Direz-vous que la cause n'est pas la même? Ah! vous mentiriez. J'en atteste le martyre de tout un peuple. Pourquoi donc le Vatican ne s'est-il pas ému comme la France? Pourquoi la papauté n'a-t-elle pas dit un mot divin en faveur de cette Pologne qu'elle prétend lui appartenir?

J'entends votre silence. Vous avez perdu la foi, l'espérance, et la charité. Vous prêchez dans vos chaires qu'il y aura toujours des pauvres sur la terre. C'est dire qu'il y aura *toujours* des nations exterminées par des tyrans.

VIII.

Le mal ou la propriété caste.

L'Humanité est à l'homme ce que la lumière est à l'œil. Quand le corps de l'Humanité sera formé, chaque homme trouvant dans les autres, unis à lui, ce qui lui manque, l'égoïsme sera détruit; toutes ses fureurs tomberont d'elles-mêmes, toutes ses aspirations insensées n'existeront plus.

Le mal donc, le mal profond, n'est pas dans les passions des hommes, qui, en elles-mêmes et dans leur essence, peuvent, je le répète, se tourner vers le bien comme vers le mal; il est dans leur ignorance. Car il est dans cette cité fondée sur l'ignorance, qui, ne comprenant pas *virtuellement* tous les hommes dans son sein, emporte nécessairement la violence à l'égard des hommes qui sont laissés par elle hors de son sein, et par conséquent introduit par là même la violence dans son propre sein. Il est dans cette famille fondée sur l'ignorance, qui, ne comprenant pas *virtuellement* tous les hommes dans son sein, emporte nécessairement l'exclusion de toutes les autres familles, et, rompant ainsi l'attrait qui peut, un jour ou l'autre, faire entrer une autre famille dans son sein, introduit par là même dans son sein la souffrance et la privation. Il est daus cette

propriété fondée sur l'ignorance, qui, ne comprenant pas *virtuellement* l'univers tout entier, précipite l'homme sur une portion de cet univers, qu'il s'attribue et s'adjuge d'une façon absolue, à l'exclusion de tous ses frères, de tous ses semblables, et par là même lui interdit le domaine indéfini auquel sa virtualité a droit.

L'homme est sensation-sentiment-connaissance. De là trois formes essentielles de sa nature, qui ont toujours accompagné l'homme, et qui l'accompagneront toujours : la propriété, la famille, la cité.

Mais ces trois formes de la nature humaine peuvent se manifester dans le bien ou dans le mal. Elles ont été attribuées à notre nature par le divin Créateur pour se manifester dans le bien ; mais, par un effet de l'imperfection du fini, elles ont dû se manifester dans le mal et tendre vers le bien. C'est là ce que le *Sépher* de Moyse appelle *l'entrée dans la connaissance par la distinction,* c'est-à-dire par la manifestation libre d'une nature finie qui se sépare de la nature infinie dont elle est émanée, pour la rejoindre un jour. Et c'est là ce que l'*Evangile* de Jésus, suite et complément du *Sépher* de Moyse, appelle *la réparation du péché par le retour à l'unité* (1).

La propriété dans l'unité, dans la communion, dans le bien, s'appelle *fonction.* La

(1) Voyez le livre *De l'Humanité.*

propriété dans la séparation, dans la désunion, dans le mal, s'appelle *propriété*.

La famille dans l'unité, dans la communion, dans le bien, s'appelle *famille* en général. La famille dans la séparation, dans la désunion, dans le mal, s'appelle *caste* ou *noblesse*.

La cité dans l'unité, dans la communion, dans le bien, est l'*Humanité* en germe, et s'appelle *cité* ou *patrie*, c'est-à-dire *Egalité*. La cité dans la séparation, dans la désunion, dans le mal, s'appelle *empire*, *domination*, *dynastie*, et d'autres noms semblables.

Or l'histoire est conforme à la pyschologie; l'histoire n'est autre chose que la manifestation catégorique et successive du progrès que l'Humanité a dû faire et a fait sous le rapport de ces trois formes essentielles de notre nature, se manifestant d'abord dans le mal, mais tendant à se manifester dans le bien.

La famille, manifestée dans le mal, a produit une première époque de l'Humanité, l'antiquité primitive, ou l'époque des *castes de famille*.

La cité, manifestée dans le mal, a produit une seconde époque de l'Humanité, l'antiquité moyenne, ou l'époque des *castes de patrie*.

La propriété, manifestée dans le mal, a produit une troisième époque de l'Humanité, le Moyen-Age ou la Féodalité, qui dure encore, et qui est l'époque des *castes de propriété*.

Telle a été la marche de la civilisation, c'est-à-dire de l'affranchissement successif de l'hom-

me. D'abord esclave de la famille, ensuite esclave de la cité, l'homme est aujourd'hui esclave de la propriété. Il a mis d'abord son *moi* dans ses ancêtres, ensuite dans une infiniment petite fraction de l'Humanité reliée à lui par l'intérêt et l'égoïsme : aujourd'hui, il ne connaît plus guère d'autre loi que ce qu'il appelle son intérêt privé, c'est-à-dire qu'il a mis son *moi* dans la portion du monde matériel qu'il s'est adjugée.

Je n'ai pas besoin d'avertir que dans cette classification générale de l'histoire, il s'agit d'un caractère prédominant pour chacune des phases de civilisation que je distingue. Puisque les trois formes de la nature humaine qu'on appelle propriété, famille, et cité, accompagnent toujours l'homme, il est bien évident que la cité et la propriété ont dû se produire dans le mal dès la haute antiquité, ce qui n'empêche pas que la prédominance du mal humain à cette époque ne soit venue de la famille se manifestant dans le mal. De même, et j'ai eu plus haut occasion de le remarquer, l'antiquité moyenne a conservé le triste héritage des castes de famille dans son patriciat, et même au sein de ce patriciat dans les différents degrés de noblesse qui s'y faisaient distinguer, bien que la Grèce et Rome aient été un pas immense vers l'unité par le renversement des castes primitives. Aujourd'hui donc que la richesse et le droit absolu de propriété a tout envahi, et qu'on ne demande plus à un homme

de quels ancêtres il est né, ni quels travaux il a accomplis au service de sa patrie, mais combien il possède, c'est-à-dire combien d'instruments de travail il a accaparés, quelle part il s'est faite dans l'héritage commun de tous les hommes, aujourd'hui, dis-je, l'homme porte encore quelques anneaux de la chaîne qu'il traîna jadis tout entière aux bords du Gange, aux bords du Nil, aux bords du Tibre. Mais qui ne comprend néanmoins que sa chaîne principale est la propriété, puisque la puissance telle que l'entend et la donne la société actuelle, sort presque uniquement de la propriété.

L'homme aujourd'hui, ou, si l'on veut, le Verbe divin qui est dans l'Homme, aspire à échapper à ce triple régime des castes, qui est l'esclavage, pour entrer dans la liberté. Voilà, comme je l'ai dit ailleurs (1), ce qui caractérise le point du temps où nous vivons. Nous sommes aujourd'hui entre deux mondes, entre un monde de manifestation de notre nature dans le mal, qui finit, et un monde de manifestation de notre nature dans le bien, qui commence.

De là, comme je l'ai également montré dans les écrits que je rappelle, la grandeur et la tristesse de notre époque; de là les contrastes prodigieux qu'elle présente. La faiblesse et la

(1) Voyez *De l'Egalité*, et, dans la première livraison de la Revue Sociale, l'article intitulé *De l'abolition des castes ou de l'organisation de l'égalité*.

force de l'homme ne se montrent jamais mieux que dans les périodes de fin et de renaissance, et il n'y a jamais eu période de fin et de renaissance mieux caractérisée que la nôtre. L'homme à ces époques est suspendu sur un abyme; comme Manfred ou comme Faust, il plane ayant devant lui le ciel et l'enfer.

Il n'est donc pas étonnant que beaucoup d'esprits aujourd'hui, et des plus nobles, voyant l'individualisme arrivé où il est arrivé, et la tyrannie qui résulte pour le plus grand nombre de cet antagonisme de tous les hommes, qui ne sont plus reliés ni par la famille, ni par la patrie, mais seulement par l'intérêt de propriétaire, jettent des plaintes, et se prennent à regretter le passé. Combien se demandent où va s'engloutir aujourd'hui le genre humain, destitué de toutes les antiques religions qu'il s'était faites!

Ces vaines lamentations, ces cris funèbres, semblables aux gémissements sur un mort, ne feront pas renaître les castes de famille, les castes de patrie, et n'empêcheront pas les castes de propriété d'arriver à leur dernière limite, et d'achever la phase qu'il leur est donné de parcourir. Mais elles annoncent que la troisième période de l'esclavage humain touche à sa fin, et elles servent à accélérer cette fin.

IX.

De l'aspect principal du mal aujourd'hui.

« Que d'aspects divers le mal a pris jusqu'ici, » dit un observateur judicieux et éclairé (1)! » Que de millions d'êtres humains ont été sa- » crifiés par l'exposition des enfants en Egypte, » en Grèce, au Japon, dans l'Inde, en Perse, » en Chine, en Turquie, depuis l'antiquité jus- » qu'à nos jours! et n'y a-t-il pas de quoi fré- » mir en voyant l'homme contrarier les inten- » tions du Créateur, et abuser de ses dons, par » les attentats de tous genres contre la loi des » sexes dont l'histoire de l'antiquité abonde, » attentats qui se sont succédé jusqu'à présent, » à un excès dont je n'avais pas la moindre » idée avant d'en avoir été informé par quel- » ques-uns des médecins qui exercent leur pro- » fession dans les contrées de l'Orient! Que n'a » point fait aussi l'esclavage pour la destruc- » tion et l'abréviation de la vie humaine, cet » esclavage qui a opprimé des centaines de » millions d'humains depuis les premiers âges » du monde! Quand nous lisons que l'apôtre » Paul a lutté à Ephèse contre les bêtes féro- » ces, nous nous rappelons que les combats » des gladiateurs n'étaient pas seulement l'a- » musement du bas peuple, mais de tous les

(1) Le docteur Charles Loudon, dans ses Lettres à un médecin *sur le problème de la population.*

» ordres de l'empire romain. Quelle scène » digne d'être honorée de la présence de cent » sept mille Romains et étrangers, deux fois » par jour, dans le Colysée ! et ce n'était là » qu'une des nombreuses places où se commettaient ces atrocités ! Qu'il est affreux de pen- » ser que l'ouverture de ces combats meurtriers » avait lieu sur le signe d'une jeune vierge ! » L'eau des deux aqueducs suffisait à peine » pour faire disparaître le sang humain répandu » dans ces boucheries impériales. On croit » faire un mauvais rêve quand on pense que » chaque jour une assemblée aussi nombreuse » que le quart des habitants adultes de la ville » de Londres, et cela dans l'amphithéâtre Fla- » vien seulement, prenait plaisir à contempler » les membres déchirés et palpitants des victi- » mes ! Par toute l'Asie, l'Afrique, et l'Europe, » jusqu'en Ecosse, on faisait la chasse aux ani- » maux féroces, pour les amener en foule à » Rome, où ils devaient servir à satisfaire le » goût dépravé de ce peuple divin. Juste-Lipse » a soutenu qu'en moins d'un mois souvent » plus de trente mille personnes avaient été » immolées dans les seuls combats des gladia- » teurs, que dans bien des années le nombre » de ces meurtres s'éleva à plus de cent mille ; » et il prétend, en opposition avec ce que Ci- » céron dit des effets désastreux des guerres de » son temps, que ce genre de divertissement a » détruit un plus grand nombre d'hommes que » la guerre elle-même. Et cependant que pou-

» vons-nous penser de l'intensité des massacres
» causés par la guerre, sachant que Pompée
» s'est vanté, lors de son troisième triomphe,
» d'avoir tué ou fait prisonniers 2,183,000
» hommes, et que devant son char s'avançaient
» en ordre 324 rois ou princes! Quelles doi-
» vent avoir été les atrocités commises par les
» autres nations, pendant que les Romains s'y
» livraient avec tant de fureur! Souvent je
» pense que l'Humanité doit une profonde re-
» connaissance à Télémaque, prêtre chrétien,
» qui arrêta les carnages du cirque, et expia sa
» médiation par une mort cruelle. *Mais quel-
» que affreux que soit ce tableau, le nombre
» des morts occasionnées par les combats de
» tout genre n'est pas le dixième du nombre
» des morts qui sont la conséquence des luttes
» constantes d'une population contre le be-
» soin de nourriture.* La guerre n'a présenté
» que peu d'obstacles à la multiplication de la
» race humaine, en comparaison du manque
» de nourriture. J'ose même dire que les épi-
» démies de tout genre n'ont pas fait autant de
» ravages. Il est bien vrai que les épidémies,
» pour me servir des expressions de Süssmilch,
» n'enlèvent pas seulement les feuilles, mais
» coupent les rejetons, les branches, les troncs,
» et les racines. Néanmoins, comme leurs fu-
» reurs sont passagères, il n'y a pas à les com-
» parer à l'action corrodante d'une nourriture
» mauvaise ou insuffisante, jointe aux autres
» privations qui accompagnent la pauvreté. Il

» nous serait impossible d'apprécier les effets
» d'une alimentation malsaine et du manque
» absolu de vivres; *ce serait en quelque sorte*
» *résumer la moitié de l'histoire des misères*
» *de l'espèce humaine.* »

Personne, je crois, ne saurait sérieusement, et après mûres réflexions, contester la justesse de ces assertions. Mais pour mieux juger encore de l'énormité de ce fléau qu'on appelle la *misère,* il y a un raisonnement et un calcul faciles à faire. Il suffit de prendre une nation quelconque de l'Europe, et de voir quel est l'accroissement de sa population comparé à ce que cet accroissement devrait être.

Soit la France, par exemple, sur laquelle nous avons, sous le rapport de la population, des données certaines, au moins depuis la fin du dernier siècle. La France, en 1789, avait, suivant les renseignements recueillis par Necker, vingt-six millions d'habitants, et, suivant les supputations de Calonne, vingt-huit millions. Admettons que le terme moyen de vingt-sept millions soit le plus près de la vérité.

Or Malthus et les économistes à sa suite ont démontré (et c'est la seule partie vraie de leurs trop célèbres propositions) que partout où la subsistance est suffisante, la population, dans l'état actuel de la moralité humaine, double en vingt-cinq ans. Price et le docteur Chalmers pensent même qu'elle doublerait tous les quinze ans, et d'autres ont été jusqu'à affirmer qu'elle doublerait en dix ans, si toutes les causes morales

destructives étaient surprimées. Quoi qu'il en soit, il a été observé pendant cent cinquante ans et plus (le fait s'est toujours reproduit) que la population double dans les Etats du nord de l'Amérique tous les vingt-cinq ans, indépendamment de toute immigration; et ce fait n'a pas été observé seulement en Amérique.

La France donc, qui avait vingt-sept millions d'habitants en 1789, en aurait eu cinquante-quatre millions en 1814, et en aurait aujourd'hui beaucoup plus de cent millions, si la loi de l'accroissement de population avait pu s'exercer.

Or la France a aujourd'hui 35 millions de population

Différence, soixante-cinq millions.

Quelle cause a empêché de naître ou de vivre ces soixante-cinq millions d'hommes? Le manque de subsistance, la *misère!*

Carnot, dans son célèbre *Mémoire au roi*, calculait que la guerre civile de la Révolution n'avait pas fait périr sur l'échafaud ou en Vendée au-delà de quelques milliers d'hommes, et les historiens supputent que toutes les guerres de la République et de Napoléon n'ont pas dépeuplé l'Europe d'un million de combattants.

De même, donc, que tous les maux sous lesquels l'Orient s'est affaissé dans son épouvantable agonie, avant de tomber dans ce sommeil semblable à la mort où il est comme enchaîné depuis tant de siècles, provenaient principale-

ment de la famille et de sa manifestation dans le mal, la caste proprement dite et toutes ses conséquences, la polygamie, la séquestration des femmes, la mutilation des esclaves, et autres abominations;

De même aussi que tous les maux sous lesquels les nations méditerranéennes de l'Antiquité moyenne se sont affaissées dans leur agonie non moins effroyable que celle de l'Orient, avant de tomber dans le sommeil de mort où elles sont également comme enchaînées depuis leur chute, provenaient principalement de la cité et de sa manifestation dans le mal, la patrie caste et toutes ses conséquences, le despotisme intérieur et la guerre au dehors, la rivalité des peuples, et leur mutuelle destruction, la dualité du patriciat et de la plèbe, l'esclavage imposé aux vaincus, et tous les abus qui en résultaient, jusqu'à ces boucheries humaines qui servaient de spectacles et de divertissements,

De même tous les maux sous lesquels l'Europe gémit aujourd'hui, et sous lesquels elle succombera inévitablement, si elle ne se régénère par l'abolition des castes et l'organisation de l'Egalité, découlent principalement de la propriété-caste, c'est-à-dire de la mauvaise organisation d'une des facultés légitimes et nécessaires de notre nature.

Voyons-nous dans les livres que nous a laissés l'antiquité cette plainte continuelle que la famine élève aujourd'hui vers le ciel? Voyons-nous que les anciens philosophes se soient

beaucoup préoccupés de la dualité humaine sous le rapport qui occupe aujourd'hui tous les penseurs ? La Bible seule et l'Evangile ont caractérisé la division humaine par cette dualité de riches et de pauvres ; et c'est encore un des avantages de ces deux grands livres, d'avoir pressenti le dernier caractère essentiel que prendrait la discorde du genre humain. Sans contredit la dualité de riches et de pauvres s'est toujours manifestée, puisque les trois formes de l'inégalité humaine ont toujours existé simultanément. Mais le mal de la propriété, qui n'était qu'au troisième plan dans la haute antiquité, et au second dans l'antiquité moyenne, a passé au premier dans l'époque féodale, et fixe aujourd'hui tous les regards. L'universalité des maux provenant de la déviation constatée de notre nature, et reprochée à cette nature dans les livres sacrés de toutes les grandes religions, semble s'être condensée aujourd'hui dans ce seul aspect du mal.

Or il est bien certain, et il suffit de croire à la bonté divine pour en être persuadé, que ce manque de subsistance, qui est aujourd'hui le plus grand fléau des sociétés humaines, et dans lequel se résume, suivant l'écrivain que nous venons de citer, « la moitié de l'histoire des » misères de cette espèce , » n'est pas l'œuvre du Créateur, mais provient de la manifestation de nos facultés dans la voie du mal, et particulièrement de la propriété manifestée en mal, ou des castes de propriété.

Nous savons bien que les faux savants nommés économistes ont prétendu élever la négation de la subsistance humaine à la hauteur d'une loi de la Nature : et quand les prêtres répètent aujourd'hui qu'il y aura toujours des pauvres, nous savons bien qu'il font cause commune avec les économistes, profitant de leurs prétendues lumières, et mettant la religion en société collective avec la doctrine des Scribes du Capital. Mais la Nature, comme nous avons commencé à le démontrer en réfutant Malthus et les économistes, proteste contre une telle impiété ; la Nature crie par toutes ses voix que la dépopulation du genre humain vient de l'homme, et non pas de l'auteur de la Nature. La Nature donne en preuve sa fécondité et son asservissement aux volontés de l'Homme, son favori, son fils, qui est en même temps son seigneur et son maître. Comme elle a tout fait pour lui et s'est résumée en lui, nier la possibilité d'existence de l'Homme, c'est nier la fécondité de la Nature, et c'est nier aussi l'existence de l'infinie Sagesse, de l'infini Amour, et de l'infinie Puissance, en qui la Nature repose et vit éternellement.

Ce manque de subsistance des peuples de l'Europe qui réagit sur ces peuples en un déluge de crimes et d'actions coupables de tout genre, et qui, à chaque minute, les frappe de mille maladies aussi variées dans leurs formes que funestes dans leurs résultats, ce manque

de subsistance qui, comme nous venons de le voir, a empêché de naître ou a tué en France, depuis 1789, c'est-à-dire dans l'espace de moins d'un demi-siècle, un nombre d'êtres humains double de la population actuelle de cette France, n'est que le résultat de la mauvaise organisation de la production sous la loi de la caste.

CONCLUSION.

Et c'est quand le mal s'est résumé dans ce mot MISÈRE, dans cette dualité PAUVRES et RICHES, que les prêtres du ROI DE JUSTICE ET DE VÉRITÉ dont le règne est promis à la TERRE régénérée montent en chaire pour proférer, en son nom, qu'*il y aura toujours des pauvres !*

Mais c'est dire qu'il y aura toujours sur la terre un déluge de mal, puisque, comme nous venons de le démontrer, tous les maux de l'Humanité, au point actuel de son développement, se résument dans cette effrayante question de la famine et du manque de subsistance. C'est dire plus, c'est dire que ce déluge de mal ne fera qu'augmenter, que le vol et l'assassinat croîtront sans cesse au lieu de diminuer, que la prostitution s'étendra, que les maladies de tous genres pulluleront de plus en plus jusqu'à envahir l'espèce tout entière, et que cette espèce est condamnée à tomber dans la dernier degré de l'avilissement et de la dégradation. C'est dire

cela ; car, puisqu'il y a une loi de notre nature qui fait que la population tend à s'accroître en proportion géométrique, tandis que les moyens de subsistance ne s'accroissent en aucune façon pour la masse du peuple composant chaque nation, ou ne s'accroissent que très faiblement, après un certain degré de population, il est évident que cette antinomie entre une loi de la Nature et une loi sociale doit engendrer des maux *toujours croissants ;* et c'est en effet ce qu'on observe dans tous les pays de l'Europe, à mesure que la statistique enregistre, d'années en années, le nombre des crimes de tous genres, des suicides, des morts à l'hôpital, des enfants abandonnés, des pauvres secourus par la charité publique ou privée, des faillites, et des catastrophes de toute espèce que produit la dualité que les prêtres nous déclarent éternelle. Rien n'est sujet à un équilibre constant; et si cette dualité doit durer, comme ils le disent, elle creusera inévitablement un abyme de maux physiques, intellectuels et moraux, tel que la rage de Satan pourrait seule le désirer.

N'est-il pas certain, en effet, et tous les rapports officiels ne font-ils pas foi que, d'année en année, de jour en jour, les crimes contre les personnes et les propriétés vont en augmentant? N'est-il pas certain que le nombre des enfants abandonnés à la charité publique va en augmentant? N'est-il pas certain que le nombre des indigents inscrits sur les listes des bureaux

de charité va en augmentant? N'est-il pas certain que le nombre des malheureux reçus dans les hôpitaux va en augmentant? N'est-il pas certain que le nombre des suicides va en augmentant? N'est-il pas certain que le nombre des aliénations mentales constatées va en augmentant? N'est-il pas certain que les ravages des maladies affreuses qu'engendre la misère unie à la débauche vont en augmentant? N'est-il pas certain que les faillites commerciales vont en augmentant? N'est-il pas certain, enfin, que, par suite de cette antinomie entre la loi de la population et la loi qui régit la production et la subsistance, les neuf millions d'habitants que la France a aujourd'hui de plus qu'en 1789 sont neuf millions de misérables?

Et ce sont eux, les missionnaires de l'Evangile, les organes du Verbe divin, les représentants de l'Idéal sur la terre, eux qui devraient nous soutenir au milieu de toutes nos douleurs, nous éclairer et nous confirmer, ce sont eux qui s'attachent à répandre les ténèbres, et qui, au lieu de l'espérance, nous apportent le désespoir!

Quand l'un a prêché que la terre est éternellement dévolue au mal, que la misère sera toujours l'apanage de l'immense majorité du genre humain, que la réalisation de la fraternité est une *chimère*, un *rêve creux*, et que l'égalité est contraire à la volonté divine, l'autre monte en chaire le lendemain pour prêcher qu'il y a

un enfer, un enfer surnaturel, où nous brûlerons dans les flammes, en compagnie de Satan, comme si ce n'était pas assez de l'enfer terrestre que son confrère nous a prophétisé.

L'un donc s'écrie d'une voix terrible : « Tant que le péché originel et ses lamentables » conséquences domineront le monde, tant » qu'il y aura des passions, il y aura des pau» vres (1). »

Et l'autre, comme un écho prolongeant le mal jusque dans l'éternité, reprend d'une voix plus terrible encore, et avec un accent étrange d'enthousiasme pour la peine : « Il y a un enfer » et des feux éternels. Jamais, jamais l'éter» nité malheureuse n'aura de terme, jamais » elle n'aura de fin ! Je le crois, c'est ma » foi, je la professe et la révèle de toute l'é» nergie de mes convictions et de mon dévoue» ment (2). »

Puis il ajoute, par un effort qui fait honneur à sa sensibilité, sinon à son bon sens : « Mais » Dieu est juste, Dieu est bon, et il sera éter» nellement l'un et l'autre, même en en» fer (3). »

La conclusion est que l'immense majorité du genre humain, ou plutôt le genre humain tout entier, moins quelques prédestinés, est condamnée à l'enfer surnaturel

(1) L'abbé Dupanloup. Voy. l'*Epoque* du 8 mars 1846.
(2) L'abbé de Ravignan. Voy. l'*Epoque* des 11 et 12 mars 1846.
(3) Ibid.

dont nous parle avec tant de chaleur le second abbé.

En effet, si la majorité du genre humain était sauvée, c'est qu'elle serait graciable ; or si elle était graciable, la terre ne serait pas dévolue éternellement au mal, comme le prétend le premier abbé. Donc, puisque la terre est condamnée, suivant ce premier abbé, à être le repaire éternel du mal, c'est que la majorité du genre humain est dévolue à l'enfer surnaturel que suppose le second abbé.

Quelle étrange théodicée! La vie serait une sorte de piége pour nous faire tomber en enfer, outre qu'elle serait déjà par elle-même un enfer! Enfer sur la terre, enfer après la la mort, enfer partout, voilà le délicieux spectacle où se complaît l'imagination de nos prédicateurs!

Quelle étrange théodicée, dis-je! Dieu créerait continuellement des âmes pour les livrer au mal et au péché! Mais quelle œuvre aurait-il donc faite, ce BON DIEU, en créant le monde! Il aurait créé le monde pour l'homme, et l'homme pour la damnation! Il n'aurait créé le monde que pour servir de pourvoyeur au péché, et, par le péché, à l'enfer! Dieu serait donc un punisseur, et non un créateur! Dieu serait le mal! il n'y aurait pas d'autre Dieu que Satan!

Arrière, arrière, cette affreuse théologie qui n'est que le délire de l'ignorance. Ces prêtres n'entendent pas l'Evangile.

La cause du mal qui pèse sur le genre humain est connue, et par conséquent le remède est possible ; car ôtez la cause, et vous détruirez l'effet : *sublatâ causâ, tollitur effectus.* Si le mal était de l'essence de notre nature, il en serait autrement ; mais le mal n'est qu'*adventice,* de l'aveu de tous les théologiens dignes de ce nom. Par conséquent le mal peut et doit disparaître.

Le mal n'est pas de l'essence de notre création ; le mal n'est pas à la racine de notre être ; et cette parole de Rousseau est vraie : « L'homme est sorti bon des mains de la Nature. » Et comment ne serait-elle pas vraie ? comment un Chrétien y trouverait-il à redire ? Le Christianisme n'enseigne-t-il pas que Dieu a créé l'homme à son image ? Dieu, qui est le Bien même, n'a pu créer à son image qu'une créature prédestinée au bien.

« Nous portons en nous un Dieu, » c'est le mot de tout les sages, de Pythagore et de Socrate, de l'Académie et du Portique. Et ce ne sont pas seulement les sages qui ont trouvé ce Dieu, ou plutôt Dieu, en eux ; il n'est pas un homme, même le plus coupable, qui n'ait trouvé Dieu dans sa conscience. Le Christianisme, quand il nous montre le Verbe divin immanent en chacun de nous, et *éclairant tout homme venant en ce monde,* n'a fait que donner une formule plus précise d'une vérité reconnue par tous les sages. Nous sommes créés de Dieu, nous portons Dieu en nous ;

et le *verbe* ou *désir* humain, qui est le désir du bonheur et l'aspiration des facultés que Dieu a mises en nous, est identique au Verbe divin qui nous a créés; il est ce Verbe qui continue en nous sa création, qui continue de créer en nous et par nous; car la création est éternelle et incessante.

Dieu donc étant le Bien suprême et l'homme étant le bien en germe, le Christianisme a raison d'enseigner que Dieu a créé l'homme pour sa propre satisfaction à lui Dieu, et pour que l'homme adorât son Créateur. *Adorer*, c'est *se tourner vers*, suivant l'étymologie profonde du mot. L'homme est fait pour se tourner vers Dieu, et c'est pour cela que Jésus, interrogé par les Pharisiens sur les commandements, répond que « le premier et le plus grand com-» mandement est d'aimer Dieu de toute son » âme, de tout son cœur, et de tout son es-» prit, » n'omettant dans cette formule aucun des trois aspects indivisibles de notre nature, la sensation qu'il appelle âme, le sentiment qu'il appelle cœur, et la connaissance qu'il appelle esprit.

Mais aimer Dieu ainsi n'est pas aimer un Dieu abstrait et placé hors de nous. Dieu nous a créés, et Dieu est en nous : aimer Dieu, c'est aimer le Dieu immanent en nous; c'est développer, comme dit l'Evangile, le Verbe divin *qui éclaire tout homme venant en ce monde.*

Voilà un premier point; quant au second,

l'origine du mal sur la terre, il n'offre réellement pas plus de difficulté que le premier. Mais pour s'en rendre compte, il ne faut pas se tenir aux commentaires pleins d'ignorance qu'on a faits des grands monuments du Christianisme; il faut remonter à ces monuments mêmes. Ce qu'on dit vulgairement, d'après le *Sépher* de Moyse, sur ce qu'on appelle *le péché originel* et *la chûte de l'homme*, est un mélange adultère de la vérité divine exprimée dans ce *Sépher* avec des émanations pestilentielles de l'antique culte des deux principes, ou du Sivaïsme, cette erreur fondamentale de l'époque des castes primitives, qui s'est transmise jusqu'à nous, malgré toutes les grandes réformes religieuses, comprises sous les noms de Wichnou, de Bouddha, et de Jésus-Christ.

Lucrèce a dit : *Primus in orbe deos fecit timor*. Il n'est que trop vrai que la religion de la peur, *la religion des Euménides*, a toujours obscurci la vraie religion, et l'obscurcit encore; nous en avons la preuve dans les discours de nos prédicants. Frappé des maux qu'il souffrait, l'homme, au lieu de considérer la Divinité avec *amour*, l'a considérée avec *terreur;* il a vu partout dans l'œuvre divine le *mal* et non le *bien*, la *mort* au lieu de la *vie*. Les adorateurs du mauvais principe, du terrible *adversaire*, de Satan, d'Ahrimane, de Chiven, les adorateurs du Diable, c'est-à-dire ceux qui croient au Diable, au mal absolu, et

qui, sacrifiant ainsi à la peur, érigent la religion sur la peur, existent encore aujourd'hui parmi nous. Un premier progrès dans cette religion de la peur a été de supposer un certain équilibre entre les deux principes, entre le mal et le bien ; un second a été de proclamer le triomphe du bien sur le mal, en ne donnant pas au mal une existence absolue et divine. Mais, arrivés à ce point, les adorateurs du mal, c'est-à-dire ceux qui ont peur parceque l'idéal ne les illumine pas, et qui fondent la religion sur la peur parceque la religion de l'amour ne brille pas dans leur âme, ont fait un dernier effort pour donner au mal une certaine réalité absolue ; et c'est ce qu'ils appellent la chute de l'homme, la déchéance, et le péché originel. N'osant pas mettre le mal absolu en Dieu, comme faisait le Sivaïsme, ils le mettent dans l'homme ; ce qui est absurde et contradictoire au premier chef, puisqu'ils avouent eux-mêmes que Dieu a créé l'homme à son image. Ils ont donc glosé de la façon la plus hérétique sur ce divin livre qu'on appelle la Genèse, et qui, sous la forme dont se revêtait la sagesse antique, la forme du mythe et de l'allégorie, contient la vérité et ne contient que la vérité. Je renvoye sur ce point, et je suis forcé de le faire, à ce que j'ai exposé ailleurs (1). Je me contente de dire que, pour quiconque a étudié avec lumière ce monument, clé de voûte du Christianisme

(1) Voy. le livre *De l'Humanité*.

qu'on appelle la Genèse, il est impossible d'élever aucun doute sérieux sur ceci, que le mal est venu de la division du genre humain par l'établissement des castes. Et quant à la cause de cette division, la Genèse l'explique, non par un prétendu mal absolu qui serait dans la nature humaine, mais par la déviation d'une nature finie, qui commence par se manifester dans l'imperfection, c'est-à-dire dans le mal relatif, au moment de se *séparer de Dieu,* le souverain Bien. La Religion, donc, la vraie Religion explique le mal sur la terre comme la Philosophie. L'homme, émanation finie de la Divinité, a dû se manifester d'abord dans l'imperfection, qui est le mal, mais tendre vers le bien.

Ici vient se placer cette divine vérité dont le *Sépher* et l'*Evangile* sont les garants, que pour l'homme *se séparer de Dieu* ou *se séparer de l'Humanité* sont identiquement le même fait.

Il y a dans l'homme un désir de bonheur qui résulte de ses besoins et de ses facultés. Mais nos besoins et nos facultés, loin d'entraîner pour conséquence le mal, entraînent pour conséquence le bien ; car les mêmes besoins et les mêmes facultés se retrouvent dans tous les hommes. Nous sommes *tous en un,* ou *un en tous,* comme l'explique S. Paul (1) ; nous vi-

(1) « Quoique nous soyons plusieurs, nous ne sommes tous » néanmoins qu'un seul corps, et nous sommes tous réciproquement membres les uns des autres. » (Rom., XII, 5.)

vons d'une vie commune; la communauté est au fond de notre nature. Voilà pourquoi le *Sépher* enseigne que nous sommes tous sortis d'un premier homme, c'est-à-dire que nous constituons un seul être, manifesté en chacun de nous.

Etant ainsi semblables et solidaires, vivant en Dieu par notre unité, recevant les bienfaits de Dieu par cette unité, il s'ensuit que notre loi est de vivre dans l'harmonie, ou, comme dit l'Evangile, de nous aimer. C'est pour cela que Jésus, après avoir posé comme le premier et le plus grand commandement le précepte d'aimer Dieu, ajoute admirablement : « Et » voici le second, *qui est semblable au premier :* » Tu aimeras ton prochain comme toi-même ; » c'est-à-dire : « Tu aimeras ton prochain, parce-qu'au fond il est toi-même, que tous les hommes sont unis dans l'Humanité ; que les bienfaits célestes leur sont communiqués par le canal de l'unité ; que tous les maux leur arrivent par la désunion ; qu'il n'y a pas de salut individuel, mais que le salut viendra à tous par l'harmonie qui s'établira au sein de l'Humanité quand elle aura compris ses destinées, c'est-à-dire quand elle aura développé le Verbe divin qui est en elle, et qui se trouve avoir pour objet de son développement l'Humanité elle-même. »

Troisième point : ce que la Religion appelle Rédemption n'est autre chose que ce que la Philosophie appelle Perfectibilité. La vraie Religion

et la vraie Philosophie sont toujours d'accord.

Nos besoins et nos facultés se manifestent sous trois formes : la famille, la patrie, la propriété. Ces trois formes sont perfectibles et progressives comme l'homme.

Elles ont commencé par se manifester dans l'imperfection ou dans le mal, c'est-à-dire en dehors de la solidarité qui lie toute l'Humanité, en dehors de la Communion ; et elles ont ainsi donné lieu à trois grandes formes du mal, les castes de famille, les castes de patrie, et les castes de propriété.

Ces castes forment, en effet, dans l'histoire, trois époques parfaitement caractérisées, l'antiquité primitive, l'antiquité moyenne, et l'époque féodale.

Nous sommes à la fin de l'époque féodale. Les castes primitives et les castes de patrie sont déjà loin de nous.

Qu'avons-nous donc à faire?.... Suivre l'Evangile, suivre la Philosophie, perfectionner en nous cet esprit de communion dont la Communion du Christianisme est le symbole.

L'unité du genre humain à travers le temps et l'espace, et la solidarité mutuelle de tous les hommes, voilà le principe suprême en vue duquel la famille, la cité, la propriété doivent être organisées.

Que la famille soit organisée en vue de ce principe, et la famille sera normale, et il ne résultera de la famille que du bien.

Que la cité, de même, soit organisée en vue de ce principe, et la cité sera normale, et il ne résultera de la cité que du bien.

Enfin que la propriété aussi soit organisée au nom de ce principe, et de la propriété, qui alors sera normale, il ne résultera que du bien.

Mais jusqu'ici l'homme, dans ce que nous appelons avec Lessing son *éducation successive*, s'est attaché à ces trois sources de bien et de mal, la famille, la patrie, la propriété, prises en elles-mêmes, au point de vue du fini, et indépendamment du grand principe de l'unité du genre humain et de la solidarité de tous les hommes....

J'étais hier au sommet d'un mont. La terre était couverte de neige; un vent glacial soufflait; tout l'immense horizon que je découvrais autour de moi était rempli de brouillards. A l'occident, le soleil, près de terminer sa course semblait lutter contre une armée de nuages qui obscurcissaient son disque. On le devinait seulement à la frange brillante d'une ligne ténébreuse. Long-temps j'attendis qu'il parût. Je craignais que la nuit ne vînt, et je pensais à ce mot de Rousseau avant de mourir : « Ouvrez cette fenêtre, que je voie encore ce beau soleil! » Il parut enfin, mais terne, d'un rouge de sang, et coupé de bandes noires. Je me retournai; j'embrassai de l'œil tout l'horizon : tout l'horizon était illuminé des rayons

du soleil couchant ; tous ces nuages naguère si sombres réfléchissaient le soleil sous toutes les couleurs du prisme ; la terre elle-même était sillonnée de lumière. Le Soleil avait triomphé.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

TROISIÈME SECTION (MARS 1846).

L'Humanité et le Capital.

QUATRIÈME SECTION (AVRIL 1846).

Y aura-t-il toujours des Pauvres ?

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

De la Rédemption du genre humain, ou de la Perfectibilité humaine.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.





LENOX LI
AUCTOR
PRETIOSA
FACIT

